This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE
FAIRE

800
.G48

SE TAIRE
ET FAIRE

LA

SCIENCE DU LANGAGE

PAR

ALFRED GILLY

PARIS
CHARLES DOURIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue de Tournon, 29
1876

LA

SCIENCE DU LANGAGE

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET Cᵉ, RUE GARANCIÈRE, 5.

34

LA

SCIENCE DU LANGAGE

A. 25

PAR

Jean

ALFRED GILLY

DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN DROIT CANON

DIRECTEUR AU GRAND SÉMINAIRE DE NIMES

La science du langage intéresse à un égal degré le théologien, le philosophe et le philologue.

(*Journal des Savants*, octobre 1862.)

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de Tournon, 29

1865

Vignaud Lit.
2-23-28.

PRÉFACE

Le langage, dans la plus haute signification du mot, n'est pas simplement cette expression que la pensée emprunte à un organisme humain. On a cru reconnaître dans la langue d'un peuple le trait véritablement caractéristique et quelquefois le seul trait caractéristique de son génie (1). Ce qui montre que par delà l'organisme humain, le langage

(1) La langue, dit Balbi (*Abrégé de géographie*, 3e édit. Paris, 1812, p. 64), est le véritable trait caractéristique qui distingue une nation d'une autre; quelquefois même elle en est le seul, puisque toutes les autres différences provenant de la diversité de race, de gouvernement, des usages, des mœurs, de la religion et de la civilisation, ou n'existent pas, ou bien offrent des nuances presque imperceptibles. Quelle différence essentielle présentent maintenant entre elles les principales nations de l'Europe, si ce n'est celle de la langue? — La grammaire, dit Abel Rémusat (*Recherches sur les langues tartares*, p. xvi) contribue plus qu'aucun art à faire connaître l'esprit d'une nation qui y est empreint, pour ainsi dire, et s'y montre à découvert. — Et, p. xx : Tout ce qui constitue ce qu'on appelle le génie de la langue, serait aussi bien nommé le génie de la nation.

422385

trouve sa raison d'être et son mode d'existence. L'organisme même ne sera pas toujours la condition essentielle de sa production : nos dictionnaires ont consacré l'expression : langage ou éloquence des faits. Et d'ailleurs, il est des circonstances dans la vie des peuples où on les voit parler à d'autres peuples, comme un homme parle à un autre homme. Chose particulièrement remarquable, leur éloquence a des triomphes que connaît rarement l'éloquence des individus. L'histoire, en effet, nous montre des nations dont la parole subjugue des nations à leurs pensées. Nous voyons la civilisation passer d'un pays à un autre, portant l'empreinte du génie d'un peuple dont elle suit les conquêtes intellectuelles.

Le peuple nouveau entre, sans le vouloir quelquefois, en communauté d'idées avec le peuple ancien son vainqueur. On dirait que les nations sont constituées comme les individus : elles s'émeuvent nécessairement à la voix d'un peuple qui parle ; elles s'émeuvent à ses idées et s'en laissent compénétrer insensiblement. Pour nous, les hommes des temps nouveaux, l'étude de ces pérégrinations des idées est une des plus intéressantes que nous puissions faire. On peut la concevoir de bien des manières, mais la plus sérieuse et la plus élevée,

à notre avis, est de considérer, au milieu des courants d'idées qui sillonnent l'humanité, celles dont l'influence intellectuelle, morale et civilisatrice, a été la plus grande, celles dont le retentissement se prolonge encore. Ces idées sont certainement les idées religieuses. On les trouve au berceau de tous les peuples sous des formes diverses. Ici, c'est le polythéisme avec ses variations innombrables; là, c'est le panthéisme, masque brillant et plein de séduction de l'athéisme qui ne peut vivre qu'en se déguisant; ailleurs, dans un point presque ignoré du globe, nous trouvons le monothéisme avec ses conséquences de moralité, de vertu, d'intelligibilité, de perfection, toutes choses qui se résument en un mot, la sainteté. Or, quel a été le destin de ces diverses idées religieuses? Le polythéisme paraît avec quelque éclat dans l'histoire; il fonde même des écoles philosophiques. Le panthéisme prend des formes épurées de symbolisme, des attitudes mystiques et légendaires. Néanmoins, les peuples sur lesquels ne se lève pas de lumière plus pure se perdent dans de stériles aspirations, dans des recherches infructueuses : les écoles philosophiques n'ont qu'une vie éphémère et sans activité : l'influence des peuples polythéistes n'est qu'une préparation nécessaire au mouvement vigoureux qui

doit partir des plaines de l'Assyrie; elle ouvre la voie par où le monothéisme s'élance à la conquête du monde. Effectivement, le monothéisme établit peu à peu sa domination universelle; il devient la loi générale des peuples qui parlent : les peuples monothéistes sont en définitive seuls à parler, à régner, à gouverner.

Lisons ces choses dans l'histoire.

L'Égypte et la Chaldée offrent, à divers moments de leur existence, une des plus grandes manifestations du polythéisme. Elles apparaissent avec une grandeur incontestable dans les âges les plus reculés de l'humanité. On dirait que l'univers entier doit subir leur joug, que leurs mains puissantes tiennent à jamais le sceptre de la civilisation. Et cependant, à l'heure la plus radieuse de leur prospérité, la voix d'un peuple se fait entendre qui n'est pas la leur : le monothéisme parle par la bouche d'Abraham, de Moïse, de Daniel et des Machabées; c'est à lui seul qu'appartient le retentissement et l'effet; car, non-seulement le monothéisme témoigne de son existence, mais il est assez fort pour contraindre à compter avec lui, pour se faire reconnaître et accepter. Il n'entre pas dans nos vues de refaire toute cette histoire : nous rappelons des faits certains.

Ces destinées du polythéisme se sont renouvelées dans des temps et dans des lieux plus rapprochés de nous. On le voit fonder des écoles au sein de la nation la plus savante et alors la plus puissante du monde; on suit avec le temps ses doctrines philosophiques dans la capitale d'un empire immense, et du milieu des vainqueurs, on entend la voix d'un poëte célébrer la victoire de la nation vaincue (1). Mais, c'est l'heure où le monothéisme doit faire son entrée triomphante dans le monde, et deux siècles sont à peine écoulés qu'un de ses plus grands orateurs célèbre à son tour les funérailles de la philosophie et de la civilisation grecques (2).

Quant au panthéisme et à l'athéisme, le mono-

(1) Horat., *Ep.*, l. II, ep. I, 156 :

> Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
> Intulit agresti Latio.

Id. *Ep.*, l. II, ep. II, 6 :

> Verna ministeriis ad nutus aptus heriles,
> Litterulis Græcis imbutus, idoneus arti
> Cuilibet, etc.

Juvénal, *Satir.*, VI, 184.

(2) Tertullien, *Apol.*, cap. XXXVII : « Hesterni sumus et vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabu'a, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum. »

théisme n'a pas eu à les vaincre : il n'a jamais rencontré leur puissance. On connaît, en effet, le silence de l'Inde et de la Chine. Là un peuple vit et meurt tous les jours sans laisser la moindre trace de son passage dans le monde. Ce seront à jamais des nations inutiles, quels que soient d'ailleurs les efforts d'une science aveugle pour faire croire à une domination que le monde n'a jamais connue. De remarquables particularités accompagnent cette victoire universelle du monothéisme.

Abraham quitte la Chaldée emportant avec lui la doctrine et les promesses; arrivé dans le pays de Chanaan, il accepte la langue du pays. Nous n'avons pas de documents qui nous permettent de supposer qu'il l'ait modifiée. Plus tard, Moïse parle en Égypte sa propre langue, et il y a de cela une raison : c'est qu'il n'est pas seul sur cette terre de préparation ; il a tout un peuple avec lui qu'il doit contenir dans l'unité, et le moyen d'arriver à ce résultat est une langue propre et particulière. Lorsqu'il conduit son peuple à travers le désert, il lui parle encore sa langue, et Josué son successeur entre dans la terre de Chanaan en chantant des cantiques hébreux.

En Égypte comme au retour dans la Terre promise, le peuple hébreu ne devait pas viser à faire

des conquêtes spirituelles en communiquant ses idées aux peuples qui l'entouraient. Ce n'était pas le moment de propager la révélation : il fallait avant tout la conserver dans le sein du peuple auquel elle avait été confiée. Le peuple monothéiste ne devait donc point parler à cette époque. Il devait, au contraire, se recueillir en lui-même : ses conducteurs devaient le contenir par les liens de l'unité; il n'était pas prêt à la propagande; la diffusion de la révélation n'était pas dans les desseins de Dieu; elle eût été un mal, semble-t-il, plutôt qu'un avantage. Lorsque les Juifs furent emmenés captifs à Babylone, leurs maîtres réalisaient à leur égard le plan divin; cette servitude devait avoir pour effet d'épurer le peuple, de ranimer sa foi dans les promesses, de resserrer les liens de sa nationalité. Dieu a-t-il voulu récompenser une nation qui accomplissait son œuvre? A-t-il permis que la révélation ait tenté de se faire jour au milieu de ces peuples devenus ses instruments dociles? Nous connaissons deux ordres de faits qui pourraient jusqu'à un certain point nous autoriser à le penser. D'abord des miracles se produisent qui sont de nature à ouvrir les yeux des Chaldéens. Puis la langue est changée en partie : Daniel adopte en certaines circonstances le chaldéen; cet idiome devient populaire, Esdras

introduit les caractères chaldéens dans la transcription des monuments de la révélation; on sent l'influence de cette littérature étrangère jusque dans les prophètes venus après la captivité (1).

Ce changement se reproduit encore à l'époque des grandes conquêtes du monothéisme sur la civilisation grecque et sur la civilisation romaine. Ici les détails sont pleins d'intérêt. Le goût littéraire d'un Ptolémée aussi bien que le respect qu'il professe pour les croyances monothéistes (2), lui donnent l'idée de posséder les livres des Juifs dans la langue que l'on parlait en Égypte et sur presque tout le littoral de la Méditerranée. La traduction des Septante paraît, et le grec entre ainsi en possession de la révélation. Toutefois, l'hébreu ne cesse pas encore d'être la langue de la vérité divine. Les Juifs hellénistes liront bien la Bible dans la traduc-

(1) Hier., Prol. gal.: « Certum est Esdram... alias litteras reperisse, quibus nunc utimur. Cum ad illud usque tempus iidem Samaritanorum et Hebræorum characteres fuerint. » (Confer. Orig. in Ezech. 9, 4.) — Gemara, Sanh. fol. 22: « Mutata est per manum Esdræ scriptura, cum vocetur nomen ejus *assurith*, quia ascendit cum eis ex Assur. » — La suite de la démonstration fera comprendre l'importance de ce changement et la valeur de notre conjecture.

(2) « Quos (Judæos) ille (Ptolemæus), Platonis sectator magni, idcirco faciebat, quia unum Deum colere dicerentur. » (Hier., Præf. quæst. hebr.)

tion nouvelle, mais Jérusalem instituera un jour de jeûne commémoratif de ce qu'elle tiendra pour une profanation : la synagogue expiera ce crime supposé dans le deuil et dans les larmes (1). Le bandeau qui devait un jour lui couvrir les yeux commençait-il déjà à descendre sur son front ? On le croirait, car la traduction grecque de la Bible, œuvre d'ambition peut-être et de pure curiosité, a tout l'air d'un fait divin. Les Grecs avaient développé leur génie oriental jusqu'aux dernières limites où pouvait prétendre une civilisation purement humaine. Leur langue tenait de l'activité intellectuelle de ce peuple un développement, une finesse, une propriété d'exprimer toutes les modifications de la pensée qu'aucune autre langue avant elle n'avait atteints. Les victoires des Grecs, qui amenèrent la dissolution de l'empire médo-perse, les mirent en rapport avec les Juifs de Syrie et d'Égypte, et tandis que les Juifs étaient initiés par là à la civilisation grecque, la langue grecque entrait en possession des idées révélées. Le grec se trouvait ainsi comme frappé pour la révélation de l'Ancien Testament. Une fois parvenu à exprimer la pensée hébraïque,

(1) Philo, *De vita Mosis*, ed. Genev., 1613, p. 500 seq. : « μεχρὶ νῦν ἀνὰ πᾶν ἔτος ἑορτὴ καὶ πανήγυρις ἄγεται. »

depuis la forme ordinaire de la prose jusqu'à celle de l'hymne, il pouvait se prêter avec cette facilité acquise (ce n'était plus qu'un développement) à exprimer les idées nouvelles et plus élevées que le christianisme allait apporter au monde(1).

Il paraît indubitable que le premier Évangile fut écrit en araméen. Mais c'est dans l'idiome nouveau que sont écrits les autres Évangiles et les Épitres; c'est le grec des Septante, la κοινὴ διαλέκτος qui sert d'organe à la révélation. Pour se propager en s'imposant à de nouveaux peuples, le monothéisme parle donc une langue nouvelle. Cette langue elle-même n'est qu'une langue de transition. Une fois implanté dans l'empire latin, le monothéisme adoptera, pour la sauver en la modifiaut, la langue du peuple chez lequel il a trouvé asile, et qui, selon le mot de saint Léon, devait devenir le disciple de la vérité après avoir été le maître de l'erreur.

Ce fait de l'adoption et de la transformation de la langue latine par le monothéisme et par l'Église, qui doit être sa dernière forme et sa dernière expression sur la terre, mérite une attention spéciale. Le philologue qui étudie les langues dans

(1) Reithmayr, *Einleitung. Eigenheiten der neutestamentlichen Sprache.*

les rapports qu'elles ont avec les peuples et les sociétés qui les parlent, doit se demander s'il n'existe pas une raison intime de l'adoption et de la transformation du latin par l'Église. Il ne peut d'abord s'empêcher de reconnaître qu'un progrès réel a été accompli dans le sein de la latinité, au moment où elle se préparait à devenir l'expression de la pensée divine. Le siècle littéraire de Cicéron est marqué comme l'apogée de la littérature classique chez les Latins. On se forme à l'école des Grecs aussi bien pour perfectionner la langue, la rendre plus souple, plus subtile et même plus harmonieuse, que pour enrichir, il serait aussi juste de dire, pour enter la philosophie latine sur la philosophie grecque. De ces mouvements, l'un uniquement littéraire et l'autre philosophique, le premier pouvait paraître un accident de peu d'importance : on ne saurait, au contraire, en vouloir aux Latins d'avoir pensé que le second dût avoir une influence plus réelle sur leur vie pratique et sur la vie scientifique des écoles. Et cependant, c'est le mouvement littéraire qui est le plus important dans l'ordre des faits qui vont s'accomplir. Par ces modifications, la langue d'Athènes et la langue de Rome se compénétraient; l'esprit grec passait ainsi dans l'expression de l'es-

prit latin. Ce rapprochement devait porter ses fruits. Mais le génie de la Grèce trouvait un autre véhicule dans sa marche vers le Latium. Une fois qu'il avait acquis comme son droit de cité, il pouvait se produire à la faveur de ces Grecs nombreux qui envahissaient la capitale de l'empire, et qui étaient porteurs d'un esprit nouveau caché sous le voile de l'esprit national. Car ils n'arrivaient pas seuls à Rome, et les portes de la ville, en s'ouvrant devant ces hôtes, ne donnaient pas droit d'asile aux fils du *Portique* ou de l'*Agora*, mais aux habitants de la *Galilæa gentium*, réunion de mots qui est tout un symbole. Ils entraient dans Rome parlant grec, il est vrai, mais parlant aussi chrétien ; et lorsqu'ils parlaient chrétien, ils parlaient la langue du monothéisme : sous leurs accents on découvrait tout l'esprit de cette grande institution restant toujours la même dans son essence, et remontant par des transformations successives de Jésus-Christ à David, aux patriarches, à l'origine des choses. Si donc les lettres grecques étaient en faveur à Rome, c'était dans un but de direction providentielle, et Dieu amenait ainsi dans la capitale de l'empire l'esprit hébreu et l'esprit grec tout ensemble.

D'ailleurs, ces trois génies, hébreu, grec et ro-

main, correspondaient aux trois principales manifestations du génie humain et de la pensée divine. Le symbolisme, qui avait été le propre du génie hébreu, la spéculation, qui caractérisait surtout l'esprit grec, l'action, qui marquait tout l'ensemble de l'histoire des développements romains, devaient se réunir dans l'Église et dans l'esprit chrétien. L'Église de la terre est une image de l'Église du ciel, de même que le peuple hébreu était une image et un symbole de l'Église future. Elle est aussi le principe des spéculations rationnelles perfectionnées par les révélations divines. Elle est enfin une activité, une action toujours permanente, nécessitée par un principe supérieur à l'extension de sa vie. Les trois mobiles par lesquels elle conduit le monde, les trois dons qu'elle communique à ses enfants, répondent eux-mêmes aux trois instincts de la société antique, comme ils répondent aux trois facultés de l'esprit humain. La foi est un symbole, et elle est un perfectionnement de l'intelligence. L'espérance est une spéculation, et elle est le perfectionnement de la mémoire. La charité est une activité, et elle est le perfectionnement de l'amour. Il suit de là que l'esprit chrétien doit se manifester sous ces trois aspects, et se produire sous les trois formes dont il est la concen-

tration et le principe. On voit dès lors comment la Providence a pu permettre qu'il se formât et se produisît dans une langue qui n'était elle-même dans ses modifications que la concentration et la reproduction des trois génies.

Cette langue, toutefois, ne s'est pas formée tout d'un coup. Lorsqu'on cherche ses types, on les trouve sans doute dans l'ancienne traduction latine des Écritures; mais cette œuvre se rapproche trop des origines pour être pleinement caractérisée. Elle est comme informe : c'est une période et une langue de transition. L'œuvre de saint Jérôme, qui lui succède et que l'Église adopte bientôt, offre au contraire le vrai type de la nouvelle littérature latine. Son auteur est lui-même en possession des trois génies qu'il doit exprimer et fixer dans la langue de l'Église. Son éducation littéraire et scientifique, ses études et ses voyages, son esprit d'ailleurs éminent et ferme, donnent à son œuvre un caractère parfaitement tranché, qui la rapproche de tout et qui empêche cependant qu'elle ressemble trop aux types qui l'ont précédée. Sa traduction n'est sans doute que la reproduction des idées contenues dans les ouvrages qu'il traduit : mais la langue, la forme extérieure dont il revêt ces idées ne tient que par des analogies vagues à la

forme ordinaire de la littérature classique, tandis qu'elle est en elle-même une manifestation spontanée, une création nouvelle tout à fait indépendante. Aussi dès que l'œuvre de saint Jérôme paraît, elle devient comme le type très-caractérisé de la langue de l'Église (1). La consécration que cette langue a reçue de la société qui la parle et qui l'appelle sa propre langue, nous permet de considérer le latin de la Vulgate comme la langue du monothéisme dans sa dernière transformation.

Telle est l'histoire abrégée du triomphe du monothéisme et des phénomènes qui s'y rattachent. Elle nous montre : 1° que les peuples qui ont parlé et qui ont été écoutés sont les peuples monothéistes; 2° qu'on peut distinguer deux états dans l'histoire de ces peuples : les époques où il entre dans les vues de Dieu qu'ils parlent et qu'ils soient écoutés, et les époques où ils doivent se taire et comme se recueillir en eux-mêmes; 3° dans ce dernier état, le monothéisme conserve son unité de nationalité et de croyance par l'immutabilité même de sa langue; tandis que, 4° dans le premier, sa langue est changée, il adopte une langue nou-

(1) Ozanam, *Œuvres complètes*, t. II : « Comment la langue latine devint chrétienne. »

velle, devenue la langue universelle des peuples qu'il doit éclairer, sauf à la modifier selon ses besoins.

De ces conclusions particulières jaillit cette grande conclusion à savoir que Dieu préside aux destinées de la parole humaine. Qu'il nous suffise d'avoir indiqué par des faits cette action directrice de Dieu sur les fluctuations du langage. C'est la seule conséquence que nous ayons à tirer des études qui précèdent. Mais n'est-ce pas là en même temps la meilleure présomption que l'on puisse invoquer au commencement d'un travail où l'on se propose de mettre en présence la science humaine et la science divine à l'endroit des principales questions qui regardent le langage? Si la parole a joué un si grand rôle dans les développements humains, si l'action divine a cru devoir s'associer à ces transformations, si la suite de la révélation reconnaît dans ses fluctuations un des principaux moyens de sa propagation dans le monde, est-il croyable qu'il n'en soit rien dit dans les titres révélés? Et s'ils rompent un silence inexplicable, ce qu'ils nous apprennent du langage ne forme-t-il pas comme une histoire prophétique ou réelle que la science humaine cherche à reconstruire avec une persévérance qui n'a d'égales que

les difficultés placées sur sa route? Nous croyons pouvoir le démontrer par l'examen des problèmes philologiques les plus considérables : La diversité, l'unité primitive et la confusion des langues; les causes qui l'ont produite; les caractères de la langue du premier homme; l'origine du langage; les classifications ethniques; le rapport des doctrines religieuses des peuples avec les diverses formes des langues qu'ils ont parlées. A côté des données de la science, nous placerons les données de la révélation. Ce mode d'exposition pourra avoir un double résultat : le théologien chrétien ne nous reprochera point d'abandonner la sûreté de la foi pour le terrain glissant des hypothèses. Sensible à l'harmonie de la foi avec les systèmes les plus accrédités, le philologue reconnaîtra la nécessité de recourir aux enseignements de Dieu d'où naissent et où doivent aboutir les doctrines humaines; comme ces fleuves majestueux qui par leur course rapide vers l'Océan d'où ils viennent, témoignent à la fois et de sa fécondité merveilleuse et de leur indigente docilité.

L'AUTEUR.

I

Quand on parcourt la France, on est frappé à tout instant de la diversité qui règne dans les locutions particulières et dans la prononciation de notre langue. Tandis que la facilité et la multiplicité des communications ont effacé sur bien des points les différences qui caractérisaient jadis les provinces, leur action sur le langage se trouve comme paralysée par une résistance plus vigoureuse, par des difficultés plus grandes. Cette résistance et ces difficultés ont deux causes : l'individu et le milieu dans lequel il vit; et c'est de ces deux causes que naissent ces variations nombreuses d'une même langue appelées *idiomes*.

Si l'on sort d'un groupe d'individus peu nombreux pour passer à des groupes plus considérables, on rencontre des manières de parler dont les relations avec la langue mère sont moins accusées. Le génois et le napolitain sont des variations de la

langue italienne, et pourtant ceux qui les parlent ne s'entendent point entre eux. Ces diversités constituent le *dialecte*. Où commence le dialecte, où finit l'idiome, c'est ce qui n'a pas été déterminé jusqu'ici. Tout ce que l'on sait à cet égard, c'est que la réunion de plusieurs idiomes à peu près semblables et dérivés de la même source forme les dialectes, lesquels se rapportent aussi à une seule et même langue, comme à leur origine commune. Cependant les particularités ainsi multipliées donnent lieu à de grandes difficultés pour l'intelligence de différents idiomes, de différents dialectes et de différentes langues. Les individus qui parlent divers idiomes d'un même dialecte s'entendent plus facilement que ceux qui parlent divers dialectes d'une même langue. Les difficultés se multiplient dans l'ordre ascensionnel et deviennent presque insurmontables lorsqu'il s'agit de langues différentes. La philologie a constaté pratiquement la dérivation des langues et leur extension dans les dialectes et les idiomes, et elle a formulé les lois d'après lesquelles cette dérivation a pu avoir lieu (1). On a attribué la distinction des

(1) *Zeitschr. für Vœlkerpsychologie und Sprachwissenschaft* von Lazarus und Steinthal I Bd. S. 33.

langues à une cause psychologique, et la distinction des dialectes à une cause physiologique (1).

Balbi comptait en 1826 huit cent soixante langues : 53 en Europe, 153 en Asie, 115 en Afrique, 422 en Amérique et 117 dans la cinquième partie du monde. Cette classification doit être complétée par les langues nouvelles qui ont été découvertes en Afrique (2). Dans ce calcul Balbi ne comprend que les langues et les dialectes : il ne fait pas mention des idiomes qui sont uniquement, comme nous l'avons dit, des manières de prononcer une même langue ou un même dialecte, dont le principe de constitution est dans l'individu ou dans un nombre d'individus très-restreint. Il est vrai qu'il est très-difficile (3) d'établir avec exactitude

(1) Kaulen, *die Sprachv.*, S. 14, N. 9.

(2) *Atlas ethnographique du globe*, par Adrien Balbi. Paris, 1826. « Les recherches que nous avons faites pour la rédaction de l'*Atlas ethnographique* nous ont démontré qu'on peut porter au moins à 2,000 le nombre des langues connues (en 1842). L'état imparfait de l'ethnographie ne nous a permis de classer que 860 langues et environ 5,000 dialectes. » Balbi, *Abrégé de géographie*, 3e édition. Paris, 1842, p. 64. — Kaulen, *die Sprachv.*, p. 15.

(3) « Es ist eine schwierige und nicht *in abstracto* oder allgemein zu lœsende Aufgabe, die charakteristischen Kennzeichen der verschiedenen Verwandtschaftgrade zu ermitteln. » Heyse, *System der Sprachwissenschaft*, herausgeg. von Steinthal. Berlin, 1856, S. 174.

les signes caractéristiques qui servent à distinguer les idiomes, les dialectes et les langues; et cependant, tant que ces délimitations ne seront pas bien marquées, on ne pourra arriver qu'à des énumérations et à des classifications imparfaites des langues du globe. Des exemples peuvent montrer la nécessité de ce travail. Le hollandais, que l'on regarde comme une langue, ne s'éloigne pas plus de l'allemand que le poméranien, que l'on tient pour un dialecte. Les langues slaves ne constituent au fond que des dialectes d'une langue principale. D'un autre côté, tous les dialectes allemands qui s'écrivent en caractères gothiques, tels que ceux du Holstein et de la Suisse, ont beaucoup moins de rapports entre eux que le polonais, le bohémien, etc. (1). Plus on connaît une langue, et plus facilement aussi on peut découvrir que les langues de la famille sous laquelle on la range ne sont que des dialectes et des idiomes; moins au contraire on la connaît, et plus cette classification devient difficile. Un Asiatique, en entendant parler d'une manière si différente les divers peuples de la Confédération germanique, croirait entendre tout autant de langues diverses. Il en serait de même d'un philologue

(1) Schleicher, *die Sprachen Europa's*. Bonn, 1844, S. 196.

européen qui ne serait que médiocrement versé dans la connaissance des langues de l'Amérique ou de l'Afrique : il prendrait facilement les dialectes de ces pays pour tout autant de langues différentes.

Les 860 langues de Balbi ne forment pas des systèmes complétement séparés et parfaitement caractérisés. On pourra rapprocher certaines de ces langues et arriver à des groupes dans lesquels les points de contact seront les mots et les formes grammaticales. Ces groupes formeront eux-mêmes des familles, la famille germanique, la famille romane, la famille slave, etc., et après les magnifiques travaux de Bopp et de Grimm, nous pourrons rattacher ces branches diverses à deux souches principales : la souche sémitique et la souche indo-germanique. Mais le système ainsi établi n'est point complet encore. M. Max Muller y ajoutera deux divisions : les langues touraniennes ou tartares (turc, mongol, etc.); et les langues monosyllabiques (chinois, tibétain, etc.). M. Ewald, en prenant le copte pour point de départ, classera les langues en quatre familles, les langues du Nord, dont le turc est le type, les langues du Centre, indo-européennes, les langues sémitiques, et le copte enfin, qui peut servir de type à toutes les

langues de la famille africaine. Ces groupes répondent à une unité plus parfaite.

Les dialectes ont été primitivement une seule et même langue; ils n'ont surgi qu'avec le temps, lorsque les peuples séparés ont modifié leur langue sous l'influence du climat et de la manière de vivre. De même les différentes langues qui subsistent aujourd'hui, si profondément divisées, ne formaient-elles pas tout d'abord une seule langue? Nous ne pensons pas qu'il y ait témérité à le croire. Dans sa dernière dissertation sur ce sujet, M. Ewald établit que rien ne s'oppose à ce qu'on reconnaisse aux quatre familles précitées une origine commune. M. Max Muller admet aussi cette *possibilité,* et c'est ce que personne ne peut combattre, dit M. Benfey en rendant compte des *Lectures,* « car nous voyons combien de différences peuvent « exister entre des langues qui ont la même ori- « gine généalogique; s'il nous semble qu'il ne « puisse exister aucune parenté généalogique en- « tre d'autres langues données, il faut nous en « prendre à l'imperfection de nos connaissances. « Mais, du reste, la science a peu à gagner à des « possibilités auxquelles elle ne peut concilier « qu'une vague vraisemblance, et s'il est aisé « de découvrir dans l'anthropologie, dans l'his-

« toire, dans la philosophie et dans la théologie « les raisons qui rendent cette unité plausible, « M. Benfey croit que la linguistique ne donnera « jamais à cet égard qu'une possibilité indécise. « Tout ce qu'on a produit jusqu'ici dans cet or- « dre, dit-il encore, ne résiste pas à l'épreuve de « la critique (1).»

La grammaire historique nous permet d'ajouter que les peuples qui parlent aujourd'hui des langues d'une même famille ont dû former un seul peuple et habiter un même lieu : les Germains l'Altaï, les Slaves les steppes de la haute Asie. Les différences actuelles de ces langues sont allées sans doute se multipliant, et les langues des diverses familles ont dû constituer, nous l'avons dit, à un moment donné, une même langue, la langue d'un seul et même peuple primitif. Les études philologiques qui concernent les langues aryennes sont les plus complètes. Les langues sémitiques sont encore dans l'ombre, et pour les autres langues les travaux sont à peine commencés. Or, c'est un fait reconnu que non-seulement les langues indo-européennes ont dû avoir une souche unique, mais qu'elles gardent encore le principe de cette

(1) Benfey, *Gœtting. gel. Anzeigen*, loc. cit.

unité (1). D'où il suit qu'il a dû exister un peuple indo-germanique primitif, qui des vallées de l'Himalaya s'est répandu au Sud, à l'Ouest, au Nord, et qui dans la suite des temps est arrivé à former les peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe, la P rse, l'Hindostan.

La grammaire historique met encore sur la voie de la constatation de la parenté généalogique des langues; et il faut remarquer à cet égard avec Steinthal que la parenté par la souche existe entre deux ou plusieurs langues lorsqu'elles ont une forme extérieure et une forme intérieure essentiellement identiques. M. Pott donne comme caractère de la parenté directe un développement intérieur uniforme, auquel la diffusion géographique et des circonstances intérieures diverses ont ajouté un élément dissolvant. La parenté collatérale au contraire existe, d'après lui, lorsque des langues se sont développées sous l'influence de divers principes internes de formation (2).

Nous devons faire à ce sujet une observation. Un rapport peut exister entre deux ou plusieurs

(1) Pott, *Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen.* Lemgo, 1833. Erster Band, S. 27.

(2) Steinthal, *Allgem. hist. Zeitschr.* Halle, 1849, II. S. 218. — Pott, *Etymol. Forsch*, I, S. 19.

langues, bien qu'il soit provoqué seulement par l'un des facteurs qui concourent à leur formation; c'est-à-dire il peut avoir sa source dans l'identité des formes grammaticales, ou bien dans l'identité des mots. De là vient qu'il existe, à côté de la parenté généalogique des langues, une parenté physiologique, dès le moment que leurs formes grammaticales se répondent, sans qu'on ait pour cela découvert jusqu'à présent entre elles des rapports lexicographiques ou de mots. Cette parenté physiologique entraîne-t-elle nécessairement l'autre parenté? C'est une question discutée et qu'on ne peut résoudre que par des faits. Le contact de différents peuples fait que l'un prend les mots de l'autre, et les introduit dans sa langue en les adaptant à ses formes grammaticales. On sait que l'allemand a adopté de cette manière une grande quantité de mots français, espagnols et suédois pendant la guerre de Trente ans. Les deux tiers du lexique turc sont formés de mots persans et de mots arabes; la partie essentielle de la langue n'est nullement altérée. Il est des peuples qui se sont approprié une quantité très-considérable de mots tout à fait étrangers à leur langue sans perdre leur grammaire propre. Ainsi une partie des Arabes qui, après la défaite de Bab-el-Mandeb, se sont retirés

dans la Nubie, a adopté tous les mots de l'Afrique en conservant sa grammaire, de sorte que la langue d'Ahmar est africaine quant au fond et sémitique quant à la forme. Ainsi le kawi, l'ancienne langue sacrée des Javanais, est un dialecte malais qui s'est adapté des mots sanscrits.

Ces faits montrent que la distance entre la parenté physiologique et la parenté généalogique n'est pas aussi grande qu'on le dit quelquefois. Ils permettent aussi de formuler la loi suivante : les langues parentes par la souche sont en même temps parentes physiologiquement et généalogiquement. Mais quand une langue n'offre avec une autre qu'un de ces points de contact, nous sommes autorisés à penser que l'une des deux a subi des altérations, et rien n'empêche de supposer l'existence historique d'une langue intermédiaire avec laquelle les rapports de l'une et de l'autre aient été plus sensibles. Deux langues au contraire sont-elles parentes physiologiquement, nous pouvons conclure *a priori* à l'existence d'une parenté généalogique. On comprend, en effet, que les mots d'une langue puissent changer par suite de telles ou telles circonstances politiques du peuple qui la parle. Les mots ne sont pas le résultat de combinaisons artistiques : ils doivent leur origine à l'u-

sage ou au mouvement instantané de l'esprit; mais il est sans exemple que les formes grammaticales d'une langue aient été changées en celles d'une autre, le lexique restant le même. Donc, que des familles de langues soient aussi distinctes que l'on voudra quant aux mots qui les composent, si leurs formes grammaticales sont identiques, c'est une preuve que ces familles l'ont été aussi à une certaine époque. Peu importe, d'ailleurs, que nous puissions découvrir ou non les analogies lexicographiques qui existent entre elles. Notre impuissance prouverait tout simplement l'imperfection de nos connaissances.

On trouvera l'expression de cette loi dans un passage de Schlegel, commenté par le cardinal Wiseman, dans ses discours sur les rapports entre la science et la religion révélée : « Viri docti, dit « Schlegel, in eo præcipue mihi peccare videntur, « quod ad similitudinem nonnullarum dictionum « qualemcumque animum advertant, diversitatem « rationis grammaticæ et universæ indolis plane « non curent. In origine ignota linguarum explo- « randa ante omnia respici debet ratio gramma- « tica. Hæc enim a majoribus ad posteros propa- « gatur; separari autem a lingua, cui ingenita est, « nequit, aut seorsum populis ita tradi, ut verba

« linguæ vernaculæ retineant, formulas loquendi « peregrinas recipiant. Nous avons là, ajoute le « cardinal Wiseman, l'expression de deux opinions « importantes : la grammaire forme la partie innée « et essentielle de la langue, et aucun peuple ne « peut s'adapter la grammaire d'un autre peuple, « car il devrait pour cela, en même temps qu'il « adopterait la forme intérieure de la langue, en « adopter aussi les mots (1). »

Toutes ces conditions montrent qu'on peut réduire de beaucoup le nombre des catégories de langues formées par Balbi. Klaproth (2) ramène à 23 souches les 153 langues que Balbi trouve en Asie : cela tient à ce que Balbi avait une idée inexacte des souches et des familles. D'après Max Muller (3), il suffit de reconnaître en Asie quatre familles principales, l'indo-germanique, la sémitique, la tartare et la monosyllabique. En Europe,

(1) *Indische Bibliotek.* Bonn, 1822, I Bd. 3 Heft. S. 285, 287. — Wiseman, IIe discours.

(2) *Asia polyglotta.* Paris, 1823.

(3) *Letter on the classification of the Turanian languages,* in Bunsen's Outlines of the philosophy of universal History. London, 1854, vol. 1. — Confer. Schott, *Ueber das altaiische oder finnisch-tatarische Sprachengeschlecht.* (Abhand. der Kœnigl. Acad. der Wissensch, zu Berlin, 1847.) *Altaiische Studien,* id. 1859. Hogdson, *Journal asiat.* Févr. 1856.

Balbi compte 53 langues qui se classent sous les divisions qui conviennent à l'Asie. En Afrique, Balbi en compte 114, et Kœlle (1), venu après lui, environ 200, nombre qui peut aussi se réduire aux trois familles asiatiques (2). En Océanie, il trouve 117 langues et deux familles (polynésienne et mélanésienne), et les dernières découvertes de Gabelentz (3) laissent croire qu'avec Bopp et Max Muller, on peut les classer dans les familles des langues asiatiques (4). En Amérique enfin, Balbi trouve 423 langues : la science ne peut pas déterminer encore le nombre de familles auxquelles on peut les réduire; cependant, par analogie avec les autres découvertes, nous sommes autorisés à croire qu'elles forment un nombre de familles moins grand que ne l'a pensé Gallatin, lequel veut trouver 32 familles de

(1) Kœlle. *Polyglotta Africana*, London, 1854.

(2) Bleek, *de Nominum generibus linguarum Africæ Australis*, etc. Bonnæ, 1851. — Pott, *Zeitsch. der D. M. G.* II, S. 5 ff. V, S. 405 ff. VI, S. 341 ff.

(3) *Die Melanesischen Sprachen*, Leipzig, 1860. (Ausg. aus den Abhandl. der Kœn. Sachs. Akad. der Wissensch.)

(4) *Ueber die Verwandtschaft der Malaiisch-polynesischen Sprachen mit den Indo europæischen*, in den Abhand. der Berl. Acad. der Wissensch, 1840, S. 171 ff.

langues dans l'Amérique du Nord seulement (1).

Il faut observer encore que les progrès de la philologie ne sont pas caractérisés par des découvertes dans le sens de la diversité des langues, mais qu'au contraire plus ils sont sérieux et réels, plus on découvre entre elles des points de contact; ce qui nous fait espérer que de nouveaux progrès amèneront des résultats encore plus satisfaisants dans le sens de l'unité (2). Le nombre des familles décroissant, celui des souches diminuera. La science a déjà constaté, ainsi que nous l'avons dit, que les langues indo-germaniques ont dû être une seule et même langue à une certaine époque. Elle a aussi rapproché les langues indo-européennes des langues sémitiques, et comme ces langues se sont formé, dans la suite des temps, des grammaires distinctes, les rapprochements essayés ont eu pour objet les éléments primordiaux du langage, c'est-à-

(1) *Transaction of the American Ethnological Society*, vol. II 1848. — Pott, *Allgem. Lit. Zeit.*, 1849, N. 198, S. 429.

(2) « Es ist kein Zweifel, dass in demselben Maase, als die « Sprachvergleichung fortschreitet, sich auch noch ein gut Theil « scheinbar bis jetzt vereinzelt stehender Sprachen nach stamm- « verwandtschaftlichen Beziehungen unter die grœssern Sprach- « gruppen wird einreihen lassen, und die Zahl dieser Gruppen, im « Verhæltniss zu der wachsenden Menge der unter ihnen begrif- « fenen Sprachen, abnehmen wird. » Pott in der *Allg. Lit. Zeit.*, 1837, N. 62, S. 493.

dire les racines et non les mots. Dans les deux familles aryenne et sémitique, on remarque que ces élémeuts primordiaux peuvent se diviser en deux classes, les racines d'idées et les racines pronominales, racines prédicatives et racines démonstratives. Cela suffit pour démontrer que si elles sont tout à fait irréductibles au point de vue de la grammaire qu'elles se sont formée après la séparation, elles se répondent au point de vue des formes grammaticales originelles qui les caractérisaient antérieurement (1).

(1) Fürst, *Lehrgebœude der aramœischen Idiome*, Leipzig 1835, — Fürst und Delitzsch, *Jesurun s. Isagoge in grammaticam et lexicographiam linguæ hebraicæ*. Grimmæ, 1838. — Wüllner, *Ueber die Verwandtschaft des Indo-germanischen, Semitischen und Tibetanischen*. Münster, 1838. — Muys, *Griechenland und der Orient*. Kœln, 1856. — Ewald, *Sprachwissenschaftl. Abhandlungen*. Gœttingen, 1861, 1, S. 5 ff. — Kaiser, *die Ursprache*. Erlangen, 1860.

II

Une science qui nous offre des dénombrements aussi parfaits et des classifications aussi bien justifiées, atteste la sûreté de sa méthode, et donne, quoique à son début, les meilleures espérances. Un problème lui est proposé comme la conséquence nécessaire de ses premières découvertes : d'où vient que l'humanité se trouve ainsi divisée par des systèmes de langages si distincts? d'où vient, si l'on veut encore, que l'idée humaine revête des formes si diverses selon la zone sous laquelle elle se produit? Ces deux questions n'en font qu'une dans la réalité, mais ce sont deux points de vue différents auxquels se placent les philologues pour arriver à constater la diversité et même l'irréductibilité des langues.

Les uns croient être arrivés à l'impossibilité de rapprocher deux grammaires données : ils ont conclu que la science est impuissante à reconnaître une

communauté d'origine. Cela n'explique pas la cause de cette diversité, et il reste toujours une difficulté à résoudre : comment se fait-il que des peuples doués des mêmes aptitudes phonétiques et dialectiques soient arrivés à créer le langage sur plusieurs types différents? Admettra-t-on que l'humanité ait été scindée, dès l'origine, en plusieurs branches, qu'il n'y ait eu aucune ressemblance entre les aptitudes de ces branches? Mais alors il faudra que l'anthropologie puisse constater les mêmes différences essentielles que suppose la philologie; il faudra que les traits de race révèlent les mêmes diversités que le langage est censé découvrir. Or, il n'en est point ainsi : la division des Sémites et des Indo-européens est là pour constater que la philologie arrive à des résultats tout à fait différents de ceux de la physiologie. Que conclure donc, pour le dire en passant, de la science qui veut admettre l'irréductibilité des langues à cause même de l'irréductibilité de leurs grammaires? C'est une science à part dans l'ordre des développements scientifiques de l'humanité; c'est une science qui contredit l'histoire, l'ethnographie, la physiologie, en un mot, des vérités de toute nature. On aura beau nous dire « que le fait des nais-« sances jumelles semble se retrouver quand il

« s'agit de races, qu'une même émission de vie « peut se partager entre deux êtres animés d'un « même souffle et pourtant distincts dès le pre- « mier jour. » On pourra dire encore : « Que le « sort de chaque être se détermine dans le sein de « sa mère, de même que sur le sommet des mon- « tagnes, au point où se fait la séparation des « eaux, un pli de terrain décide du cours des plus « grands fleuves et les prédestine à porter leurs « eaux à telle ou telle mer. » Ce sont là des conceptions ingénieuses, mais aussi pauvres de vérité que riches de poésie. On ajoutera « que le lan- « gage s'est formé sur plusieurs types différents et « que le nombre des langues mères peut avoir « été assez considérable, mais qu'on ne sau- « rait rien conclure de là sur les origines maté- « rielles de l'espèce humaine (1). » M. Pott en conclura l'inégalité des races humaines, et sa déduction sera plus logique. Peu importe, en effet, la communauté d'origine : dès le moment qu'on admet le partage d'une même émission de vie dans le sens que nous avons vu, il faut avoir le courage d'affirmer que des êtres provenant de ce partage ne sont pas pleinement identiques,

(1) Renan, *de l'Origine du langage* (3e édit.), pp. 209, 215.

d'autant plus que leurs créations sont là pour le prouver.

La philologie ne peut donc assigner la cause de la diversité des langues, lorsqu'elle les suppose irréductibles au point de vue grammatical. Elle ne considère que l'effet, et par une pétition de principe qui n'échappera à personne, de cet effet aperçu à l'aide de lueurs douteuses, elle arrive à une conclusion dont les conséquences sont la barbarie, la cruauté et la dissolution païennes.

Mais, s'il en est ainsi de certains linguistes, d'autres considèrent les relations lexicographiques des langues et pensent qu'elles peuvent être ramenées à l'unité. Ceux-ci expliquent la diversité des langues du globe de plusieurs manières : les uns par la formation même du langage et par son développement, qui provient de changements de formes et non de changements substantiels; d'autres, par l'existence de familles intermédiaires perdues, qui auraient servi de point de contact aux familles actuellement existantes; d'autres enfin, par le retour aux éléments primordiaux du langage peu à peu altérés et modifiés chez les diverses nations.

Les vues de M. Max Muller à l'égard de la première hypothèse sont dignes d'être mentionnées. Les quatre ou cinq cents racines qui restent comme

les éléments constitutifs des différentes familles de langues existent, dirait Platon, par la nature : nous disons par l'action divine (1). Ainsi considérée, la science des langues semble à l'auteur beaucoup mieux classée parmi les sciences historiques que parmi les sciences naturelles. « Rien de nouveau, « dit-il, n'a été ajouté à la substance du langage. « Aucune nouvelle racine, aucun nouveau radical « n'a été inventé par les générations subséquentes, « tout comme aucun nouvel élément n'a été ajouté « au monde que nous habitons. Nous pouvons « dire en un sens, et en un sens très-juste, que nous « avons à notre usage les mêmes mots qui sont « sortis de la bouche du fils de Dieu lorsqu'il « donna des noms *à tous les animaux, aux oiseaux « de l'air et aux bêtes des champs.* » M. Max Muller se pose ensuite une objection : le langage est donc bien différent des autres productions naturelles, puisqu'il est soumis à des altérations historiques? Et il répond : « Cette objection, examinée avec « soin, repose uniquement sur une confusion de « termes. Nous devons distinguer entre change- « ment historique et accroissement naturel. Les « arts, les scienc s, la philosophie, la religion ont

(1) *Lectures on the science of the language*, p. 369-370.

« tous une histoire ; le langage comme toute autre « production naturelle n'admet qu'un développe- « ment. Ce développement, toutefois, n'est pas un « accroissement proprement dit. » L'auteur l'explique, p. 66 : « Les différentes influences et les « conditions diverses d'après lesquelles le langage « se développe et change, sont semblables aux « vagues et aux vents qui forment des dépôts dans « le sein des mers, lesquels s'accumulent, s'élèvent « et apparaissent enfin à la surface de la terre. La « nature de la masse ainsi formée se révèle par « les parties qui la composent. Elle n'a cependant « pas été produite par un principe interne d'ac- « croissement ; sa formation n'a pas été réglée « d'après les lois invariables de la nature ; elle pro- « vient de simples accidents et d'agents tout à fait « irréguliers. Dira-t-on que l'on peut appeler dé- « veloppements historiques les changements que « subit ainsi la surface de la terre ? L'histoire est « l'ensemble des modifications produites par des « agents libres : l'accroissement est le développe- « ment naturel des êtres organisés. Nous parlons « cependant des modifications et des accroisse- « ments qui ont lieu à la surface de la terre, mais « c'est parce que nous savons ce qu'il faut entendre « par là. En ce sens, et non dans celui d'un déve-

« loppement dû à une cause libre, nous pouvons « parler des modifications et des accroissements « du langage : le même mot pourra être appliqué « dans le même sens au langage et à ses formations, « qui échappent au contrôle d'agents libres, et qui « sont le résultat d'agents naturels (p. 65). Oui, « sans doute, ajoute-t-il ailleurs, le langage subit « des changements et des développements conti- « nuels, mais il n'est au pouvoir de l'homme ni « de les provoquer, ni de les empêcher (p. 36). »

Ces considérations ingénieuses et séduisantes ont le malheur de tenir peu compte des faits historiques et des observations qu'il est en notre pouvoir de réunir. M. Max Muller attribue à deux facteurs les changements produits dans le langage : l'élément phonétique et l'élément dialectique. On peut admettre, à la rigueur, qu'en dernière analyse c'est à ces deux éléments que doivent être attribués les changements dont nous parlons. Mais on serait mal venu de ne tenir aucun compte de ce qui agit comme cause directe sur ces deux facteurs mêmes. Nous voyons, dans l'histoire les arts, la science et surtout la religion modifier, dans bien des cas, la langue des peuples. L'individu, l'esprit particulier dont l'influence décroît, à mesure que nous avançons dans l'histoire primitive des langues, pour

laisser paraître celle du peuple et de la nationalité, ne se manifeste pas moins d'une manière irrécusable. Lors même qu'on maintient « comme trait « essentiel du développement initial du langage « l'absence de toute réflexion, la spontanéité, » bien que « l'œuvre spontanée soit l'œuvre de la « foule, parce que les sentiments de tous s'y expri- « ment, ces sentiments ont eu un individu pour « interprète (1). » N'existe-t-il pas des développements humains dans lesquels le rapport des influences de l'esprit individuel sur l'esprit général, sans être tout à fait le même que dans les développements du langage, s'en rapproche cependant beaucoup? On ne saurait le nier lorsqu'on constate tous les jours la part de l'esprit individuel sur la formation et les développements actuels des langues. Il en est d'ailleurs ainsi de tous les progrès humains, et l'homme n'est pas simplement un être politique, ζῶον πολιτικόν, comme le dit Aristote, mais surtout un être historique, ζῶον ἱστορικόν, de sorte que ses développements appartiennent beaucoup plus à l'histoire qu'à la nature.

L'opinion philologique qui explique la diversité

(1) Renan, *de l'Origine du langage* (3e édit.), pp. 21, 22,

des langues par un passage qu'on ne peut plus aujourd'hui constater d'une famille à l'autre, au moyen d'une famille intermédiaire disparue, est une hypothèse accréditée par des savants distingués. Elle mérite sans doute, à cause de son origine même, notre considération ; mais elle ne répond pas non plus à la question fondamentale : Comment se fait-il que des hommes doués des mêmes aptitudes phonétiques et dialectiques soient arrivés à se former des langages si différents ? Elle approche cependant de la solution en introduisant une gradation dans l'ordre des transformations.

Enfin, celle qui s'appuie sur le retour aux éléments primordiaux du langage peu à peu altérés et modifiés, mérite quelques développements ; il ne sera pas sans intérêt de connaître les résultats de son analyse et les procédés qu'elle a suivis pour l'obtenir.

On a cherché depuis à peu près un siècle à réunir, avec une peine incroyable, des mots de toutes les langues, pour les comparer, et montrer à l'aide des ressemblances que l'on croyait apercevoir, que toutes les langues avaient été identiques au commencement, et s'étaient dans la suite éloignées les unes des autres. Tel a été le but des écrits pré-

cieux du jésuite Hervas qui peuvent donner une idée des travaux de ce genre (1). On sait qu'à Saint-Pétersbourg une réunion de savants avait été formée dans le même but par Catherine II. Les auteurs anglais qui ont produit dans notre siècle des travaux analogues, méritent beaucoup moins de la science : leur nombre ne saurait racheter le peu de sérieux de leurs travaux (2).

Les résultats ne devaient pas répondre aux efforts parce que le point de départ était mal choisi. Contentons-nous d'indiquer que des circonstances fortuites, des différences de prononciation peuvent amener ou détruire cette homogénéité (3). Ainsi le mot *thé* est, par une bonne

(1) *Catalogo delle lingue conosciute*, Cesena, 1784. — *Origine, formazione, meccanismo ed armonia degl' idiomi*, ib. 1785. — *Saggio prattico delle lingue*, ib. 1787. — *Vocabolario poliglotto con Prolegomeni sopra più di 150 lingue*, ib. 1787. — Dans le même genre : *Tripartitum, seu de Analogia linguarum libellus.* Vienne, 1820-22.

(2) Kaulen, *Die Sprachv.* 5 Kapitel, S. 23. — A. J. Johnes, *Philological proofs of the original unity and recent origin of the human race.* London, 1843. — *Opuscules, Essays chiefly philological and ethnographical*, by R. G. Latham. London and Leipzig, 1860.

(3) Pott, *Max Müller und die Kennzeichen der Sprachverwandtschaft* Zeitchr. der D. M. G. IX Bd. S. 421 ff.

raison, le même dans toutes les langues. Le mot mongol *nom*, qui répond au grec νόμος, ne saurait prouver la parenté de ces deux langues, parce qu'il a passé de la Grèce en Asie. De même le mot grec σήρ, ver à soie, est le même que le coréen *sir*, parce qu'il est venu de Chine en Grèce et en Corée, avec l'animal qu'il désigne. De même le mot μάτι, qui en grec moderne veut dire œil, ne saurait se rapporter au mot *mata*, qui dans les dialectes polynésiens a la même signification, mais bien au mot ὀμμάτιον dont il dérive (1). En sens contraire, il ne semble pas qu'il existe la moindre parenté entre le mot latin *dies* et le mot français *jour*. Et cependant, en considérant le mot italien *giorno*, qui dérive évidemment du latin *diurnus*, on découvre entre les deux une parenté indubitable. Également, qui croirait que le mot indien *danti*, qui veut dire éléphant, ait la même origine que le mot allemand *essen*, qui veut dire manger? Et cependant le mot *danti* désigne l'animal qui est

(1) D'autres exemples dans les discours du card. Wiseman, p. 17, — Pott, *Die quinære und vigesimale Zœhlmethode*, S. 226 ff.; — *Max Müller*, etc. S. 140 ff. — Kœlle, *Outlines of a grammar of the Vei language*. London, 1854. *Grammar of the Bornu or kannuri language*. London, 1854. — Gabelentz, *Éléments de la langue Mandchoue*. Altenbourg, 1831, p. 8. — Kaulen, loc. cit., pp. 24-25.

surtout remarquable par ses dents : il vient de la racine *dant*, qui produit le mot latin *dens*, le mot allemand *zahn*, le mot grec ὀδοντ, le mot latin *edo*, lequel se rapproche sensiblement de l'allemand *essen* (1).

Ces exemples montrent à combien d'inconvénients graves est sujet le procédé qui nous occupe. On doit regretter que le zèle pour la défense de la foi ait entraîné certains de ces apologistes plus loin qu'ils ne devaient. De là un préjugé contre la cause même qu'ils voulaient défendre. Les bévues de ces linguistes leur ont mérité de la part des nouveaux philologues les plus dures qualifications. On a jugé que la révélation et la philologie étaient à jamais irréconciliables. M. Renan prend à cœur « d'inspirer une crainte salutaire sur les « résultats hâtifs d'une comparaison verbale trop « complaisante, qui nous ramènerait par une autre « voie au temps de Goropius Bécanus et de Court « de Gébelin (2). » M. Pott, un peu moins sévère, reconnaît que ces travaux ont été d'une utilité médiate (3). S'ils ont donné dans des écueils, ces

(1) Oppert, *Grammaire sanscrite*. Paris, 1860, p. 28.

(2) *Hist. gén. et syst. comp. des langues sémitiques*, liv. V, ch. II, p. 449.

(3) *Indog. Sprachst.* S, 4. Voyez aussi *Etym. Forsch.* I Bd. S. XVI.

auteurs ont appris à leurs successeurs à les éviter, ils ont réuni des matériaux précieux, ils ont ouvert la voie aux études comparées.

Le cardinal Wiseman propose une règle destinée à prévenir les méthodes arbitraires suivies dans l'école lexicographique, et à nous rapprocher des tendances plus sévères de l'autre école : « Ne point « prendre des mots appartenant à une ou deux « langues, dans différentes familles, pour tirer de « leur ressemblance, qui pourrait être acciden- « telle ou communiquée, des conséquences rela- « tives à leur famille respective tout entière; mais « comparer ensemble des mots dont l'acception « est simple, des mots de première nécessité, qui « parcourent les familles entières, et qui par con- « séquent, sont pour ainsi dire aborigènes (1). » Il s'appuie sur de grandes autorités, dont il n'adopte pas toujours pleinement la manière de voir, mais dont il coordonne et harmonise les assertions. En procédant ainsi, l'école *lexique* renoncerait à ses moyens primitifs, pour adopter ceux de l'école qui veut étudier les éléments primordiaux du langage dans les racines.

(1) Wiseman, *Discours sur les rapports de la science et de la religion révélée ;* premier discours.

Cet examen des divers systèmes qu'on a formés pour expliquer la diversité des langues, nous permet de conclure que la philologie n'a donné jusqu'à présent aucune raison acceptable de ce phénomène.

III

Impuissante à résoudre le problème de la diversité des langues, la philologie, loin de laisser croire à l'impossibilité de prouver jamais leur unité, ne fait-elle pas espérer cette démonstration par ses résultats actuels ?

L'Académie de Gœttingue vient d'entendre les dissertations de M. Ewald sur l'unité originelle du langage (1). Un public choisi a applaudi en Angleterre les « Lectures » de M. Max-Müller (2), qui est arrivé au même résultat ; et M. Benfey (3), en rendant compte de ses derniers travaux, déclare qu'il en admet les conclusions au moins sur les points

(1) *Nachrichten von der G. A. Universitæt und der Kœniglichen Geselsch. der Wissenschaften zu Gœttingen.* — N. 1, 15 Janvier 1862. — Id. 1860, pp. 277-280.

(2) *Lectures on the science of language delivered at the royal Institution of Great Britain* in april, may, and june 1861. By Max-Müller, M. A., Fellow of all souls college, etc.

(3) Th. Benfey, *Gœtt. gel. Anz.* 1862. Stück 5, pp. 176 seqq.

essentiels. M. Bunsen avait déjà rendu à M. Max-Müller le même hommage, en réunissant ses études à celles de cet auteur (1). Après la grande création de la philologie comparée, beaucoup de savants distingués essayèrent de rapprocher les racines sémitiques des racines indo-germaniques, et crurent avoir démontré que les rapports qui existent entre ces deux familles de langues s'expliquent par des emprunts. Tel fut le resultat des travaux de Klaproth, de Bopp, de Norberg, de Lepsius et même de Gésénius (2).

(1) Bunsen, *Outlines of the philosophy of universal History.* (London 1854). — *Letter on the classification of the Turanian languages*, de M. Max-Müller, insérée dans l'ouvrage précité, t. I, p. 263.

(2) Klaproth, *Observations sur les racines de langues sémitiques*, à la suite de l'ouvrage de Merian : *Principes de l'étude comparative des langues* (Paris 1828), pp. 209-239; le même, *Asia polyglotta*, p. 108. — Bopp, *Wiener Jahrbücher* (1828), t. XLII, p. 242 et suiv. — Norberg, *Nova Acta Reg. Societ. scientiarum Upsaliæ*, vol. IX, p. 207 et suiv., et dans les *Opuscula* de Norberg, t. II, dissert. XV et XVI. — Lepsius, *Palæographie als Mittel für die Sprachforschung* (Berlin 1834). — *Zwei sprachvergleichende Abhandlungen.* I Ueber die Anordnung und Verwandtschaft des Semitischen, Indischen, Æthiopischen, Altpersischen und Alt-ægyptischen Alphabets. II Ueber den Ursprung und die Verwandtschaft der Zahlwœrter in der Indo-germanischen, Semitischen und Koptischen Sprache (Berlin 1836). — Voir aussi une lettre du même savant, publiée par le cardinal Wiseman dans ses *Conférences sur les rapports entre la science et la religion révélée.* 1er d., 2e p. — Gesenius, *Lexicon manuale*, præf., p. VII-VIII. — *Grammaire* (11e édit.), p. 4.

Une école exégétique ne manqua pas de profiter de ces travaux, et MM. Julius Fürst et Delitzsch, qui ont si bien mérité depuis de l'exégèse biblique, arrivèrent aux mêmes conclusions, en s'appuyant sur une analyse consciencieuse, bien que quelquefois contestable (1). Dans ces derniers temps, a paru en Allemagne un livre (*La confusion des langues à Babel*) (2), où l'on trouve exposés les

(1) Fürst, *Lehrgebœude der aramœischen Idiome* mit Bezug auf die Indo-germanischen Sprachen (Leipzig 1835). Vorwort et p. 30 et suiv. — Le même, *Perlenschnüre aramœischer Gnomen und Lieder* (Leipzig, 1836), p. XIX-XV. — Le même, *Librorum sacrorum concordantiæ* (Lipsiæ, 1840) præf., et *ilebr. und chaldœisch Handwœrterbuch.* (Leip., 1851 ss.) *Fr. Delitzsch, Jesurun, sive Isagoge in grammaticam et lexicographiam* linguæ hebraïcæ, contra G. Gesenium et H. Ewaldum (Grimmæ 1838).

(2) *Die Sprachverwirrung zu Babel; linguistisch-theologische Untersuchungen über Gen.* XI, 1-9 *von Franz Kaulen, Repetent der Theol. zu Bonn.* Mainz, Kirchheim, 1861. — Cet ouvrage, d'une médiocre étendue (1 vol. in 8°, 250 p.), contient l'exposition et la réfutation des principales objections qui ont été faites contre la vérité du récit mosaïque. Aussi habile philologue que savant consciencieux, linguiste et théologien, versé dans la littérature des Pères, et au courant des travaux philologiques les plus récents, initié aux découvertes scientifiques des temps modernes, M. Kaulen résume dans son ouvrage des recherches patientes et laborieuses. Il rapproche les conclusions de l'esprit de l'homme des enseignements de l'Esprit de Dieu : il montre les diverses phases du langage dans leur relation avec le but économique du salut : il oppose, comme le faisait naguère un artiste français, M. Flandrin, à Saint-Germain des Prés, le miracle de la confusion des langues au

résultats alors imprévus de la science indépendante et les doctrines les plus saines de la philologie comparée à son début. Elle montrait un rapport d'emprunt entre les langues sémitiques et les langues indo-germaniques : c'était conclure que ces langues s'étaient comme compénétrées à une certaine époque de leur histoire ; c'était conclure aussi que les peuples aryens avaient un jour formé un seul et même peuple : c'était par là entrer dans les conclusions de la révélation. Mais cette conclusion même renfermait une conséquence qu'il est bon d'indiquer : si certaines langues du globe portent en elles l'empreinte d'une compénétration réciproque, alors même que la philologie comparée les reconnaît pour des langues de famille différente, le langage n'a donc pas été le résultat « d'une intuition primitive qui révéla à chaque race la coupe générale de son discours et le grand compromis qu'elle dut prendre une fois pour toutes avec sa pensée : » même « après dix ans de nouvelles études, » on ne saurait persister à « envisager le langage comme formé d'un seul coup

miracle de a Pentecôte ; il insinue par là que la science a tout à gagner à redevenir chrétienne, et il complète les connaissances imparfaites, obscures et stériles de la science naturelle, par les données générales, lumineuses et fécondes de la science divine.

et comme sorti instantanément du génie de chaque race. » On est obligé d'admettre « l'hypothèse la plus naturelle qui se présente pour expliquer un tel phénomène, » et qui consiste à « supposer qu'une race unique, sortie d'un même berceau, s'est scindée en deux branches avant de posséder un langage définitif (1). »

Cette conclusion effraye certains philologues ; ils se hâtent d'en déprimer la valeur par un tableau peu flatteur de la marche de la science allemande. Nous le reproduisons volontiers : il peint beaucoup mieux encore que ses devanciers le critique auquel nous le devons ; il suffit de connaître tant soit peu ses ouvrages pour en demeurer convaincu : « Le grand mal des sciences philologi-« ques en Allemagne est cette fièvre d'innovation « qui fait qu'une branche de recherches, amenée « presque à sa perfection par l'effort de péné-« trants esprits, se trouve en apparence démolie « le lendemain par de présomptueux débutants, « qui aspirent, dès leur coup d'essai, à se poser en « créateurs et en chefs d'école..... Il y a mille ha-« sards dans le vaste champ du langage ; en jouant « sur ces hasards, il n'est rien qu'on ne puisse

(1) Renan, *Orig. du lang.*, pp. 16-20.

« soutenir (1). » M. Renan est précédé dans cette voie par un critique, éminent du reste, sur lequel il concentre toute son admiration. M. Pott avouait, dans sa prétendue réfutation de M. Max-Müller, que le travail de ce dernier est un des plus importants qui aient paru depuis longtemps sur la philologie. Il est vrai, qu'appuyé sur ce qu'il appelle *sa conscience littéraire*, il n'a pas cru pouvoir souscrire aux conclusions de cet auteur. M. Pott est assurément un linguiste fort distingué; mais il n'a pas le droit de méconnaître, au nom de son génie, des autorités qui méritaient beaucoup mieux de son respect : on ne résout pas les questions par des affirmations tranchantes (2).

L'équité exige que nous fassions connaître les manières de voir de ces deux critiques par qui la nouvelle école philologique se trouve représentée eu Allemagne et en France. Leurs assertions bri-

(1) Renan. *Hist. gén. et syst. comp. des langues sémitiques*, Livre V, ch. II, pp. 438 et 439. — L'auteur répète assez souvent dans ses ouvrages ces mêmes appréciations de la science allemande.

(2) *Max-Müller und die Kennzeichen der Sprachverwandtschaft* Zeitschr. der deutschen morgenl. Gesell. Bd., IX, pp. 405-464). M. Pott s'exprime ainsi, p. 463 : « Die gegenwærtige Abhandlung Hrn. Müller's zæhlt, nach meiner Ansicht, zu den bedeutendsten, was in linguistischen Fache seit lange erschienen ist. »

sent la chaîne des traditions scientifiques : leurs vues se recommandent par une originalité qui les isole de l'ancien monde savant. Néanmoins, il est important de contrôler les unes et les autres pour que la démonstration soit complète. Ces écarts peuvent d'ailleurs servir à mieux marquer la route. Une réfutation aidera, nous l'espérons, à nous initier à cette science qu'on nous dit être *une chose jeune et qui suppose la fraîcheur de l'âme* (1).

Voici comment s'exprime M. Pott : « La seule « élévation du chiffre des idiomes humains suffi- « rait à m'effrayer, avant même d'avoir essayé la « chose, si j'étais contraint de me les représenter « comme ayant tous une origine commune. Ce qui « les caractérise, c'est une diversité infinie de « formes intérieures, pour ne pas parler des « formes extérieures. Comme on peut cependant « saisir quelques traits d'une vague ressemblance, « de plus hardis que moi sont arrivés à se former « une persuasion scientifique relative à la possi- « bilité d'une origine commune. Telle est la convic- « tion que je dois à ma conscience littéraire et que « je professe bien haut : Un travail long, pénible « et opiniâtre, peut amener à découvrir avec quel-

(1) Renan, Cant., p. 2.

« que certitude les origines distinctes et fonda-
« mentales des langues humaines ; mais il existe
« des langues diverses, tout à fait indépendantes
« généalogiquement les unes des autres, c'est-à-
« dire des langues dont l'unité provient de l'esprit
« humain, principe préformateur de tout discours,
« mais qui ne sauraient être historiquement rat-
« tachées à aucune langue primitive (1). »

M. Renan répète en les développant les paroles même de M. Pott. « Chercher l'unité du langage, « dit-il, ailleurs que dans l'esprit humain et dans « les procédés qu'il employa ; supposer, par « exemple, que toutes les langues sont sorties par « dérivation d'une seule, c'est dépasser les faits et « entrer sur le terrain des conjectures. » Deux pages plus loin, après des déductions sur l'unité primitive de l'espèce humaine que nous aurons à discuter en leur lieu, M. Renan résume ainsi les résultats de la philologie : « S'il est, en effet, un « résultat incontestable, c'est que le réseau des « langues qui ont été ou sont encore parlées sur la « surface du globe, se divise en familles absolu-
« ment irréductibles l'une à l'autre. En supposant

(1) Ungleichheit der Menschl. Raçen S. 242. Vgl. A. Litt. Z. 1837. n. 62, S. 493. Indogerm. Sprachst. S. 4 ff.

« même (ce que je n'admets nullement et ce que « la bonne philologie est de plus en plus en voie « de rejeter) que la famille sémitique et la famille « indo-européenne puissent un jour être fondues « l'une dans l'autre ; en supposant (ce que je n'ad- « mets par davantage) que les deux familles afri- « caines représentées l'une par le copte, l'autre par « le berber, ou mieux par le touareg, puissent un « jour être réunies aux langues précitées ; on peut « affirmer, du moins, qu'il sera à tout jamais im- « possible de ranger dans le même groupe le chinois « et les langues de l'Asie orientale..... Les faibles « ressemblances grammaticales qui se remarquent « entre les langues sémitiques et les langues « indo-européennes s'expliquent suffisamment « par l'identité de l'esprit humain agissant de la « même manière sur plusieurs points à la fois..... « Je ne prétends pas nier que les langues sémiti- « ques et les langues indo-européennes n'offrent « dans leur système le plus général quelque res- « semblance, et n'accusent une même manière de « prendre et de résoudre le problème du langage. « Ces analogies deviennent surtout frappantes si « on compare les deux familles précitées au chi- « nois. » Dans son Histoire générale des langues sémitiques (l. V, ch. II), M. Renan établit comme

un principe inébranlable qu'on ne doit essayer les rapprochements entre les langues qu'en considérant leur grammaire. Ici au contraire (p. 209) : « Toutes les langues de cette région (l'Asie orien- « tale) sont frappées d'un même caractère : mono- « syllabisme, absence de flexions grammaticales, « importance du ton pour différencier les syllabes. « Et pourtant le chinois, le coréen, l'annamique, « le siamois sont, au fond, des langues profondé- « ment différentes, non dans leur système, qui « souffre peu de variété, mais dans le matériel de « leurs sons. » A propos des langues de l'Afrique septentrionale et orientale, M. Renan contredit encore le principe dont nous parlons : « L'étude « du copte, du berber, du touareg, du galla, du « harari, et en général des langues de l'Afrique « septentrionale et orientale, conduit à un ordre « de conceptions analogues. Le fond du vocabu- « laire de ces idiomes est radicalement différent « des langues sémitiques, et pourtant il y a dans « leur système des membres entiers qui semblent « empruntés à l'édifice de ces dernières langues, « par exemple les pronoms, les noms de nombre, « des particularités essentielles du mécanisme de « la conjugaison. » M. Renan explique ces emprunts, non par l'existence de familles intermé-

diaires perdues (ce serait méconnaître d'autres faits non moins certains, qu'il ne cite pas), mais par la « seule hypothèse possible, celle d'une fu- « sibilité primitive du langage, où les langues, « comme des corps simples parfaitement distincts, « ont pu contracter entre elles des soudures pro- « fondes, et se pénétrer l'une l'autre à un degré « devenu presque inconcevable dans l'état actuel « de l'esprit humain. » « En résumé, conclut-il, « le langage s'est formé sur plusieurs types diffé- « rents, et le nombre des langues mères peut avoir « été assez considérable (1). »

Il y a dans cette suite d'idées plusieurs défauts, des assertions gratuites, des contradictions manifestes : les citations que nous venons de faire suffisent à le prouver. M. Renan observe lui-même (p. 216) que ses vues sont en parfait accord avec celles de M. Pott. On peut réduire leurs discours à un syllogisme et l'on verra qu'ils s'accordent aussi dans le vice de leur raisonnement. Il existe, disent-ils, une diversité infinie dans la forme extérieure et dans la forme intérieure des langues ; cette diversité produit l'irréductibilité des langues; donc elles sont génétiquement distinctes. Nous

(1) Renan, *de l'Origine du langage,* pp. 199-215.

cherchons en vain dans les deux prémisses le terme de la conclusion : génétiquement distinctes; et c'est en cela précisément que consiste le vice de ce syllogisme. Ce dernier terme exprime une idée absolue; on l'a confondu avec un terme qui n'exprime qu'une idée relative. Lorsqu'on dit, en effet, que les langues sont absolument irréductibles, on entend ce mot d'après une recherche *a posteriori*. Des raisons prises en dehors de l'origine diverse des langues servent à expliquer le phénomène de leur apparente irréductibilité. M. Pott distingue entre la forme extérieure et la forme intérieure des langues. Nous le suivrons dans cette marche, bien que la démonstration doive prouver que ces deux propriétés se compénètrent en plus d'un cas, ce qui fait que beaucoup de philologues n'admettent pas cette distinction.

Par forme extérieure des langues, nous ne pouvons désigner que la forme phonétique par laquelle les diverses langues expriment le même objet, et c'est là, en effet, la première différence que l'on remarque entre deux langues données. Or, cette forme phonétique doit son origine à l'objet pensé lui-même ou bien à la manière de le concevoir, c'est-à-dire au lexique ou à la grammaire. Plusieurs causes tendent à modifier les formes phoné-

tiques. Les divers modes de prononciation des individus ou des peuples, l'usage, les changements que subissent les consonnes et les voyelles lorsque les mots passent d'une langue à une autre, et enfin la nature même des mots qui ne représentent l'objet qu'imparfaitement.

En premier lieu, l'objet pensé peut être appelé ici *chien*, ailleurs *hund*, *dog*, etc. Les voyelles et les consonnes qui forment ces mots n'ont point d'ailleurs différentes valeurs selon les différentes langues. Cependant les mêmes signes peuvent être proférés de diverses manières selon qu'ils le sont par différents individus, doués d'organes diversement constitués. Quand il s'agit des peuples, le pays, les habitudes, le climat sont aptes à produire des modifications analogues. C'est ainsi qu'aucun Allemand proprement dit ne pourra prononcer le *ch* comme les Suisses, parce que son gosier n'est pas organisé comme celui des habitants des Alpes. Et cependant, cette différence de prononciation pourrait faire conclure un observateur inattentif à une différence de mots, au moins quand il s'agit de langues peu connues et non fixées par l'écriture.

Il n'est pas moins certain que le temps, qui change tout, change aussi le mode de prononcia-

tion d'un grand nombre de mots, lors même qu'il s'agit d'un seul pays et d'un seul peuple. La prononciation primitive se conserve dans l'orthographe, tandis que la nouvelle est déterminée par l'usage. Qui reconnaîtrait le mot *nature* dans la bouche d'un Anglais qui prononce *nétchieur?* Et ces différences ne sont rien par rapport à celles que l'on remarque dans d'autres langues, par exemple dans les langues thibétaines où le mot écrit *bkra shis tchos grong*, se prononce *tassissudu*. Ajoutons que la langue est plus ancienne que l'écriture, et nous aurons une idée de la témérité qu'il y a à vouloir juger de l'unité ou de la diversité des langues par leur mode actuel de prononciation (1).

Schleicher dit à propos de la comparaison grammaticale des langues : « Il faut suivre pas à pas la « marche progressive d'une langue, avant d'arri- « ver à pouvoir constater son état primitif, et si « l'on manque de documents historiques à cet « égard, il faut procéder par analogie avec les « autres langues (2). » Mais comment faire pour des langues (et elles sont innombrables) qui n'ont jamais été fixées par aucune écriture? Comment,

(1) Kaulen, die Sprachv., 6 Kap., p. 29. — Schleicher, Zur Vergl. Sprachgesch. S. 30. — Foucaux, Gramm. thibét. Paris, 1858, p. 8.
(2) Die Sprache Eur. S. 22.

sans l'écriture, distinguerait-on, à la seule prononciation, les mots français complétement distincts quant à l'étymologie et qui se prononcent tous *sans : sang, sans, cent, sent, s'en?* De plus, l'écriture elle-même ne fait pas disparaître complétement la difficulté. L'expression graphique indique seulement le mode de prononciation tel qu'il était lorsqu'on a écrit le mot pour la première fois. Il n'est qu'un nombre relativement très-restreint de langues qui aient une écriture propre et née dans le pays même où on les parle. Le plus grand nombre se sert de caractères d'emprunt. Dès lors, on pourrait montrer, par des exemples nombreux, combien il est facile de se tromper à cause de la nouvelle valeur de convention donnée à ces caractères. D'après Pott, Roquefort donne trente et une manières différentes d'écrire le mot français *eau*.

En second lieu, l'usage a déterminé l'emploi simultané ou successif de deux mots originellement distincts et actuellement encore tout différents quant à l'étymologie. Ainsi en espagnol *estada* et *morada*, en italien *capisco* et *intendo*, en français *raillerie* et *moquerie*, s'emploient bien souvent d'une manière indifférente pour désigner l'un ou l'autre des objets ou des idées qu'ils expriment en

propre. Il est d'autres mots qui ont diverses provenances étymologiques, et que l'on consacre cependant dans les langues de la même famille à exprimer exactement la même idée. Ainsi *femme* en français, de *femina*, en espagnol *muger*, de *mulier*, en italien *donna*, de *domina*. Quelquefois on serait porté à croire que deux langues sont de familles différentes, lorsqu'on voit des mots tout à fait différents par la signification remplacer d'autres mots dans la suite des temps. Ainsi on ne trouvera aucune ressemblance entre le latin *homo* et l'allemand *mensch*, le latin *cæcus* et l'allemand *blind*, le grec μέγας et l'allemand *gross*. Il faudra se rappeler que l'allemand a possédé jadis des mots qui se rapprochent davantage des mots latins et grecs cités, et on trouvera *gomo* pour *homo* dans *Brautigam* (sponsæ dominus), *haihs* (gothique) pour *cæcus*, et enfin *michil* (ancien allemand) pour μέγας. Donc l'apparence extérieure des mots qui composent une ou plusieurs langues ne peut pas servir à conclure d'une manière absolue à leur diversité primitive.

Quand les mots passent d'une langue dans une autre, il est des lois pour ainsi dire innombrables

(1) Zeitschr. der D. M. G. 1855, S. 433.

qui règlent les changements que subissent les consonnes et les voyelles. L'expression, la forme phonétique se trouve alors singulièrement modifiée, souvent complétement changée, sans que pour cela on soit autorisé à conclure à deux origines différentes. Ainsi des relations de parenté qui existent entre le grec, le latin, le gothique et l'ancien allemand, il résulte que, dans le passage d'un mot d'une de ces langues dans l'autre, une consonne moyenne devient faible, une faible devient aspirée, l'aspirée redevient moyenne : θύρα, gothique *daur*, ancien allemand *tor*, allemand *thor* : *tendo*, *thanjan*, *denan*, *dehnen*. De même l'*f* latin devient l'*h* espagnol, le latin *li* devient *i* également en espagnol : Fabulari = *h*ablar, fi*li*us = hïjo : *s* latin devant certaines consonnes devient *é* en français, *s*tatus = *é*tat. Le *d* indo-germanique devient *l* ou *r* dans les langues polynésiennes : Sanscrit *dwa*, *dwei*, *deux* = tahiti *rua* = hawaii *lua*, etc. (1). Si les lois de ces changements sont constamment observées, on doit conclure à une origine commune, quelles que soient les différences extérieures. Ces lois ont été surtout constatées entre les langues

(1) Heyse, System der Sprachwiss. Berlin, 1856, S. 306 ff. — Bopp, Vergl. gramm. 2 Ausg. 1 Bd. S. 29. — Pott, Etymol. Forsch. 1 Bd. S. 73 ff.

indo-germaniques ; des études analogues sont à peine commencées sur les langues sémitiques. Pour démontrer qu'il y a affinité entre les langues indo-germaniques et les langues sémitiques, il faudrait auparavant avoir constaté les changements phonétiques que subissent les mots en passant des unes aux autres. Tant que ce travail n'aura pas été fait, on ne pourra conclure ni à une affinité, ni à une diversité certaines. Cette même observation s'applique à l'étude des racines. Cette étude n'est pas d'une moindre importance pour juger de la forme phonétique des mots. Car, au delà des mots tels qu'ils nous apparaissent, se trouve la racine, qui en est comme le germe et le principe préformateur. Les mots qui composent une langue ne sont pas, comme on pourrait être porté à le croire, des représentations d'objets ou d'idées, mais des représentations d'images, d'imaginations. Or, une imagination, une image se forme dans l'esprit, non pas d'après l'objet ou l'idée adéquatement pris, mais d'après tel ou tel caractère de l'objet ou de l'idée. Mais puisque la racine est le principe préformateur du mot, il s'ensuit qu'il importe à un haut degré de bien connaître la signification primordiale de la racine, et la forme primordiale sous laquelle l'objet ou l'idée ont fait leur première ap-

parition dans le langage humain. Que les nationalités aient dû beaucoup influer sur les formations, surtout sur les formations subséquentes, ce ne saurait être douteux. Quelquefois cette forme primordiale est claire, d'autres fois elle est obscure, et, dans ce cas, il ne faut pas craindre d'attendre la lumière des futures découvertes étymologiques. Dans la famille des langues indo-germaniques, on est arrivé à constater que le mot allemand *tochter* vient du sanscrit *duhitr*, et qu'il désigne la jeune fille qui trait une vache. On en comprend d'ailleurs la raison : cette désignation vient de la vie pastorale qui caractérisait ces peuples avant leur séparation. De même *equus* = ἵκξος, ἵκκος, ἵππος, sanscrit *akhwas*, le rapide. Le pied *pes* = sanscrit *pâd*, celui qui marche, de la racine *pad*, marcher : de même en allemand, la cabane *hutte*, de la racine sanscrite *koud*, tenir chaud : de même *ochs* le bœuf, ancien allemand *auhsan* = sanscrit *oukshan*, celui qui tire, de la racine *vah* = *veh* dans *veho* : de même en hébreu le vautour *racham*, celui qui aime (ses petits); la bête *behéma*, le muet. Quelquefois on trouve une image dans le mot. Ainsi en latin *aries*, le bélier, désigne un animal et une machine de siége; en français, l'*épervier* désigne un animal et un filet. On peut voir une quantité

de ressemblances analogues dans l'ouvrage de M. Max-Müller intitulé : *Mythologie comparée.* Toutefois, nos connaissances sont incomplètes sur bien des points, et celles que nous possédons peuvent tout au plus montrer les résultats que l'on peut attendre de recherches semblables.

De ces considérations sur les modifications que peut subir la forme extérieure des langues sous le rapport du lexique, découlent deux conclusions dont l'une se rattache indirectement, et l'autre directement à notre thèse : 1° C'est à l'étude des racines qu'il faut avoir recours pour juger la question de l'affinité ou de la diversité des langues; 2° il n'est pas prouvé que la diversité des formes extérieures des langues provienne de la diversité génétique de ces mêmes langues, et, de plus, les conquêtes positives de la philologie nous font légitimement espérer que la science reconnaîtra un jour l'identité des racines de toutes les langues du globe.

Le but du langage n'est pas seulement de donner une forme phonétique aux objets pensés ou aperçus tels qu'ils sont en eux-mêmes, il doit aussi les représenter dans les relations qui les unissent. De là vient qu'après avoir considéré les langues sous

le rapport du lexique, nous devons les considérer maintenant dans leur organisme grammatical, seconde partie de leur forme extérieure. Nous suivons ici Schleicher, interprété par M. Kaulen, et choisi par lui, parce qu'il est plus clair que beaucoup d'autres (1). D'après Schleicher, l'essence d'une langue consiste dans la manière dont elle exprime la signification et la relation. Signification s'entend ici de la matière, c'est-à-dire de l'objet pensé en lui-même : relation ou forme s'entend de l'expression de l'état de l'objet pensé par rapport aux autres objets. L'expression phonétique de la signification s'appelle la racine, et il faut la dégager, pour l'obtenir, de tout ce qui exprime une relation. L'union de la relation et de la signification donne le mot. De l'expression phonétique des deux dépend la physionomie du mot, la formation du mot, et de celle-ci dépend la structure de la phrase et le caractère de la langue, lequel suit effectivement la loi de formation des mots ainsi compris. La diversité des langues provient donc des différentes manières dont elles expriment la signification et la relation, l'objet et ses rapports,

(1) Schleicher, die Sprachen Europa's. Bonn, 1850 (Zweiter Theil von dessen Linguistischen Untersuchungen). — Kaulen, die Sprachv. VI K., p. 38.

la matière et la forme. Une langue parfaite serait composée d'expressions phonétiques correspondant à ces deux choses avec une exactitude mathématique : les langues imparfaites indiquent les relations avec plus ou moins de précision; elles les révèlent d'une manière plus ou moins claire.

Les langues expriment l'idée de rapport de cinq manières que nous indiquerons d'abord et que nous justifierons ensuite par des exemples : par le ton de la voix qu'indique l'accentuation, par la place des mots, par des mots de forme, par des syllabes de forme, préfixes ou suffixes, par un changement de son. Toutefois, comme il n'est aucune langue dans laquelle le ton de la voix et le placement des mots ne jouent un rôle incontestable, il reste trois bases de procédés linguistiques qui constituent les diverses grammaires. Le premier est l'isolement : c'est le procédé d'après lequel tous les objets de la pensée, matière et forme, sont exprimés par des racines particulières, conséquemment par des mots de forme. Le second est l'agglutination, qui consiste dans l'expression de la forme grammaticale par des racines dont on ignore la formation, et qu'on est convenu d'appeler syllabes de forme. Le troisième

est la flexion, dans lequel la forme est exprimée par des changements de son intérieurs à la racine ou au mot. Des faits répondent à cette doctrine.

Nous avons dit que les racines forment dans les langues l'expression de la signification. Mais comme on ne peut exprimer un objet pensé sans le reproduire par l'expression dans telle ou telle relation qui lui convient, il faut que les racines soient une expression phonétique, logique et idéale. D'où il suit que le ton de la voix ou la juxtaposition de deux racines peuvent suffire à exprimer la relation; et il existe, en effet, des langues qui se contentent de ces procédés. En chinois, par exemple, un simple changement d'accent fera d'un verbe un substantif, et réciproquement : *wang* roi, *wàng* commander; *niù* femme, *niú* se marier. La loi du discours dans cette langue veut que de deux mots placés à côté l'un de l'autre, le premier soit sujet et le second attribut. Ainsi *min ngan*, le peuple est tranquille. Dans d'autres langues qui suivent le même procédé on adopte la loi inverse. Les noms de genre, placés à côté d'autres noms d'une signification plus étendue, les ramèneront à une signification prochaine. Ainsi *jin*, qui veut dire homme, homo, donnera dans *nan jin*, vir, et dans

niu jin, mulier, en chinois. De même *pe fu*, oncle, *pe mu*, tante : *kung keu*, chien, *mu keu*, chienne (1) En japonais *o nima*, étalon, *me nima*, jument ; *o inu*, chien, *me inu*, chienne ; *o dori*, coq, *me dori*, poule (2). En chinois, venir se dit *lái*, être venu, *lái liaó* : ce dernier mot exprime l'idée de l'action accomplie. Avec les racines *su*, *tu*, *men*, on forme le pluriel des noms : *su jin*, hommes ; *sin tu*, cœurs ; *wo*, je ou moi, *wo men*, nous. Enfin, dans le siamois, le birman, etc., le nom générique de *chose* ajouté à un verbe en fait un substantif. Ainsi birman, *ra*, chose, *tsa*, manger, *tsa ra*, nourriture, mets. Dans la langue du Thibet, les noms de père et de mère mis après un autre nom déterminent le genre de ce nom. Ces exemples prouvent que les expressions de la relation tirent ordinairement leur valeur significative d'une figure ou de l'abstraction. Le cas où l'abstraction est plus sensible a lieu pour les pronoms ; on les exprime par des particules quelquefois inconsistantes par elles-mêmes, ce qui fait qu'on ne pourrait les prendre pour des mots proprement dits. Ainsi dans la langue de Namaqua, Afrique méridionale, *au* veut

(1) Bazin, *Gramm. mandarine*. Paris, 1856, p. 23.

(2) Hoffmann, Proeve eener Japansche Spraakkunst. Leyden, 1857, S. 33.

dire homme, et cependant on ne trouve jamais ce mot qu'avec le pronom, et on dit toujours : je homme, toi homme, lui homme = *auta, auz, aut*, exemple dans lequel on a la désignation de la matière et la désignation de la forme condeusée en un seul mot et en un seul son. Aussi Steinthal fait-il observer que les réunions des mots chinois et thibétains, que nous citions tout à l'heure, ne sont au fond que ce que nous sommes convenus d'appeler un mot, et non pas des mots différents (1). Schleicher a pourtant raison de dire qu'une racine employée pour désigner un rapport doit nécessairement avoir une expression phonétique qui lui soit propre. Nous ne savons pas quelle a été la racine de ces expressions pronominales ; l'usage n'a conservé que ce qu'elle avait d'essentiel, en l'unissant à l'expression matérielle de l'objet. Mais voici un fait qui est le résultat des études étymologiques : c'est que toutes les langues forment leurs mots de la manière que nous venons de voir. On trouve des traces évidentes de cette formation dans certaines langues. Les influences des lois phonétiques ont rendu ces études extrêmement difficiles pour un grand nombre

(1) Steinthal, Charakt. S. 122.

d'autres. Abel Rémusat avait déjà enseigné (1) que la forme plurielle *amavimus* était formée par la juxtaposition de plusieurs racines; il les avait indiquées peut-être un peu trop hardiment comme ayant été : *ego plures amare cessare*. Les découvertes de Bopp et de ses successeurs sont beaucoup plus claires et moins attaquables (2).

L'agent propre par lequel la désignation de la matière et de la forme est arrivée à former un seul mot est le ton de voix, l'accentuation. Il est naturel, en effet, qu'il opère des modifications, qu'il raccourcisse, qu'il altère de diverses manières l'un et l'autre des éléments, et qu'il porte davantage sur la racine désignant la matière que sur l'expression de la forme. En allemand, la forme *baar*, porter, retirer, de la racine *ber*, φέρ-ω, se trouve raccourcie dans les adjectifs *fruchtbar*, fructueux, *schiffbar*, navigable. La terminaison féminine des substantifs hébreux est raccourcie du pronom féminin. La science moderne a reconnu que conjuguer,

(1) *Recherches sur les langues tartares*. Paris, 1820. Discours prél., p. 21.

(2) *Vergleich. Gramm. des Sanskrit, Zend, Armen., etc.* — Wüllner, Benfey, etc., et en particulier Aufrecht et Kuhn *Zeitschrift für vergl. Sprachforsch*, etc. Berlin, 1852.

c'est simplement unir des pronoms personnels à une racine. Ainsi δίδω-μι, δίδω-ς, δίδω-τι. Les temps et les modes se forment par l'addition du verbe auxiliaire *i* aller, θε (θεν), placer, *bhu*, *as*, être; le passif, par la particule réfléchie *r* = *se*, laudo-r = laudo se. Des faits analogues se remarquent aussi dans les déclinaisons.

Quant à l'ordre de juxtaposition des éléments qui désignent la forme et la matière, la plupart des langues ont une règle fixe qu'elles suivent dans l'emploi des gouvernants et des gouvernés; cette règle de la phrase a présidé à la formation des mots. Dans les langues tartares, c'est une règle de placer le gouverné avant le gouvernant, et de même dans la formation des mots on ne trouve que des suffixes et aucun préfixe (1). Une partie des langues africaines suit une règle tout à fait contraire, et dans les mots il n'y a que des préfixes et aucun suffixe (2). Les langues sémitiques et les langues indo-germaniques emploient les uns et les autres. Enfin, il y a d'autres langues dans lesquelles la désignation de la forme se trouve intercalée entre les

(1) Kaulen, Linguæ Mandshuricæ institutiones. Ratisb., 1857, p. 18.

(2) Heyse, Syst. der Sprachwiss, S. 180. — Pott, Zeitsch. der D. M. G. VI S. 331.

lettres de la désignation de la matière, c'est-à-dire dans la racine proprement dite. Le mexicain dira *niqua* je mange, et *ninacaqua* je mange de la viande. Dans la langue du Chili *iduanclolarin*, je ne désire pas manger avec lui, de *in* je mange, *duan* je désire, *clo* avec, *la* non, *ri* lui. De même que dans la langue de Kécho on dit en un seul mot *huasimantahuauhenpallocsiynintamricurcany*, j'ai vu que son frère sortait de la maison, ainsi l'on pourrait écrire en mandchou : *iniakhónibootshitutshirebesabumbikhe*. Ces expressions signifient l'une et l'autre : De son frère la sortie de la maison j'ai vu.

A ces procédés grammaticaux d'isolement et d'agglutination se joint la flexion, produite par un changement de voyelle, un redoublement ou un changement de consonnes, ce qui la rapproche des deux premiers procédés. En mandchou, de *ama* père, on fait *eme* mère; de *wasi* monter, on fait *wesi* descendre. En arabe, de *malk* rex, on fait *mulk* regnum, *milk* res possessa. En allemand de *band*, ligamen, on fait *bund*, fœdus. En hébreu, de *katal*, on fait *katel*, *katol*, *k'tol*, *kotel*, *kittel*, tout autant de formes ou de mots qui ont leur signification particulière : Occidit, occisor, occidere, occidens, diligenter occidit.

Ces trois procédés grammaticaux ont permis aux linguistes de diviser les langues du globe en langues isolantes, langues agglutinées, langues à flexion. Mais, il n'est qu'un très-petit nombre de langues assez constamment fidèles à leur procédé distinctif pour qu'on puisse les prendre comme types du groupe dont elles font partie. Le chinois est le seul type parfait des langues isolantes. Les deux derniers groupes adoptent les procédés du premier et se font de mutuels emprunts. Aussi est-il assez difficile de distinguer si les langues appartiennent à l'une ou à l'autre de ces classes, ou si elles sont des langues intermédiaires formées par la réunion de ces divers procédés. En tout cas, Bopp et Burnouf ont adopté cette classification, et Burnouf a déclaré qu'elle était la seule exacte (1).

Ces divisions qui déterminent le caractère extérieur et grammatical des diverses langues du globe, permettent-elles de conclure à une origine différente des trois groupes ainsi formés? Nous ne le pensons pas pour trois raisons principales.

D'abord la contexture grammaticale des langues témoigne de ressemblances frappantes entre elles

(1) Gratry, *De la connaissance de l'âme*, t. I, p. 452.

et dans les lois qui ont présidé à leur formation, à côté des diversités extérieures déjà exposées. Par exemple, les formes féminines du nom se produisent dans toutes les langues par des appositions de racines qui désignent l'idée de femme directement, ou tout au moins à l'aide d'une abstraction : chinois *ma mu* jument = *ma* cheval, *mu* mère ; kopte *t-uro* reine = *te* elle *uro* roi ; sanscrit *sati* la bonté = *sat* bon, *t* pronom ancien (*iyam*) elle. De même les formes des verbes sont souvent identiques : ainsi, dans *stud-ui-mu-s* (latin), *wo-men hio-leaò* (chinois), on trouve les catégories de la première personne, du pluriel, du passé, de l'idée fondamentale.

Une seconde raison déjà indiquée, c'est que les divisions mentionnées ne sont pas tellement tranchées qu'il n'existe parmi les langues classées sous chacune d'elles des langues qui semblent dues à des formations de transition. Si donc on voulait déduire une conséquence plausible de l'état des langues classées, il faudrait dire que ces formations ont été composées peu à peu et ont une commune origine.

Une troisième raison se tire de l'histoire des diverses langues. Plus on remonte vers leur état primitif, et plus aussi on retrouve en saillie les com-

binaisons de matière et de forme par racines déterminées. Peu à peu les modifications phonétiques, l'usage font des deux racines un mot dans lequel on ne reconnaîtra qu'une racine, cette syllabe essentielle, signe à la fois conventionnel et symbolique dans les langues à flexion.

Ces observations ont été faites avec la dernière rigueur sur les langues le plus éloignées de cet état archaïque et primitif. Bopp et ses successeurs sont arrivés à montrer que le sanscrit a dû être primitivement une langue de racines, très-analogue au chinois (1). Dans la langue des Védas, les syllabes de forme sont beaucoup plus rapprochées des racines dont elles dérivent, que le sanscrit plus récent. Peu à peu le caractère de la racine s'efface et on arrive à l'allemand, dans lequel cette syllabe de forme est une terminaison, un pronom ou un auxiliaire. Ainsi, sanscrit *da-s-ya-mi* = dorien δο-σ-ί-ω = ionien δω-σ-έ-ω = *da-bo* = *ich-werde geben* = *je donne-rai*. Il est plus facile de constater ce fait, commun, du reste, à toutes les langues, dans les indo-germaniques, à cause de la littérature de quatre

(1) Bopp, Vergl. Gramm. — Steinthal, Charakt, S. 277. — Bœthlingk Spr. der Jak. S. VII-IX. — Pott, Etymol. Forsch. II, S. 360 f. 621 f. — Hœfer, Zeitsch. für die Wissensch. der Spr. III, S. 226 et autres.

mille ans qu'elles nous offrent. D'un autre côté, le chinois passe lui-même maintenant dans la langue parlée, aux procédés de l'agglutination, tandis que la langue écrite y répugne positivement (1).

Une langue arrivée à ce moment de son développement où les éléments originaux des formes de mots cessent d'être sensibles, entre dans une nouvelle ère de progrès et de formation ultérieure. Les terminaisons grammaticales sont si affaiblies, que bientôt elles sembleraient privées de sens; de là, la nécessité de désigner de nouveau les rapports grammaticaux par des formes de mots particulières. Au lieu de la signification et du rapport que l'on tendait à condenser dans une même forme nominale, on cherche à redonner au rapport une expression séparée. Au lieu de la synthèse qui réunissait d'abord plusieurs racines en un seul mot, l'analyse résout les formes complexes en différents mots (2). Dès lors, la langue est dirigée dans sa formation par un principe diamétralement opposé au

(1) Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, p. 22.— Bazin, *Mémoire sur les principes généraux du chinois vulgaire*. (Extr. du *Journal asiatique*), Paris, 1845. — Le même, *Gramm. mandarine, ou principes généraux de la langue chinoise parlée*. Paris, 1856.

(2) Grimm, Urspr. der Sprache S. 483 f. (der Abh.)

premier. L'effet de cette analyse est la désorganisation de la langue. On la remarque dans les génitifs chaldéens et rabbiniques qui ont substitué à la forme synthétique de l'état construit les prépositions *d* ou *schel;* dans les verbes arabes qui expriment le passé par le verbe auxiliaire *kana;* et pour les langues romanes, dans la comparaison que l'on peut établir entre les formes condensées du latin et les formes divisées du français ou de l'italien : *amavi* = *amabui* (la racine *bhu* être, du sanscrit), j'ai aimé, ho amato. Il serait curieux d'observer une langue qui eût passé de l'isolement à la flexion, et qui de retour à l'isolement reprendrait la voie de l'agglutination à la flexion. L'anglais tel qu'il est parlé dans l'Amérique du Nord est le seul exemple que l'on pût indiquer à cet égard, et encore d'une manière peut-être plus ingénieuse que certaine. L'anglais dit : *Suppose you have done that*, supposé que vous ayez fait cela ; l'américain raccourcit le mot *suppose* et en fait *spose*, qui devient une conjonction : *Spose I come to him*, si je vais chez lui.

Quoi qu'il en soit de la constatation plus ou moins rigoureuse de ce phénomène, sa possibilité et même sa probabilité ne ressort pas moins de ce que nous avons dit, et nous pouvons affirmer que

l'état d'une langue, au moment où elle nous est connue, ne permet de tirer aucune conséquence relative à la marche historique qu'elle a suivie dans son développement. Le chinois qui, par son état actuel monosyllabique, semble indiquer l'origine isolante, n'est-il pas arrivé là par l'influence de cette désorganisation? Nous n'avons les données suffisantes ni pour le démontrer, ni pour le nier, et nous pouvons dire la même chose de toutes les langues, excepté celles de la famille indo-germanique (1).

Mais si les langues qui semblent actuellement les plus distinctes au point de vue grammatical ont pu passer d'un état à l'autre, on ne saurait conclure de la forme extérieure des langues qu'elles ont été séparées et distinctes à l'origine. Et en effet, la science a cherché à découvrir des rapports d'unité généalogique entre des langues de formation tout à fait diverse : Bopp, entre les langues indo-germaniques, les polynésiennes et les caucasiennes; Benfey, entre les sémitiques et les égyptiennes (2).

(1) Steinthal in der Zeitschrifft der D. M. G. 1858, S. 411-426.

(2) Die kaukasichen Glie ier des indogerm. Sprachstamms, Berlin 1847. — Ueber die Verwandtschaft der malaiisch-polyn. mit den indoeurop. Sprachen, Abh. der Berl. Akad. der Wissensch. 1840. —

Nous pouvons donc tirer de l'examen des langues, sous le rapport grammatical, deux conclusions analogues à celles que nous avons tirées de leur examen sous le rapport lexicographique : 1° la question de l'unité ou de la pluralité d'origine des langues ne peut être résolue que par l'étude des racines, puisque les racines seules nous offrent les éléments primordiaux et essentiels du langage, en dehors de toutes ses modifications historiques; 2° comme de telles études n'ont été faites jusqu'à présent que sur un nombre de langues relativement très-restreint, il s'ensuit qu'au lieu d'être en droit de nier au nom de la science l'unité originelle du langage, on peut légitimement supposer que les progrès de la science feront de ce fait une thèse certaine.

Ueber das Verhæltniss des ægyptischen zum semitischen Sprachtam. Leipzig, 1844.

IV

Il nous reste à examiner le second point sur lequel M. Pott s'appuie pour affirmer l'irréductibilité des langues : c'est la diversité infinie de leurs formes intérieures. Nous devons d'abord nous faire une idée exacte de ce qu'il entend par *forme intérieure des langues*. Ces mots ont été employés pour la première fois par Humboldt dans son Introduction au Kawi. Toutefois, il ne semble pas avoir attaché une grande valeur à cette expression qu'on ne trouve que deux fois dans son livre, dans les en-tête des paragraphes 11 et 12. Heyse au contraire et Steinthal en ont fait grand cas, et lui ont donné une signification qui était loin de la pensée de Humboldt. Humboldt entendait par forme intérieure des langues la forme générale de la pensée exprimée à l'aide des moyens phonétiques de chaque langue. Les autres savants désignent par ces mots le système particulier des caté-

gories grammaticales d'une langue (1). Leur sentiment peut ainsi se traduire : Il y a dans toute langue la révélation d'un système particulier de pensée, d'une certaine logique populaire ; les catégories grammaticales ne répondent nullement aux catégories logiques : elles font simplement connaître les idées d'un peuple déterminé. Heyse dit : « La forme intérieure d'une langue est la forme « générale de la pensée adoptée dans cette langue « pour représenter d'une manière fixe l'esprit du « peuple qui la parle. » D'après lui, il faut se garder de prendre le mot « forme » dans l'acception qui lui convient lorsqu'on s'en sert pour désigner l'opposé de la matière : car tout objet perçu, toute perception, par conséquent aussi les rapports formels de l'objet pensé, sont « matière » dans la conscience de l'homme. La forme intérieure de la langue consiste plutôt dans la conscience que l'homme lui-même a de son idée de la chose ou de l'objet. Dans l'acte par lequel l'idée produit la représentation, est contenue la création du langage, et les représentations se forment par le moyen du son et constituent le mot.

(1) Heyse, Sprachw. S. 162.— Steinthal, Classification der Sp. S. 71.

D'après Humboldt, il n'existe par conséquent qu'une seule forme intérieure des langues, qui leur est commune à toutes, puisque partout les mêmes catégories logiques doivent être exprimées de la même manière, par le moyen de la langue. Mais d'après les nouveaux philologues, auxquels s'associe Pott, chaque langue a une forme intérieure qui lui est propre, puisque chacune a des catégories grammaticales particulières. « Par là, dit « Heyse, se trouve renversée cette idée de gram- « maire générale ou philosophique d'après laquelle « toutes les langues ont le même système de caté- « gories logiques. Le système général de pensée « est à l'arrière-scène du langage. Il réside dans « l'esprit qui s'élève au-dessus des manières de « pensée et des représentations particulières. Le « système de chaque grammaire doit se régler « d'après ce système général de pensée, et leur « degré de perfection provient du degré dans le- « quel les systèmes grammaticaux se rapprochent « des systèmes logiques. Mais on ne saurait consi- « dérer ceux-ci comme une loi posée d'avance « et devant nécessairement régler les premiers. » Humboldt est donc conséquent quand il reconnaît seulement une différence entre les formes intérieures des diverses langues, différence qui

sert à apprécier la quantité de formes déterminées qu'elles ont employées pour les catégories de la pensée. Steinthal doit, au contraire, trouver dans les langues une différence fondée sur la conscience des peuples et manifestée dans leur langage.

Ces deux points de vue au sujet de la forme intérieure des langues ne nous occupent qu'autant qu'ils pourraient prêter à des conséquences contre 'unité originelle du langage. D'après Humboldt, la distinction des langues semble consister dans une différence *quantitative* des systèmes de catégories qu'elles expriment. Or, rien ne nous empêche de supposer l'existence d'une langue, qui contenait la somme de tous ces systèmes de catégories, dont quelques-unes seulement ont passé dans les langues actuellement existantes. Et s'il s'agit de déterminer le caractère de cette langue, nous dirons qu'elle n'aura possédé aucune désignation particulière de forme, aucun système fixe de catégories, mais qu'elle aura exprimé par la juxtaposition de différentes racines toutes les relations de l'objet pensé. Il est historiquement prouvé que les langues les plus développées ont été un jour dans cet état : M. Benfey l'a très-heureusement montré par l'étude comparée des déclinaisons et des con-

jugaisons sanscrites, françaises et anglaises (1). Plus nous remontons dans l'histoire des langues indo-germaniques, plus s'étend le champ de la dérivation. M. Benfey fait aussi connaître plus loin l'origine des catégories grammaticales dans les langues indo-germaniques. « Les résultats des « nouvelles recherches philosophiques, dit-il, « montrent que l'état historique connu de notre « famille de langues a été précédé par un état dans « lequel il n'y avait pas un système grammatical, « une coordination et une subordination des « formes linguistiques selon les diverses catégories « grammaticales que nous trouvons aujourd'hui. « Aucun sentiment, aucune conscience de ces « catégories plus ou moins étendues, n'a exercé « son influence sur la formation des langues du- « rant cette première période. Au contraire, ces « catégories sont dues à un développement des « langues suffisamment marqué. Les besoins ont « servi à former une quantité de mots que l'on a « pris ensuite pour synonymes, lorsque les facul- « tés généralisatrices du peuple ont réduit les « langues aux catégories dans lesquelles elles nous « apparaissent. Les langues indo-germaniques

(1) Skizze des Orig. der indog. Spr. S. 35 ff. — 745 ff.

« portent une empreinte vive de ce travail de géné-
« ralisation et d'élimination. »

La manière d'entendre la forme intérieure des langues adoptée par Steinthal ne conclut pas mieux que celle de Humboldt à la diversité d'origine. Qu'il y ait dans les langues une diversité principielle reposant sur les divers modes d'appréhension des idées et sur les formations des signes représentatifs, malgré cela, nous pouvons regarder comme possible que ces langues actuellement différentes aient été originellement une, et nous pouvons le démontrer en nous autorisant des paroles mêmes de Steinthal. Il dit de cet état primitif des langues qui succéda immédiatement à la création du langage : « D'où vint donc à l'homme qui de-
« vait former le langage cette faculté de communi-
« quer à ses semblables une réalité aperçue? Celui
« qui parlait avait l'idée de ce qu'il avait vu et
« de ce qu'il voulait communiquer. Il devait pou-
« voir le peindre; mais la langue ne peint pas :
« elle ne transmet pas des idées, mais seulement
« des représentations, des signes d'idées et des
« moyens de former des idées. Toutefois, lorsque
« deux mots étaient prononcés dans un certain
« ordre, l'auditeur trouvait dans les représenta-
« tions éveillées en lui un moyen suffisant de dé-

« couvrir les idées qu'on lui offrait : on n'avait « qu'à fournir à l'auditeur les éléments, et lui laisser « le soin de rétablir le rapport qui se trouvait chez « l'interlocuteur. On pouvait abandonner à l'au- « diteur le lien d'union des représentations, sans « lui donner des indications plus précises sur les « rapports des parties de l'idée. Chacun pouvait « les découvrir sans hésitation et sans difficulté. « Il n'était pas nécessaire de l'exprimer phonéti- « quement, de le proférer : il se déduisait de lui- « même par le simple mécanisme de l'âme. Aussi, « bien que les idées fussent divisées dans leurs « éléments expressifs, cependant dans l'intelli- « gence de l'auditeur ces éléments ne cessaient pas « d'être unis, comme ils l'étaient dans celle de « l'interlocuteur. » Voilà le principe, et voici nos déductions : Que divers peuples aient exprimé leurs idées chacun d'après un ordre de catégories formées selon leur mode d'aperception, ou leur mode conventionnel d'expression, que par conséquent la forme intérieure des langues varie suivant ces principes internes de formation, si la science arrive à prouver que la matière de la langue, c'est-à-dire les racines, est la même chez tous les peuples, il sera certain que l'expression du génie des différents peuples que nous trouvons dans les

diverses langues, est un fait qui a succédé à un ordre primitif dans lequel il n'y avait qu'un seul peuple et qu'une seule langue. Ce sera l'époque dont parle Steinthal, où le simple mécanisme de l'âme permettrait ces rapports simples et sans catégories grammaticales distinctes, de l'auditeur à l'interlocuteur. Supposons donc que pendant le long espace de temps qu'a duré cet état primitif du langage, un grand événement historique ait forcé les peuples à se séparer, supposons qu'ils aient emporté avec eux la matière de la langue antérieure à la dispersion, il est certain que par suite des influences des lieux, des mœurs, des usages, de la prononciation, ces divers peuples auront informé, selon leur génie particulier, développé par les circonstances dans lesquelles ils auront vécu, la matière de cette langue primitive. Mais s'il est prouvé que le fond de la langue est le même chez tous, il sera certain que les différences provenant de la forme intérieure de la langue ne contredisent pas la communauté d'origine du langage humain.

Nous sommes conduits par là à deux conséquences identiques, à celles que nous avons déduites plus haut : 1° C'est à l'étude des racines qu'il faut demander des conclusions sur l'unité ou

la pluralité des langues; 2° les résultats obtenus par ce procédé permettent d'espérer que lorsque les racines seront mieux connues, la science affirmera sans crainte l'unité originelle du langage. Puis donc que la science peut espérer d'arriver à prouver la communauté d'origine des langues, il est téméraire d'affirmer sur la foi d'une persuasion scientifique désormais fort douteuse, qu'il existe des familles de langues tout à fait irréductibles. Cette prétendue irréductibilité ne peut pas s'accorder avec les résultats d'une recherche *a posteriori* qui permet de retrouver l'unité à l'origine. Nous croyons avoir justifié dans la démonstration ce que nous disions en commençant, que la réfutation des assertions de M. Pott et de M. Renan, son satellite fidèle, était de nature à jeter du jour sur tout notre sujet.

V

Nous venons d'exposer avec sincérité les divers points de vue de la science contemporaine à l'endroit de la diversité actuelle des langues du globe. Ce fait, fort embarrassant pour ceux qui le considèrent avec le parti pris de prouver l'irréductibilité des langues, est beaucoup moins inexplicable pour ceux dont le but est de démontrer la possibilité de l'unité primitive. Mais, pour nous sembler plus logique, la solution proposée par ces derniers philologues ne perd pas son caractère de simple probabilité. Les éléments destinés à former la base d'une induction sûre ne sont point encore suffisamment analysés : les conjectures sont heureuses, la démonstration n'est pas complète.

Nous sera-t-il permis d'essayer une hypothèse? Nous la proposons, convaincus qu'elle peut servir à autre chose qu'à augmenter le nombre de celles

qui ont été tentées avant nous ; car elle n'est pas le résultat de conceptions ingénieuses et personnelles : elle s'affirme comme un fait historique : elle s'appuie sur des documents dont l'unité harmonieuse pourrait la faire prendre pour une réalité. Il nous semble d'ailleurs que la question proposée reçoit par elle une solution satisfaisante, et son point de départ lui-même se retrouve dans les conclusions d'une science obstinée à la méconnaître.

On remarque dans l'enfant et dans le sauvage l'existence d'une sympathie réelle entre le corps et l'âme ; on en conclut à la dépendance de l'un et de l'autre qui a dû être encore beaucoup plus intime et plus féconde chez l'homme primitif, et se manifester principalement dans les organes de la respiration et de la voix. On constate la propriété qu'ont les objets de résonner lorsqu'ils sont frappés ; on en conclut que l'homme primitif a reçu de la nature un choc tel, que la répercussion produite dans son esprit a causé naturellement une expression phonétique. On a soin de reconnaître que c'est là une propriété dont la disparition a dû arriver à un moment assez rapproché de son premier exercice. On arrive dans les deux cas à constater l'existence originelle de l'union organique de l'âme et

du corps et les opérations de l'un et de l'autre beaucoup plus intimes que celle que nous observons aujourd'hui.

Tels sont les aperçus de M. Steinthal et de M. Max-Müller.

M. Steinthal se représente ainsi les conditions dans lesquelles se produisit le langage articulé. « A l'origine de l'humanité, l'âme et le corps étaient « dans une telle dépendance l'un de l'autre, que « tous les mouvements de l'âme avaient leur écho « dans le corps, principalement dans les organes « de la respiration et de la voix. Cette sympathie « du corps et de l'âme, qui se remarque encore « dans l'enfant et dans le sauvage, était intime et « féconde chez l'homme primitif; chaque intuition « éveillait en lui un accent et un son. Une autre « loi qui joua dans la création du langage un rôle « non moins essentiel, ce fut l'association des « idées. En vertu de cette loi, le son qui accom- « pagnait une intuition s'associait dans l'âme avec « l'intuition elle-même, si bien que le son et l'in- « tuition se présentaient à la conscience comme « inséparables, et restaient également inséparables « dans le souvenir. Le son devint ainsi un lien « entre l'image obtenue par la vision et l'image « conservée dans la mémoire; en d'autres termes

« il acquit une signification et devint élément du « langage (1). » M. Max-Müller explique, comme on va le voir, l'apparition des racines et les transformations qu'elles ont subies dans la formation complète du langage : « C'est une loi de la nature « que tous les objets qu'elle renferme résonnent « lorsqu'ils sont frappés. Chaque substance a un « son particulier : nous pouvons conclure à la « perfection et à la valeur plus ou moins grande « des métaux, d'après la nature de leurs vibrations, « et comme d'après la réponse qu'ils donnent : « l'or résonne autrement que le cuivre, qui ré- « sonne lui-même autrement que la pierre; et « d'ailleurs des percussions diverses produisent « différents sons. Un fait analogue s'est produit « par rapport à l'homme, l'œuvre de la nature la « mieux organisée. Toutefois, dans son état pri- « mitif et parfait, l'homme n'eut pas simplement « comme la brute le don d'exprimer ses sensations « par des interjections, et ses perceptions par des « onomatopées : il posséda encore la faculté de « donner des expressions plus articulées à ses « conceptions rationnelles. Cette faculté ne fut

(1) *De l'Origine du langage*, par Ernest Renan, 3e édition. Préface, page 34 et suiv.

« pas le résultat de sa propre industrie. Elle fut « un instinct de son esprit aussi irrésistible que « les autres instincts. En tant que le langage est « le produit de cet instinct, il appartient au règne « de la nature. D'ailleurs la faculté créatrice qui « donnait à chaque conception, lorsqu'elle perçait « pour la première fois à travers le cerveau, une « expression phonétique, s'est éteinte lorsque le « but a été obtenu»; car c'est la loi générale des « instincts de disparaître dès qu'ils sont inutiles. « Le nombre des types phonétiques ainsi formés « doit avoir été presque infini au commencement, « et c'est par élimination que cet amas de racines « plus ou moins synonymes a été graduellement « réduit à un type définitif (1). »

Ces assertions, dont nous n'avons pas à présent à examiner la valeur, nous permettent de conclure que la science moderne reconnaît l'existence d'un état primitif de l'humanité, dans lequel l'union de l'âme et du corps et leurs relations avec le monde extérieur étaient dans un état de perfection telle, qu'il en résultait la production d'une expression phonétique complétement en harmonie avec les influences du monde extérieur et avec les modifi-

(1) Max-Müller *Lectures on the science of the language.*

cations de l'un et de l'autre. Mais s'il a existé un moment dans l'histoire de l'humanité où cette perfection originelle a disparu pour faire place à un état d'imperfection; si la mutuelle dépendance entre l'âme et le corps a un jour cessé d'exister; si l'harmonie entre l'homme et le monde a été un jour fatalement rompue, l'homme a dû perdre au même instant cette faculté créatrice, dans le mode au moins qu'on suppose. Il faut introduire ici un élément nouveau, complément logique de l'organisation corporelle et intellectuelle de l'homme. Qu'est-ce que cet être si bien harmonisé en lui-même et avec le monde extérieur? Pourquoi ces répercussions de l'univers sur l'organisation humaine? Cet être qui peut penser, même en faisant abstraction du monde sensible, a-t-il avec son Créateur des relations moins intimes qu'avec les choses extérieures? Une réponse affirmative à cette dernière question serait l'induction naturelle et la déduction logique des données de la science. Il est impossible, en effet, que l'auteur de toutes choses, en donnant à une créature privilégiée des facultés si admirables d'aperception et de reproduction articulée, l'ait laissée inaccessible à son action personnelle et comme nécessaire. Il est de la créature ainsi formée de correspondre avec la cause

d'une manière au moins aussi parfaite qu'elle correspond avec les créatures qui l'environnent. On comprend toutefois par une étude des facultés humaines et de la liberté qui est leur couronnement, que ces rapports, pour avoir été comme nécessaires au commencement, n'en étaient pas moins essentiellement libres dans leur cause. L'activité humaine en avait la clef : elle pouvait à son gré en suspendre le cours. Il y a plus : l'harmonie qui existait entre l'homme et le monde était subordonnée à l'harmonie qui existait entre l'homme et Dieu. La rupture de cette dernière entraînait la rupture de la première et la cessation de l'harmonie même que l'homme sentait en lui. Le péché qui éloignait l'homme de Dieu affaiblissait la nature humaine, tout en lui conservant son intégrité, et lui ravissait avec ce qu'on appelle dans l'Église son état de sainteté et de justice, la perfection originelle de son être. Par lui, la volonté humaine se séparait de Dieu, et comme d'abord tout son entraînement était dans le sens de Dieu et de son bon plaisir, ainsi désormais l'homme devait sentir dans ses membres une loi de répugnance à ce souverain bien. L'harmonie du corps et de l'âme était troublée, « la chair se révoltait contre l'esprit et l'esprit contre la chair. » La nature ne pouvait

plus reconnaître l'homme déchu comme son souverain. Toutes ces perturbations rendaient l'homme désormais sujet à l'erreur. Les effets particuliers qui lui servaient comme un principe d'induction infaillible et prompt pour arriver aux lois générales, ne devaient plus être pour lui qu'un principe d'induction moins rapide et souvent fautive.

Or, comme notre être entier se manifeste dans le langage, il s'ensuit que le péché, s'il a existé, a dû exercer son influence sur le langage primitif. Les idées de l'homme, ses modes d'appréhension ne répondant plus désormais qu'imparfaitement à la réalité, le mot, l'expression ne devait plus être l'image complète de l'idée, de la perception. L'union harmonique entre l'idée et son expression phonétique perdait son fondement essentiel par la cessation de l'harmonie entre l'âme et le corps. L'homme n'était plus ni le roi, ni le grand prêtre de la création, destiné à offrir à Dieu un sacrifice de louanges par la réunion qu'il présentait en lui, et qu'il avait en lui-même le pouvoir de réaliser de toutes les créatures : le mot n'était plus une simple image, mais un signe conventionnel d'idée, et la langue entrait par là même dans une période d'altérations et de transformations nécessaires. Si

les hommes étaient restés dans la perfection de leur état primitif, la langue serait demeurée toujours la même, parce que l'union entre l'idée et son expression ou sa forme extérieure aurait gardé ses mêmes caractères et sa même nature. Mais le péché devait détourner les mots de leur sens primitif, et amener la perte de leur véritable signification. De plus, dans la langue originelle, la désignation des objets sensibles servait de métaphore naturelle pour désigner les objets du monde surnaturel : l'harmonie entre les deux mondes une fois rompue dans l'individu qui semblait formé pour les unir, un semblable résultat devenait impossible. Par un motif analogue, l'intelligence de la langue cessait d'être intuitive pour devenir inductive ou déductive, et ainsi des influences nombreuses se réunissaient pour l'altérer (1).

Telle est notre hypothèse, et telles sont les conséquences que le péché a dû produire s'il a réellement existé. Elles résultent de toute une série de documents se donnant la main et remontant à la Génèse, et de tout un ordre d'idées que deux sociétés exploitant un même fonds proposent au monde depuis des siècles. Nous n'avons pas à exa-

(1) Kaulen, *Die sprachverwirrung*. Zwœlftes Kapitel, S. 139.

miner l'autorité d'un pareil enseignement ; nous nous contentons d'étudier la source des documents précités et de montrer l'enchaînement des faits dont elle propose le récit. Il y a dès à présent une différence essentielle entre les conjectures de quelques savants, d'ailleurs fort habiles, et la persuasion unanime de l'humanité exprimée par ses plus illustres génies. Cependant, nous allons essayer de lui concilier un caractère de vérité plus grand, en rapprochant les divers faits racontés par Moïse, des enseignements de la philologie et de l'histoire.

VI

L'Ancien Testament et les révélations qu'il contient ont pour but la conduite d'Israël : la Genèse nous fait connaître les conditions dans lesquelles ce peuple est devenu le peuple de la promesse. La création est le fondement de toutes choses. Avec elle commence l'histoire du salut : la nature créée pour l'homme et l'homme pour Dieu, telle est en deux mots l'idée synthétique de la création (Gen., I et II). Le péché vient bientôt séparer l'homme de Dieu ; l'harmonie est détruite ; mais la promesse d'un libérateur annonce à la création que toutes choses rentreront un jour dans l'ordre (Gen., III). Le *Proto-Evangelium* devient dès lors le centre et comme le thème de tout l'Ancien Testament et de la Genèse en particulier. La foi et la vie qu'elle règle sont la préparation au Sauveur. Le sacrifice et la tradition orale des patriarches conservent et manifestent la foi (Gen., IV, 3-5). La justice de Dieu

intervenant pour punir les crimes contient les hommes dans la justice et la sainteté (Gen., IV, 9 seq., 23 seq.). Cependant, la justice qui punit n'est pas séparée de l'amour qui pardonne, et quand une sévérité nécessaire engloutit les pécheurs sous les eaux du déluge, l'arche, figure de l'Église, soutient au-dessus des eaux une famille bénie (Gen., VI-VIII). Dieu veut sauver le monde à cause de son Fils, le libérateur promis, et il conclut avec Noé un nouveau pacte qui rappellera la promesse à ses enfants (Gen., IX). C'était le moment pour Moïse de dérouler à nos yeux le tableau des divisions qui devaient avoir lieu entre les peuples du monde, en rapportant tous les hommes à une souche commune : ils ont tous participé au péché, ils participeront tous à la grande miséricorde. Le fondement de cette égalité est la communauté d'origine (Gen., X, 5, 20, 31, 32) : il fallait la constater et montrer qu'avant la séparation de Babel, racontée au chapitre onzième, les hommes ne formaient qu'un seul peuple et devaient par conséquent tous participer au bienfait de la Rédemption. Quand, à la fin du dixième chapitre, il est dit : « Tels sont les descendants de Noé; c'est « d'eux que se sont formés les peuples qui ont « occupé la terre après le déluge, » cette incise

appelle naturellement le récit de la séparation. Parmi les diverses familles ainsi formées, il en est qui s'égarent, mais l'une d'elles, la famille de Sem, est spécialement choisie pour porter le salut à toutes les autres. Le récit de la séparation des peuples est donc très-heureusement placé entre le tableau généalogique des descendants de Noé, celui des descendants de Sem et la vocation d'Abraham qui le complète.

Jusqu'au moment de la séparation, les hommes ont formé un seul peuple et parlé une seule et même langue. Pour prévenir certaines difficultés que l'on pourrait faire au sujet d'incises qui ne semblent pas à leur place, et pour mieux montrer l'unité du récit mosaïque, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de citer un passage de saint Augustin, dans son livre *de Doctrina christiana*, III, 36 : « Sextam regulam Ticonius recapitulatio-
« nem vocat, — sic enim dicuntur quædam, quasi
« sequantur in ordine temporis vel rerum conti-
« nuatione narrentur, cum ad priora quæ præter-
« missa fuerant, latenter narratio revocatur. Quod
« nisi in hac regula intelligatur, erratur. Sicut in
« Genesi — cum commemorarentur generationes
« filiorum Noe, dictum est : *Hi filii Cham in tri-*
« *bubus suis et in gentibus suis*. Et annectitur de

« omnibus : *Hæc tribus filiorum Noe secundum*
« *generationes eorum et secundum gentes eorum.*
« *Ab his dispersæ sunt insulæ gentium super ter-*
« *ram post diluvium. Et erat omnis terra labium*
« *unum et vox una omnibus.* Hoc itaque quod
« adjunctum est : *Et erat omnis terra labium*
« *unum et vox una omnibus* (id est una lingua
« omnium), ita dictum videtur, tanquam eo jam
« tempore, quo dispersi fuerant super terram
« etiam secundum insulas gentium, uni fuerit
« omnibus lingua communis : quod procul dubio
« repugnat superioribus verbis, ubi dictum est :
« *In tribubus suis secundum linguas suas.* Neque
« enim dicerentur habuisse jam linguas suas sin-
« gulæ tribus, quæ gentes singulas fecerant,
« quando erat omnibus una communis; ac per
« hoc recapitulando dictum est : *Et erat omnis*
« *terra labium unum et vox una omnibus,* latenter
« narratione redeunte, ut diceretur, quomodo
« factum sit, ut ex una omnium lingua fuerint
« divisi per multas. Et continuo de illa turris ædi-
« ficatione narratur, ubi hæc eis judicio divino
« ingesta est pœna superbiæ : post quod factum
« dispersi sunt super terram secundum linguas
« suas. »

Une observation peut aider à découvrir la

relation qui existe entre les mots לשון, שפה et דברים, employés par Moïse dans le texte qui nous occupe et à déterminer la valeur qui leur convient. Le mot לשון, que nous trouvons au ch. x, versets 5, 20, 31, ne reparaît pas une seule fois dans le chapitre onzième. Au verset septième de ce chapitre, où la Vulgate a traduit. *Confundamus ibi linguam eorum*, le texte porte שפתם. Mais puisque, quand il est question d'une manière anticipée de la dispersion des diverses familles de peuples, Moïse se sert du mot לשון, puisque l'état du peuple antérieur à la confusion des langues est exprimé par : *Erat autem terra labii unius et sermonum eorumdem*, שפה et דברים, il s'ensuit que לשון peut être pris pour un terme équivalent aux deux autres réunis, et dès lors cette dernière phrase indiquera qu'avant la dispersion on ne parlait sur la terre qu'une seule langue. D'ailleurs, si les deux mots employés par les Septante et la Vulgate pour traduire les deux mots hébreux avec une fidélité peut-être trop scrupuleuse, peuvent jusqu'à un certain point laisser discuter ce texte, il n'en est pas de même de la version Peschito, de celle d'Onkelos, et des deux Targums, lesquels traduisent : On parlait une seule langue, la langue sainte (c'est-à-dire l'hébreu). Les Grecs nous font

connaître leur persuasion d'une manière qui n'est pas douteuse, en appelant les hommes de ce temps-là ὁμογλώττοι καὶ ὁμοφώνοι. Les Pères latins sont aussi du même sentiment (1).

Vitringa suppose que la diversité des langues est le résultat de circonstances naturelles, et, dans une dissertation fort habile, il s'efforce de démontrer que l'unité dont il est parlé au ch. XI, v. 1, consistait dans la manière uniforme de penser et d'agir chez tous les hommes. Puis il fait intervenir Dieu directement, au verset 7e, comme l'auteur immédiat des dissensions entre les constructeurs de Babel, ce qu'il serait difficile d'accorder avec la liberté humaine. C'est à peu près l'opinion de Philastre, qui voulait que l'intelligence eût été communiquée aux hommes par le don des langues (2).

En prenant pour synonymes les deux mots שפה et דברים, on introduirait une tautologie qui n'existe pas dans le texte. שפה indique l'instrument subjectif de la parole, *labium*, et דברים,

(1) Chrys., hom. 30 *in Gen.*, p. 295. Ed. Montf. — Nat. Alex., *Hist. eccles.* Tom. I, diss. V, prop. I.

(2) Campegii Vitringæ *Observ. Sacr.* lib. I *de Conf. Ling.*—Cler. *in Gen.*, XI, 1; *Sentiments de quelques théol. de Holl.* Lett. 19.—Philo, p. 322; ed. Mangey. — Phil. Lær. 56

sermones, le résultat ou l'objet. Nous trouvons ces deux mots unis dans le psaume LIX, 13, *sermonem labiorum ipsorum* דבר־שפתימו. Il est vrai que, dans le passage précité de S. Jean Chrysostome, ce Père dit que le second mot exprime la même chose que le premier. Sans contredire cette affirmation, on peut admettre que les deux mots expriment en effet la même chose, mais qu'ils l'expriment de deux manières différentes. Bochart qualifie cette distinction de *subtilior quam solidior* (1). La suite de la démonstration fera voir combien elle est importante. Aussi la trouve-t-on chez presque tous les exégètes anciens et modernes (2). Quant à la manière de la concevoir, on peut adopter l'un et l'autre de ces deux sentiments : 1° Lorsqu'on considère certaines expressions de l'Ecriture, telles que ps. XII, 3, *labia dolosa*, Exod. VI, 12, *incircumcisus labiis*, Job 13, 6, *judicium labium meorum*, Prov. XII, 19, *labia veracia*, on voit que la parole est la forme extérieure de la pensée. Dès lors, la juxtaposition des deux mots דבר et שפה indique les deux éléments, ou,

(1) Bochart, *Phaleg*, I, 14.

(2) Pererii *Comm. in Gen.* I, XVI, disp. 1, n. 4.—Knobel, Delitzsch in hunc locum.

si l'on veut, les deux facteurs de la parole humaine. Il y avait sur la terre unité dans la manière de penser et dans la direction de l'esprit, et il y avait aussi unité dans l'expression phonétique de la pensée : l'unité existait dans les signes d'idées, τῇ διαλέκτῳ, et dans la pensée, τῇ διανοίᾳ. 2° D'autres passages de l'Écriture, tels que Is., XIX, 18, *lingua Chanaan*, Is., XXVIII, 11, *loquela labii*, Ps. LXXXI, 6, *linguam quam non noverat*, permettent de donner à שפה la signification de formes grammaticales. Alors la réunion des deux mots שפה et דברים indique la somme des éléments de la langue : l'un étant l'élément grammatical, l'autre sera l'élément lexicographique. Au point de vue scientifique, cette dernière explication du verset serait peut-être la plus juste et la plus significative. Sans doute l'unité de la langue n'est pas rompue par la formation ou par l'appropriation de nouveaux mots, mais son unité n'est parfaite que lorsqu'elle existe dans les deux éléments qui la constituent. Or, c'est précisément ce que notre passage dit de la langue avant Babel.

Remarquons enfin que Moïse parle dans ce passage de toute l'humanité, de toute la terre habitée הארץ. Si l'on avait des doutes sur l'étendue de ce mot, on pourrait les faire disparaître en rappe-

lant le ch. IX, 13, 19, où elle ne saurait être restreinte. C'est d'ailleurs ce que démontrent la liaison qui existe entre les ch. XI, v. 1, et ch. X, v. 32, et l'apposition du mot משם au mot הארץ au v. 9, ch. XI.

Le récit continue, v. 2 :

Cumque proficiscerentur de Oriente, invenerunt campum in terra Sennaar et habitaverunt in eo.

On peut se demander quels sont ceux qui sont partis de l'Orient. Le suffixe pluriel ajouté au verbe בנסעם nous offre un exemple d'un suffixe pluriel destiné à remplacer un substantif collectif, et doit se rapporter au substantif *terra* que l'on trouve dans le verset précédent. *Terra* indique en effet ici l'ensemble des habitants de la terre, l'humanité, comme cela arrive au I^er^ livre des Rois, 10, 24, et au II^e^ des Paral., 9, 23.

Quant à Sennaar, c'était certainement un lieu de la Mésopotamie, car la Babel des Écritures n'est autre que la Βαβυλών des Grecs. Mais Sennaar désigne-t-il la Mésopotamie elle-même? M. Oppert (1) explique Sennaar par *Interramnes;* il en fait שנינהר, forme qui répugne à la manière ordi-

(1) *Journal asiat.*, 1859, t. X, p. 183.

naire et constante dont le mot est écrit en hébreu שנער. Chez les Syriens modernes סנער, sen'or, désigne une vaste plaine qui s'étend au sud de l'Euphrate et de Schat-el-Arab, jusqu'au golfe Persique (1). Nous sommes porté à accepter cette dernière signification, d'autant plus que l'ancienne Babylone (avant Nabuchadnezar) n'était pas située en Mésopotamie, mais bien sur la rive droite de l'Euphrate.

Le mouvement qui s'opérait partait de l'Orient, מקדם, ἐξ Ἀνατολῆς, *de Oriente*, ce qui a fort embarrassé les interprètes, parce que la voie du mont Ararat en Arménie à la plaine de Babylone suit la direction du midi et non celle de l'ouest. Quelques-uns ont traduit, avec les versions chaldaïques, le mot hébreu par *a principio;* d'autres l'ont pris pour un nom propre; d'autres l'ont traduit par *vers l'Orient*, et cette traduction peut être grammaticalement justifiée (Gen., XIII, 11; 1 Sam. XIV, 5). Mais cela ne fait pas disparaître la difficulté, car Babylone n'est pas plus à l'orient qu'à l'occident de l'Arménie. Les passages dans lesquels nous trouvons ce mot nous montrent que les Hébreux s'en servaient pour désigner une vaste

(1) Winer, *Realwœrterbuch*, V. Sinear.

région plus ou moins déterminée, qui semble avoir été bornée à l'ouest par le Tigre. C'est ainsi que la même expression est employée pour désigner la marche de Cyrus, lequel, pour venir à Babylone, suivit la direction des Noachides (1).

L'expression *invenerunt* sert à nous confirmer dans l'idée qu'il s'agit d'un mouvement de la première société humaine, marchant vers un pays encore inexploré. Enfin, le mot qui désigne en hébreu *campum*, בקעה, indique une vallée. Comme l'historien ajoute : *Et habitaverunt ibi*, on peut conclure que la construction de la ville, dont il est parlé plus bas, ne suivit pas immédiatement l'établissement du peuple en ce lieu. A plus forte raison sommes-nous autorisé à penser que les hommes ne se sont pas multipliés tout d'un coup de manière à former le groupe considérable dont il est question plus tard.

V. 3. Dixitque alter ad proximum suum : Venite, faciamus lateres, et coquamus eos igni. Habueruntque lateres pro saxis, et bitumen pro cæmento.

Il s'agit dans ce verset d'une nouvelle invention

(1) Bochard. l. c.—Is. XLVI, 11.— Dan. XI, 14.— Is. XIV, 31.— Jér. I, 14.—Calmet, *De turre babelica*. Il est inutile d'observer que le mont Ararat est à deux degrés de longitude-est de la ville de Sinar, dont la plaine tire son nom.

des émigrés. Elle répond d'ailleurs à leurs besoins. Le pays d'où ils sortaient leur offrait des ressources qu'ils ne trouvaient plus dans leur nouvelle patrie. Ils imaginèrent de faire cuire les briques au feu, de s'en servir au lieu de pierres et de remplacer le ciment par le bitume (1).

Le verset suivant explique le sens de l'événement qui a eu lieu à Babel :

V. 4. Et dixerunt : Venite, faciamus nobis civitatem et turrim, cujus culmen pertingat ad cœlum : et celebremus nomen nostrum antequam dividamur in universas terras.

Les hommes réunis à Babel se proposent trois choses : 1° de construire une ville et une tour élevée ; 2° de se faire un nom ; 3° d'empêcher leur dispersion sur la terre. Ces trois buts sont subordonnés les uns aux autres : le mot à mot hébreu

(1) Rich says that לִבְנָה signifies *brick, of course the burnt sort from the root* (Bab. and Pers., p. 69), but I question this very much. The name was given from the white colour of the clay employed, and has nothing to do with burning. The distinction in all the inscriptions between libin and agur is precisely that now observed by the Arabs; and in the famous passage of Genesis, chap. xi, v. 3, I understand the meening to be : *Let us make bricks of libin (or white clay) and then burn them.* If לִבְנָה implied *burning the bricks* what would have been the use of adding the verb נִשְׂרְפָה? Rawlinson, *Journal of the Roy. asiat. Soc.*, vol. XVII, p. 2, app. p 9.).

l'indique beaucoup mieux que la Vulgate : *Et dixerunt : Agite, ædificemus nobis civitatem et turrim, et caput ejus in cœlum, et faciamus nobis nomen, ne forte dispergamur super faciem universæ terræ.* L'humanité voulait se faire un nom par l'édification d'un ouvrage remarquable, mais elle voulait aussi empêcher sa dispersion sur la terre. De ces aspirations à la renommée, il ne faudrait pas conclure que tous les hommes ne fussent pas alors réunis à Babel. C'est ce qui a induit en erreur certains interprètes, lesquels ont pensé qu'à ce moment les fils de Cham s'étaient réunis à Nemrod (Gen. x, 10) et avaient déclaré la guerre aux fils de Sem et de Japhet, cette fameuse guerre des enfants des hommes contre les enfants de Dieu. Mais le texte ne dit rien de semblable. Il dit au contraire : Faciamus *nobis* nomen. Ce n'était donc pas pour s'élever au-dessus des autres qu'ils entreprenaient leur construction, mais pour s'élever eux-mêmes moralement. Ils voulaient éprouver leurs forces dans cette entreprise gigantesque, et se donner par là le courage et l'audace de résister aux ordres de Dieu. Le souvenir et les impressions du déluge étaient encore très-vivants dans l'humanité; elle n'avait pas de peine à croire qu'un châtiment analogue suivrait de près une sem-

blable prévarication. D'anciens interprètes ont pensé que la tour était destinée à abriter les hommes contre un déluge universel ; mais, outre qu'elle eût été insuffisante pour contenir tous les hommes, on savait déjà (Gen., x, 15) que ce déluge ne devait plus se renouveler. Pourquoi donc les hommes craignaient-ils leur dispersion sur la terre ? C'est parce que cette dispersion devait être pour eux un principe d'affaiblissement. Le moyen qu'ils employaient pour l'empêcher, la construction d'une ville, est celui qu'on emploie encore aujourd'hui pour concentrer en un même lieu une grande masse de peuple. C'était sans doute une idée fausse de supposer que leur nombre les mettrait à l'abri de la puissance de Dieu, mais cette idée fausse elle-même était la suite du péché. L'heure de la naissance du paganisme avait sonné : car le principe du paganisme est la négation du Dieu vivant et personnel, le mépris du salut qu'il prépare, joints à l'idée que l'humanité peut se suffire à elle-même et trouver son salut dans son propre fond. Laisser les hommes dans cet état, c'était donc favoriser l'absorption de la révélation par le paganisme. Aussi :

V. 5. Descendit autem Dominus, ut videret civitatem et turrim, quam ædificabant filii Adam.

V. 6. Et dixit : Ecce unus est populus, et unum labium omnibus : cœperuntque hoc facere, nec desistent a cogitationibus suis, donec eas opere compleant.

V. 7. Venite igitur, descendamus, et confundamus ibi linguam eorum ut non audiat unusquisque vocem proximi sui.

Ce soliloque renferme plusieurs faits dignes de remarque. Dieu d'abord se parle à lui-même : Il tient conseil comme cela arrive toutes les fois qu'il s'agit d'un événement grave. L'écrivain sacré représente Dieu descendant et examinant ce qui se passe, comme nous le trouvons dans d'autres circonstances (Gen., XVIII, 21. — Ex., III, 8). Il paraît comme un sage qui étudie la cause avant de prononcer sa sentence. Les hommes sont appelés fils d'Adam, à cause de la ressemblance qu'ils contractent par leur dessein superbe avec Adam prévaricateur. Puis, nous voyons apparaître dans les paroles de Dieu, comme en une prophétie, toute la marche que devait suivre l'esprit humain, en persistant dans la voie où il était entré. C'est le commencement de leur œuvre, dit Dieu ; c'est le premier effet de leur superbe exaltée; ils continueront graduellement à descendre dans l'abîme si on ne les arrête sur cette pente fatale. C'est le sens qui convient au mot du verset 6e : *Cœperuntque hoc facere*. La copule *que* qui unit cette incise à celle qui précède, est aussi susceptible de recevoir

le sens causatif, qui lui convient dans bien des cas semblables en hébreu; dès lors la phrase entière doit être ainsi traduite : « Voilà, dit Dieu, « un seul peuple qui parle un même langage : « il croit trouver dans cette double unité le prin- « cipe inébranlable de sa force; *c'est pour cela* « qu'il a entrepris cet ouvrage et qu'il est résolu « à en poursuivre l'achèvement. » Le dessein de Dieu, en intervenant ensuite pour confondre les langues, est sans doute d'arrêter la construction de Babel, et d'empêcher l'humanité de se créer ce point de concentration et comme ce lieu de guerre. Mais Dieu savait bien qu'il pourrait plus tard renverser leur œuvre et obtenir le même résultat. Aussi pensons-nous qu'il faut donner à ces paroles un sens plus large, et qu'il convient d'y voir Dieu suivre la pensée humaine dans ses replis les plus profonds, s'entretenant surtout de la cause et seulement en seconde ligne de l'effet. Enfin, il n'est pas dit que Dieu ait fait un acte particulier pour confondre la langue des peuples : pour lui, vouloir, c'est pouvoir et agir. Aussi l'écrivain sacré continue-t-il :

V. 8. Atque ita divisit eos Dominus ex illo loco in universas terras, et cessaverunt ædificare civitatem.

V. 9. Et idcirco vocatum est nomen ejus Babel, quia ibi confu-

sum est labium universæ terræ : et inde dispersit eos Dominus super faciem cunctarum regionum.

Une tradition rapportée par Josèphe veut que la tour ait été renversée par des tonnerres (1). Mais ceci est loin d'être un point historique parfaitement établi. Le texte n'en dit rien. En tout cas, la ville ne fut pas détruite : elle resta inachevée, telle qu'elle était au moment du châtiment divin. Le vénérable Bède (2) observe qu'il n'est pas dit dans le texte que Babel ait absolument cessé d'être habitée. On peut au contraire penser que Nemrod, l'auteur de l'ouvrage, resta dans ce lieu avec sa famille, pour tenter dans la suite l'extension de sa puissance. Les expressions : *Ibi confusum est labium universæ terræ*, indiquent encore d'une manière claire que l'humanité se trouvait tout entière réunie à Babel.

(1) Josèphe, *Antiq.*, l. I. cap. II.

(2) Notandum autem, quod Scriptura dixit quidem, dispersis per orbem structoribus cessatum ab ædificatione civitatis, non tamen dixit ab inhabitatione ejus fuisse cessatum ; unde colligendum videtur, aliis inde decendentibus et a structura cessantibus, Nemrod operis auctorem cum sua domo ibidem hac familia remansisse, donec progenitis ex sua stirpe pro majore et in hac potentius regnare et alias regno suo posset addere civitates.

VII

M. Renan qualifie le fait de Babal de « tradition « adoptée par les Hébreux et exprimée par un « curieux mythe étymologique (1). » Dans une note de son livre sur *l'Origine du langage* (p. 215), il exprime encore une fois le même sentiment : « Le mythe de la tour de Babel semble être en « partie, dit-il, le résultat d'un effort pour conci- « lier la diversité des langues avec l'unité primi- « tive de l'espèce humaine, dogme essentiellement « lié au monothéisme sémitique. »

On ne voit pas trop ce qui peut autoriser à qualifier de mythe le fait de Babel, lorsqu'on accorde que ce mythe a été considéré comme une réalité par les Hébreux, « qui, parmi les peuples de l'an- « tiquité furent en possession des idées les plus

(1) Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, liv. I, ch. II, p. 36.

« étendues sur l'histoire générale du monde. » C'est M. Renan qui leur rend cet hommage deux lignes plus haut (*Orig.*, p. 215). L'ensemble du récit de Babel où Dieu intervient comme auteur de la confusion des langues, n'indique pas que les Hébreux aient eu « un vague sentiment de ce « fait, » à savoir « que le langage s'est formé sur « plusieurs types différents, et que le nombre « des langues mères peut avoir été assez consi- « dérable. »

Nous ne relevons pas les contradictions du même genre contenues dans le premier passage que nous avons cité de cet auteur. M. Renan affirme que le fait de Babel est un mythe; il faut bien l'expliquer. Alors on invoque le nom de Babel, la ville de confusion, l'aspect de la plaine infinie de Sennaar qui semblait faite pour servir de lieu d'assemblée à tout le genre humain, enfin l'impression d'étonnement que devait causer à des populations étrangères dans le pays la vue de la tour de Bélus. Cela n'explique rien; et d'ailleurs, si l'on voulait s'appuyer sur ces faits, il fallait d'abord établir leur existence. Cette manière de raisonner n'est qu'une pétition de principe, résultat du parti pris et d'une idée fixe que l'on ne veut pas abandonner. Le récit de la Genèse expli-

que tout : chaque chose occupe la place qui lui convient. Nous y apprenons pourquoi l'on construisit une ville et une tour, et pourquoi la ville fut appelée Babel. Nous savons pourquoi l'humanité choisit la plaine ou la vallée de Sennaar, et la pensée ne nous vient pas qu'un peuple sérieux ait pu former un mythe étymologique tel que celui de Babel, à propos d'une plaine immense, qui n'aurait jamais, par le fait, servi de lieu d'assemblée à l'humanité tout entière.

Les traditions du genre humain recueillies par Lucken gardent les traces de ce fait. Les Babyloniens, l'Arménie, la Grèce, la Corée, l'Amérique, et notamment le Mexique, voire même l'Australie, en conservent le souvenir. La Perse, l'Inde, la Chine l'ont revêtu des couleurs de leur génie. Les dernières découvertes faites en Chaldée par MM. Botta, Layard, Fresnel, Oppert et Rawlinson, donnent la main aux anciennes chroniques de Diodore, de Benjamin de Tudèle, de Rauwolf, de della Valle, lesquels s'appuient également sur le témoignage conforme d'Hesthiæus, le plus ancien historien de la Phénicie, des chroniques d'Eusèbe de Césarée, d'Abydène, l'historien de la Chaldée, de Polyhistor, dans un fragment conservé par Eusèbe, et de Moyse de Corène, l'historien de l'Ar-

ménie (1). On s'accorde à reconnaître que les divers étages qui composent le Birs-Nimrud remontent à différentes époques. « Quant à la partie « supérieure de l'édifice, dit M. Fresnel (2), elle « dut être refaite par Nabuchodonosor, qui y « consacra ses meilleures briques et un mortier « de chaux d'une ténacité désespérante... Dans « les parties exposées à l'air et au soleil, le mor- « tier de chaux est invincible; on ne peut en déta- « cher les briques que par fragments. » Le second étage est composé de pierres brûlées reliées ensemble avec de l'argile rouge. Le troisième est composé des mêmes pierres que le précédent et d'asphalte. Enfin, le quatrième, qui est le fondement de tout l'édifice, est composé de briques cuites au soleil et reliées ensemble par de la terre humide. Quoi qu'il en soit des diverses époques où ont été construits ces différents étages, il est certain que les assises inférieures sont un reste de la tour de Babel. Quant à la différence apparente des matériaux dont elles sont composées avec ceux qui sont décrits au verset 3e, elle est de peu d'importance, car les pierres brûlées retrouvées

(1) Volney, *Recherches sur l'hist. anc.*, t. I, p. 146 seqq.

(2) Lettre à M. Mohl. *Journ. asiat.*, t. XI, 1853, p. 64, 532 et p. 29.

dans les fondements ressemblent fort à ce qu'ont dû être les briques au moment de leur première invention, ainsi que l'observe M. Fresnel. Le Targum du faux Jonathan traduit : *Et lutum erat eis pro mortario*, sens auquel ne répugne pas le texte hébreu, pourvu qu'on ne tienne pas compte de la ponctuation actuelle. Les Septante ont donné le même sens à l'hébreu ; ils ont traduit : καὶ ἄσφαλτος ἦν αὐτοῖς ὁ πηλός. L'article indique le sujet de la phrase, qui devient dès lors toute différente de la traduction de la Vulgate. Le sens est celui-ci : Au lieu de l'asphalte que l'on employa plus tard, les premiers constructeurs de Babel adoptèrent l'argile rouge. Ainsi le Birs-Nimrud contient bien dans sa partie inférieure les restes de la tour de Babel, telle qu'elle est décrite dans la Genèse. C'est un premier témoignage de la science.

M. Layard reconnaît que le Birs-Nimrud n'est autre que l'ancienne Borsippa dont parlent Strabon et Diodore, comme d'une ville où était l'université de Babylone desservie par des prêtres et voisine du temple de Bel. Elle était située au sud de la nouvelle ville, construite par Nabuchadnezar au lieu même où se trouve aujourd'hui le Birs-Nimrud. Il est bon à cet égard d'emprunter à M. Fresnel ce qu'il a dit de la ville de Babylone

et de son mode de construction : « Ainsi que Rich « l'a observé lui-même, le mot *ville*, appliqué à « Ninive ou Babylone, ne représente pas du tout « la même idée que le même mot appliqué à Rome « antique ou à Londres moderne. Il ne s'agit pas « ici d'un assemblage de maisons antiques, mais « ainsi que nous le savons par un passage très- « explicite de Quinte-Curce, il s'agit d'une cam- « pagne fortifiée, d'un district retranché, conte- « nant, outre des jardins et des terres de labour, « des temples et des habitations particulières, iso- « lées ou groupées. » Borsippa fut mise au centre de cette agglomération. Or, Borsippa n'est autre chose que Babel. Le Talmud de Babylone est formel à cet égard : *Etiam nos vocamus Babel Borsiph et Borsiph Babel.* De là le proverbe : *Signum malum legi Babel et Borsippa.* M. Oppert regarde la chose comme certaine (1), et il explique le mot, dans le *Journal asiatique* (t. IX, p. 503) : « Le mo- « nogramme complexe (Bar-sip) pourrait signifier

(1) Der Birs Nimrud, das einzige Grossartige, was von Babel noch übrig ist, ist Borsippa, wie dieses schon vermuthet ward ; aber ich gehe weiter und behaupte, durch manche Gründe gestützt, dass Borsippa nur ein Theil Babylons war, wie Westminster ein Theil Londons ist. Strabo, der von Borsippa als von einer eigenem Stadt redet, schrieb zu einer Zeit, als Babylon nicht mehr existirte. *Oppert in der Z, der D. m. G.* VII, p. 406.

« *lieu de la dispersion des voix*, ou, *lieu du bal-*
« *butiement*. Le Talmud babylonien dit que le
« nom de Borsippa est dérivé de בולפיה, parce
« que les langues y ont été confondues; selon la
« traduction juive, l'air y a la propriété de faire
« perdre la mémoire. Nous ne nous sommes pas
« aperçu de cette qualité, et nous faisons venir
« le nom de ברץ סף, tour des langues. Le mot
« ברץ est un ancien mot sémitique « qui a du
« rapport avec ברץ fortifier et avec le mot arabe
« *baraga*, qui, à son tour, est parent du grec πύρ-
« γος, apparemment d'origine non indo-germa-
« nique. » C'est un second témoignage de la science au *mythe étymologique de Babel.*

Enfin, tous les détails de la construction et des divers étages superposés à différentes époques, sont renfermés dans une inscription cunéiforme traduite par M. Oppert et trouvée dans le Birs-Nimrud : « Eam rex anterior fecit, quem XLII
« ætates commemorant, sed non elevavit caput
« ejus. Inde a die diluvii dereliquerant (eam ho-
« mines), sine ordine præferentes verba. Motus
« terræ et tonitrua disperserant argillam ejus,
« lateresque coctiles tegumentorum ejus diffide-
« rant; argilla molis interioris effusa erat in colles
« separatos. Ad perficiendam eam dominus mag-

« nus Merodachus incitavit mihi cor ; locum ejus « non amovi, non violavi lapidem angularem « ejus. In mense pacis, in die fausto, argillam « molis interioris ejus et lateres coctiles tegu- « mentorum ejus porticubus perforavi,... sicut « antea fuerat, ita fundavi et extruxi eam : « sicut die pristino fuerat, ita elevavi caput « ejus (1). »

D'après cette inscription, quarante-deux générations ont séparé la première construction de la seconde. En supposant que trois générations forment un siècle, ce qui est la loi ordinaire, nous arrivons à placer les premiers travaux quatorze cents ans avant le règne de Nabuchadnezar, ce qui s'accorde parfaitement avec la chronologie générale de la Bible. M. Oppert, il est vrai, pense que selon le langage chaldéen, un âge d'homme équivaut à deux générations de trente-cinq ans chacune. En comptant quarante-deux âges d'homme au lieu de quarante-deux générations, on arriverait à reculer le fait de Babel de quinze cents quarante ans. Mais comme M. Oppert ne nous indique pas les raisons qu'il a de compter ainsi, nous n'avons pas à les apprécier, et nous nous contentons

(1) *Journal asiatique*, 1860, t. XV, p. 445 et 497.

de donner à l'inscription assyrienne le sens dont elle nous paraît susceptible.

« Personne ne contestera, dit M. Oppert, le « grand intérêt qui se rattache à cette phrase, et « qui fait de ce monument un des plus remar- « quables, sinon le plus important de tous les « documents trouvés jusqu'ici. Elle nous enseigne « que la ruine aujourd'hui nommée Birs-Nimrud « est le reste d'un édifice érigé par Nabuchodo- « nosor en l'honneur des sept planètes (1), et re- « construit sur l'emplacement d'une autre ruine « qui, déjà à l'époque du destructeur de Jérusa- « lem, passait pour le théâtre de la confusion des « langues. »

Nous n'insisterons pas davantage sur cet ordre de faits, parce qu'il n'est pas rare de trouver des livres spéciaux ou des articles scientifiques qui les contiennent et les exposent (2). D'ailleurs les ex-

(1) L'inscription appelle le monument : *Domum luminum septem terræ*. Il est aussi remarquable qu'elle s'accorde avec la tradition antique, qui fait intervenir des tremblements de terre et des tonnerres comme moyens de destruction de l'ouvrage de l'humanité réunie à Babel.

(2) Le chapitre XV du livre de M. Kaulen, Die Sprachverwirrung, qui a servi de base à notre courte dissertation, offre une réunion très-complète et très-bien ordonnée des documents scientifiques qui se rapportent à cet objet.

cursions scientifiques, malgré leur intérêt historique incontestable, ne sont qu'indirectement du ressort de la philologie. Nous passons à l'étude des langues qui se sont formées à Babel, et nous y trouverons une nouvelle confirmation du récit mosaïque.

VIII

Les langues formées à Babel existent encore; lorsqu'elles ont cessé d'être parlées, les monuments scripturaires et les ouvrages de l'antiquité se sont chargés de nous les transmettre. Il est vrai que toutes les langues aujourd'hui connues n'ont pas pris naissance à Babel; l'histoire assigne l'époque, relativement récente, de l'apparition de certaines d'entre elles, telles, par exemple, que les langues prakrites et les langues romanes. Toutefois, leur formation même est le résultat de la séparation des peuples à l'époque mémorable qui nous occupe, et par leur origine elles se classent dans des catégories de langues mères dont on ne saurait reculer la formation au delà de ce fait. C'est à la philologie que l'on doit la création de ces catégories de langues mères. Le récit mosaïque s'accorde-t-il avec elle à cet égard, et donne-t-il, dans sa brièveté et dans sa simplicité, les causes

de ces formations et les principes selon lesquels elles ont été dirigées? C'est ce que nous allons examiner. Fixons d'abord les trois chefs principaux d'où peut provenir la diversité des langues.

1° Elle peut provenir de la partie purement phonétique, c'est-à-dire la forme extérieure que revêt le mot pour être signe d'idée.

2° Du rapport de l'expression à l'objet de la pensée, c'est-à-dire la relation intime qui existe entre l'idée et son expression phonétique.

3° Enfin, de l'appareil grammatical qui résulte du rapport de l'expression (de la forme du discours) à la forme logique de la pensée, ou, si l'on veut, la forme intérieure du langage (1).

Suivre ces influences sur les langages du globe, c'est aller vers cette conclusion qu'elles n'ont agi sur le langage que d'une manière secondaire, et qu'il a fallu une cause spirituelle et religieuse pour amener les diversités dont nous sommes les témoins. La Genèse nous montrera ensuite le moment où cette cause est entrée en activité, et nous espérons pouvoir justifier les délicatesses d'expression employées par l'écrivain sacré, par l'étude

(1) Heyse, Sprachw. S. 235 ff.

approfondie des mots dont il se sert, dans leur rapport avec le fait qu'il voulait raconter.

I. — Le premier fait que l'on observe en considérant les langues dans leur forme extérieure et purement phonétique, c'est que des objets sont exprimés par différents sons, bien que quelquefois les mêmes sons expriment dans diverses langues divers objets. Ainsi le grec εἷς a une toute autre signification que l'allemand *heiss : ara*, qui en latin veut dire *autel*, signifie *faire* en mandchou. Mais cette similitude de sons serait un appui illusoire pour la science qui voudrait la prendre comme base de conclusions, parce qu'elle est l'effet du hasard. Le second fait est que dans différentes langues les formes phonétiques varient ; l'idée ne change cependant pas et l'analyse du mot conduit à la même racine. Ainsi *cerf* se dit en allemand *hirsch*, en ancien allemand *hiruz*, en anglo-saxon *heorot*, en gothique *hairuths*, mots parfaitement identiques, quant à la signification et quant à la racine, au grec κεραός et au latin *cervus*. Nous pouvons conclure de ces deux premiers faits que l'étude isolée de la partie phonétique des langues ne peut donner aucun résultat sérieux pour la philologie comparée. En considérant les racines et en partant de la valeur organique des

sons, on pourrait peut-être s'en autoriser comme l'ont fait certains savants pour constater des ressemblances ou des dissemblances entre les langues (1). Mais les exemples réunis par M. Benfey montrent les ressources infinies de simplification qu'offrent les racines, et le danger qu'il y aurait à faire porter des observations sur des racines susceptibles d'être conduites à un degré supérieur de simplication (2).

Un autre principe de la différence phonétique des langues vient de la qualité des sons qu'elles emploient pour former leurs mots (3). C'est un fait certain qu'il n'y a peut-être pas deux langues qui possèdent les mêmes sons. Le saxon a un *ch* comme le suisse, et cependant il y a une grande différence dans la prononciation de ce même son par les deux peuples. Le *b* des Espagnols n'est pas le *b* des Italiens, et ainsi des autres. De là l'impossibilité de trouver ou de composer un alphabet qui puisse également convenir à toutes les langues. Cette différence provient évidemment de celui qui parle et non de la langue parlée; elle provient de

(1) Curtius, Grundzüge der griechischen Etymologie. — Pott; Etym. Forsch. I, S. 180.

(2) Benfey, Skizze. S. 16, ff.

(3) Steinthal, Grammatik, Logik und Psychologie. S. 374.

l'information qu'ont subie les organes des divers peuples; et cela est si vrai qu'elle est sensible entre les habitants de divers districts, et qu'un homme peut arriver à prononcer de plusieurs manières la même langue, s'il change de province et qu'il s'applique à prendre successivement l'accent des lieux qu'il parcourt. Aussi, comme chaque race se révèle par les traits de physionomie qui lui sont propres, comme chaque homme se distingue par une constitution corporelle particulière, ainsi ce qui diversifie les dialectes, c'est la modification qu'ils impriment aux organes de la voix; de sorte que chaque dialecte est caractérisé en quelque manière par une physionomie propre de l'organe vocal (1).

On voit dès lors que ces différences ne peuvent guère servir de termes d'observation à la philologie comparée. L'habitant des montagnes, dont le gosier est fortifié par l'air frais qu'il respire et par les eaux vives qu'il boit, proférera plus volontiers des sons gutturaux, tandis que dans la plaine et sur le littoral on se servira plus fréquemment des lèvres et de la langue. L'opinion qui a expli-

(1) Valentin, Lehrbuch der Physiologie des Menschen, 2, Auff. 1847, 2. Bd. Par. 3150.

qué la confusion des langues à Babel par une modification survenue dans les organes phonétiques de l'humanité, a donc donné à ces variations purement physiologiques et accidentelles plus d'importance qu'elles n'en ont (1). Cette explication conserve la spontanéité du fait, et ne combat pas le miracle en vertu duquel se sont opérés les résultats que nous contemplons ; aussi n'est-ce pas sous ce rapport que nous la croyons peu sûre. Mais d'après ce que nous venons de dire, il existe dans les langues des différences essentielles que cette solution n'explique pas.

On ne saurait le méconnaître, les différences de prononciation que chaque individu porte dans son discours, viennent de la manière dont ses organes vocaux ont été modifiés par la première langue qu'il a parlée. Les langues, en effet, donnent aux organes vocaux une forme en rapport avec le génie qui les caractérise. De là vient que les organes ainsi informés éprouvent tant de difficulté à se laisser adapter à d'autres langues. Ces difficultés augmentent avec l'âge du sujet, et on en comprend la raison. Nos nasales sont très-

(1) Felderhoff, Vœlkertafel der Genesis, 1848, S. 5. — Hoffmann, Weissagung und Erfüllung, I, S. 96.

difficilement reproduites par les autres peuples : il y a même, sous ce rapport, une différence notable entre la prononciation du nord et celle du midi. Les Occidentaux éprouvent une difficulté presque insurmontable à proférer les aspirations des Sémites, à l'exception peut-être des Allemands, dont le *ch* dur répond assez bien à l'aspirée analogue des Arabes et des Hébreux, et des Toscans, dont le *c* devant les voyelles fortes a tout l'air d'une importation orientale. Or, à la production d'un son se trouve unie la signification symbolique ou pathognonomique de ce son. Dès ce moment, rien n'empêche de penser que l'observation des organes vocaux, chez un peuple donné, permettra de formuler des conclusions sur son caractère particulier, et que, par conséquent, les différences phonétiques répondront à une différence de génie chez les peuples où on les rencontre. D'ailleurs, à côté des différences physiologiques, il existe des changements historiques de sons, lesquels ne sont point l'effet du hasard ou de l'arbitraire, mais ont été produits par le génie des peuples. Steinthal fait à ce sujet de curieuses considérations (1). Lorsque les sons perdent de leur

(1) Zeitschrift für Vœlkersprache, I, S. 429.

intensité, il croit voir un peuple porté à la vie intérieure et peu préoccupé des moyens extérieurs. Il retrouve l'abstraction et le flegme allemand dans les finales sourdes propres à la langue de ce peuple. Les vocalisations multipliées, l'assimilation et les changements fréquents des voyelles indiquent la sensualité et la paresse.

Lors donc que ces variations phonétiques qu'une langue a subies sont constatées historiquement, et existent dans la langue actuelle comme dans leur résultante, la langue nous offre l'histoire du peuple qui la parle. Nous ne prétendons pas toutefois que ces données soient absolument incontestables. Le peuple n'a pas conscience de la signification symbolique des sons : les notions que nous en avons nous-mêmes sont par trop imparfaites pour que nous puissions en déduire des conclusions certaines. On pourra cependant considérer de tels résultats comme des traits généraux capables de guider des recherches plus sérieuses sur le génie des peuples. N'a-t-on pas voulu retrouver dans la fréquence de l'*a* en sanscrit et en chaldéen la propension des Indous à la contemplation et la placide indolence des Orientaux? Les Allemands n'ont pas manqué de trouver dans la multiplication de leurs consonnes un indice de la

liberté et de la force de leur esprit. Ils laissent d'ailleurs aux Italiens le sentiment indiqué par leurs vocalisations nombreuses. Si ce sont là des qualités, disons en passant, puisque c'est le lieu de se décerner des éloges, que notre langue participe d'une manière heureuse à ces deux prérogatives. Elle possède à la fois des vocalisations riches, sonores, et des sons vigoureux, accentués. Comme, du reste, ces caractères sont moins tranchés chez elle, nous ne parlerons que de l'avantage de cette médiocrité et des inconvénients auxquels elle la soustrait. On a retrouvé aussi leurs féroces instincts dans la langue des anthropophages, et la paresse des habitants de Sandwich dans leur idiome. Ces quelques lignes suffisent à montrer combien de semblables observations laissent de part à l'imagination, et combien leurs résultats doivent être problématiques. Aussi croyons-nous que l'on doit donner plus de poids à celles qui portent sur les différences internes et spirituelles des langues (1).

II. — L'esprit humain tend à unir aux mots

(1) Fernow, Italienische Sprachlehre, S. 62, ff. — Wedewer, Ueber die Wichtigkeit und Bedeutung der Sprache für das tiefere Verstandniss des Vœlkscharakters. Frankfurt a. M., 1859, S. 15. — Heyse, Sprachw., S. 235, ff. — Steinthal, a. a. O. S. 429.

qui lui servent à désigner les objets, l'idée dans sa plénitude, autant qu'elle peut être définie et décrite logiquement. Ainsi, derrière le mot *oiseau*, nous voyons un animal ailé, qui vole, qui a le sang chaud, qui produit des œufs. Une *araignée* est pour nous un insecte à huit pattes, sans ailes et qui file des toiles. Ce fait vient de l'usage de la langue et du consentement supposé; au fond cependant, nos mots ne désignent qu'une seule idée. A plus forte raison, le mot n'a-t-il servi au commencement qu'à exprimer une seule représentation subjective de l'objet : il n'a pas désigné, par conséquent, l'objet dans sa totalité, mais l'un de ses caractères les plus frappants. D'ailleurs, cette propriété se trouve encore dans les langues : le mot allemand *vogel*, oiseau, indique simplement la faculté qu'a l'oiseau de voler, et le mot *spinne*, araignée, marque l'occupation ordinaire de cet insecte. Il est évident que ce genre de désignation est très-imparfait : il ne circonscrit pas du tout l'idée de l'objet, car le mot *vogel* pourrait dès lors servir également à désigner la chauve-souris et le papillon, et le mot *spinne*, être appliqué au ver à soie. Il y a plus; le caractère choisi n'est pas toujours apparent, et ne convient pas à tous les individus de l'espèce : tous les oiseaux ne sont pas

toujours en état de voler, et toutes les araignées ne peuvent pas toujours tisser leur toile. Cependant, ce procédé, si incomplet qu'il soit, règne dans la formation des mots de toutes les langues.

Une langue serait trop imparfaite et son dictionnaire beaucoup trop étendu, si ce que l'on pourrait appeler une loi de société ne venait pas réprimer l'intempérance de formations dues au mode de représentation choisi par les individus. Toutefois le caractère subjectif a pu avoir une influence telle qu'il ait multiplié d'une manière à peine croyable des mots qui, dans la même langue, servent à désigner le même objet. C'est ainsi qu'en arabe on compte 50 mots pour désigner le lion, 200 pour le serpent, 1000 pour le glaive, 24 pour le cheval, 51 pour le feu, etc. (1). Mais ces formations subjectives ne sont plus possibles aujourd'hui, parce que la manière dont on doit considérer un objet est définitivement fixée. L'activité individuelle est désormais impuissante ; pour parler avec Humboldt, le mode d'intelligence de l'univers est déterminé, et c'est lui qui garantit la valeur des mots (2). Cependant, ce qui a fait pré-

(1) Pott, Zeitsch. für Vœlkersp., I, S. 346.
(2) Kawisp. Einleint. S. LXXIV.

valoir la représentation sur l'idée, et la désignation de caractères particuliers sur l'ensemble de ces caractères, ce n'est ni le hasard, ni l'arbitraire. Ce n'est pas non plus la volonté subjective des individus : c'est le génie du peuple qui parle la langue. Le génie de la langue est donc le génie du peuple qui l'a formée, et l'individu qui parle sa langue s'aperçoit d'autant moins des influences de l'esprit particulier, que sa langue répond mieux au génie de la nation à laquelle il appartient. Cela se conçoit sans peine, puisque la langue et l'individu doivent leur formation objective au même principe objectif, à savoir le génie de la nation.

Pour appliquer ces vérités à la diversité des langues actuellement existantes, disons avec Heyse : « L'idée doit toujours être une, car elle est l'objet « lui-même perçu par l'esprit. La conception, au « contraire, peut être diversifiée, parce qu'elle a « son point de départ dans les appréhensions, « dans les perceptions particulières de l'esprit in- « dividuel. La langue n'est donc pas un système « d'idées simples. Elle constitue un monde de « conceptions particulières, qui procède lui-même « du génie particulier des peuples, et des modes « de conception qui forment leur caractère pro- « pre. Donc, les diverses langues, considérées

« dans leur forme intérieure, ne sont nullement « identiques. Elles forment autant de divers sys- « tèmes de conceptions; chacune constitue un « monde spirituel particulier. Il faut distinguer « avec soin ce qu'une langue peut exprimer, « d'avec le jugement que l'on peut porter d'une « langue relativement aux ressources qui lui sont « propres. C'est de ce jugement que dépend le « caractère de la langue, et c'est lui qui constate « entre des langues données les différences inté- « rieures et essentielles (1). »

Nous arrivons par là à reconnaître encore une fois l'influence de l'esprit particulier des peuples sur la langue qu'il sert à former. Des exemples nous permettent de la suivre sur plusieurs points. Les Romains appelaient le ciel *cœlum*, ce qui veut dire concave; les Allemands l'appellent *himmel*, ce qui couvre, de *himan*, couvrir; les Anglais *heaven*, de *heave*, l'élevé; les Polonais, *niebo*, ce qui est voûté; les Celtes, *debbes*, signification analogue; les Hébreux שמים, mot qui désigne l'élévation, de שמה être élevé. — L'homme est chez les Indiens et chez les Allemands, le penseur, *manusya*, *mann*, de la racine *man*, dans

1) Sprachw., S. 159.

mens, *memini* : chez les Grecs, l'être aux yeux brillants, ἄνθρ-ωπος ; chez les Romains, le seigneur, *homo* : chez les Hébreux, le fils de la terre, אדם.

L'aspect sous lequel se montre le plus en relief l'esprit particulier des peuples nous est fourni par leurs locutions métaphoriques. Chez les Sémites, les diverses parties du corps de l'homme sont désignées par le rapport qu'elles ont avec les parties analogues de la terre. L'arabe *adamat* désigne la peau et la surface de la terre : *kulân*, une cime de rocher et la tête ; *magi*, de l'eau courante et le sang ; *aïn*, une source et l'œil (1). Au contraire, dans les langues indo-européennes, le corps humain et ses diverses parties sont exprimés par des noms pris des vêtements ou de la maison. L'ancien allemand, *lîh-hamo* (Leichnam, c'est-à-dire corps vivant) = *Fleischhemd*, *Fleischkleid*, enveloppe du corps, vêtement ; l'islandais *Hamr*, peau, signifie la même chose ; l'allemand *Haut*, et le latin *cutis*, signifient l'un et l'autre, maison, en allemand *Haus*. L'allemand *Leib*, corps, signifie habitation, place, de *b-leib-en*, demeurer (2). Somme toute, c'est ordinairement une image corporelle

(1) Dietrich, Abhand. für semit. Wortforsch., S. 103, ff.
(2) Tobler in Pfeiffer's Germania IV, S. 160, ff.

qui sert à exprimer un autre objet corporel, et de même, c'est encore une image sensible qui, métaphoriquement prise, sert à exprimer un objet spirituel. Les Allemands et les Français aiment par le cœur, *von Herzen*, les Latins par le souffle, *ex animo*, les Grecs par le diaphragme, φρεσί, les Hébreux par les entrailles, בחוך מעים. Chaque peuple imprime donc à sa langue le système psychologique et métaphorique qui lui convient. Il peint de même dans son langage ses mœurs et ses habitudes. La sensibilité et l'esprit intérieur est un des caractères de l'Allemand et de sa langue. Le Français voile sous des euphémismes les idées et les représentations grossières. La pruderie albionnaise chasse un certain nombre de mots du dictionnaire anglais. De sorte que, comme le fait remarquer Humboldt, l'étude d'une langue étrangère est à elle seule une source de connaissances nombreuses pour celui qui s'y applique.

III. — Le troisième point de vue sous lequel on peut considérer les langues est la forme et l'expression logique de la pensée; ou, si l'on veut, la forme intérieure et grammaticale de chaque langue. Les lois de la pensée sont les mêmes chez tous les hommes, mais les formes particulières qu'elles revêtent dans l'expression offrent une

grande diversité. Cette diversité se remarque dans le nombre et dans la nature des catégories grammaticales. Il arrive souvent qu'une langue manque totalement d'expressions pour diverses modifications de la pensée, tandis qu'une autre est assez riche pour en atteindre jusqu'aux nuances les plus délicates. On ne saurait nier, toutefois, que la forme donnée à la pensée ne soit ce qu'il y a de plus important dans la langue, et que des formes diverses n'indiquent un génie différent du principe de formation. Or, c'est à la grammaire qu'il appartient de déterminer ces formes; ce sera donc l'appareil grammatical qui révélera les distinctions les plus marquées et les plus essentielles des langues. Mais nous nous trouvons encore ici en présence du génie des peuples manifesté par les formes grammaticales de leur langage. « La gram-« maire, dit Abel Rémusat (1), a contribué plus « qu'aucun art à faire connaître l'esprit d'une na-« tion qui y est empreint, pour ainsi dire, et s'y « montre à découvert. » La grammaire d'un peuple porté au réalisme est beaucoup plus riche en catégories que celle d'un peuple dont la vie est plus intérieure et plus spirituelle. Ces différences

(1) *Recherches sur les langues tartares*, p. XVI.

sont sensibles entre les langues indo-européennes et les langues sémitiques. Tandis que les Indiens et les Grecs ont, dans leurs verbes, une quantité inouïe de formes pour les divers temps et les divers modes, l'hébreu n'en connaît que deux. De même, l'idée de causalité s'exprime en allemand par la simultanéité (weil-wæhrend); en latin et en français, par la succession (quoniam, quum jam, puisque); dans la langue de Viti, par un rapport de connexion (ni, parce que); en copte, par la considération de celui qui parle (dse, dicendo); en mandchoux, par l'existence réelle (turgunde, causa). M. Steinthal fait remarquer que l'esprit de conservation des Égyptiens, le génie des momies, se retrouve dans la manière dont le copte conserve, sans les altérer, les affixes qui lui sont propres (1). Raumer a fait observer aussi que l'introduction du christianisme en Allemagne a enrichi l'allemand d'un grand nombre de mots et de formes grammaticales (2).

Tous ces faits montrent la vérité du mot déjà cité d'Abel Rémusat : « Tout ce qui constitue ce

(1) Charakt., S. 234.

(2) Die Einwirkung des Christenthums auf die althochdeutsche Sprache. Stuttgart, 1845.

hommes qui les ont parlées (1). Il y a, en effet, une réaction de l'esprit humain sur la langue, comme il y a une action de la langue sur l'esprit humain. L'esprit particulier d'un peuple, réfléchi dans sa langue, trace à l'individu une ligne spéciale de développement. Cependant, il ne faudrait pas séparer cette action de la réaction que nous indiquons, sans quoi l'on arriverait à cette absurdité, qu'avant l'existence des peuples, il existait déjà des langues capables de les former et de leur donner tels ou tels caractères, selon l'observation fort juste de Humboldt dans ce même passage.

Pour bien se rendre compte de ces deux actions, il est utile de se demander ce qui constitue une nationalité, ce qui forme un peuple. On définit en général un peuple d'après ce qu'il est objectivement et en lui-même, et on dit : Un peuple est un ensemble d'individus habitant un même pays, ayant les mêmes habitudes et parlant la même langue. Cette définition part d'un fait, et ne s'occupe pas de montrer le principe sur lequel elle repose. Elle ne fait pas connaître la raison intime pour laquelle divers individus sont maintenus dans la communauté de mœurs, de langage et d'habita-

(1) Kawisp. Einl., S. XLVIII.

tion, éléments essentiels de leur nationalité. Si de tous temps il eût existé divers peuples, si les nationalités n'eussent pas été transformées de mille manières, si enfin les circonscriptions territoriales eussent été les barrières infranchissables des nations, on pourrait à la rigueur adopter la définition proposée. Mais comme il a existé un moment, dans l'histoire de l'humanité, où il n'y avait qu'un seul peuple, habitant un même lieu et parlant la même langue ; comme plus tard des peuples nombreux se sont formés, ayant tous un caractère propre et parfaitement tranché, il faut demander à une autre définition de nous indiquer le principe par lequel un groupe d'individus est maintenu dans l'unité de sa nationalité. Ce principe sera évidemment un principe subjectif. Il apparaît à Schelling (1) comme résidant dans la conscience des individus groupés en nation ; son résultat est la conviction, l'idée subjective qu'ils forment un seul peuple. Nous pourrons donc définir un peuple, si l'on veut nous passer le vice logique de cette définition, qui sera corrigé plus tard : Un groupe d'individus

(1) Einleitung in die Philosophie der Mythologie (Fred. Wilh. Jos. von Schellings sammliche Werke. Zweite Abtheilung. Erster Band. Stuttgart und Augsburg, 1856, S. 62. — Voir aussi Zeitschr. für. Vœlkersp und Sprachw., 1, S. 34, 35.

qui croient former un seul peuple. La conséquence de cette conviction sera de conserver, dans le groupe dans lequel elle existe, la communauté de mœurs, de langage et d'habitation. Tant qu'elle subsistera, une dispersion accidentelle des individus pourra amener la formation de familles diverses, mais l'unité de peuple ne sera pas rompue. Cette loi est historiquement confirmée par la formation de peuples nouveaux. L'histoire nous montre alors les langues de ces familles comme parentes par la souche, c'est-à-dire ayant, comme nous l'avons fait observer, une forme intérieure et une forme extérieure identiques. Que la multiplication des individus provoque la scission du groupe où il se produit, que d'un espace restreint qu'ils occupaient ensemble, ses membres soient jetés en divers lieux, les communautés nouvellement formées ne cesseront pas de conserver entre elles, et de manifester dans leur langage, les traits de leur commune origine. Les langues seront d'abord des dialectes de la langue primitive, sauf à devenir plus tard elles-mêmes les langues proprement dites, mais qui conserveront les traces de leur parenté avec la langue mère. Nous avons pour justifier cette assertion l'exemple des langues indo-européennes, qui sont partout parentes par la souche, dans toute

l'étendue de la famille, depuis l'Inde jusqu'à l'Islande.

A Babel, les choses doivent s'être passées différemment. En effet, de quelque côté que l'on considère les langues qui s'y sont formées, elles sont tout à fait irréductibles, pour nous servir de l'expression de M. Pott; elles ne révèlent rien moins que des membres généalogiquement subordonnés d'un même système de langage. Donc le principe constitutif de l'unité de peuple a été brisé, le lien qui maintenait l'unité de peuple a été fatalement rompu; de nouveaux liens nationaux ont fait leur apparition dans le monde, des principes constitutifs des peuples se sont fait jour. Voilà pourquoi, après avoir montré comment les peuples une fois formés se conservent dans l'unité, nous devons rechercher comment se forment les peuples.

Schelling se pose cette question. Nous allons le suivre, trop heureux de profiter des lumières d'un tel homme qui, malgré ses doctrines panthéistiques, nous met à cet égard sur la voie de la solution demandée. En la posant, Schelling fait remarquer que celui qui la croirait sans objet, devrait choisir entre l'une ou l'autre hypothèse : ou bien les peuples ont toujours existé, ou bien ils se for-

ment d'eux-mêmes. Il est inutile de s'arrêter à la première hypothèse : personne n'oserait s'y rallier sérieusement. Quant à la seconde, les peuples, pour se former d'eux-mêmes, devraient se trouver nécessités à occuper un espace plus étendu de pays, par suite de la multiplication des individus. Mais encore dans ce cas, pour arriver à former des peuples tout différents, il faudrait que les nouvelles familles eussent en elles-mêmes un principe de formation autre que les circonstances extérieures. Sans cela, les familles conserveraient toujours des traits communs qui annonceraient leur origine, ainsi que nous le voyons par les Arabes de l'Orient et de l'Occident, que séparent des nuances bien insignifiantes de mœurs et de langage. Des accidents purement naturels, tels que des éruptions volcaniques, des tremblements de terre, des changements dans le cours des fleuves ou dans le niveau de la mer, ne produiraient qu'un résultat analogue. D'où il suit que la division de l'humanité en nationalités parfaitement caractérisées a dû être amenée par un principe intérieur ayant son siége au sein même de l'humanité. Ce principe a-t-il été corporel ou spirituel? A-t-il trouvé sa raison d'être dans les différences mêmes qui séparent les races humaines?

Outre que ces races peuvent produire, en s'unissant, des êtres infiniment féconds, elles ne correspondent pas à des divisions parfaitement tranchées, et il est des degrés qui indiquent le passage de l'une à l'autre. Les langues indo-européennes forment le langage des Indous et des Allemands, comme les langues sémitiques, celui des races arabe, caucasique et éthiopienne. Notons encore que la conservation du type n'a lieu que lorsque les peuples prolongent leur séjour dans un même pays. Aussi les Égyptiens, concentrés en Égypte depuis trois mille ans au moins, ont conservé leur type, ce qui permettrait de dire que la distinction physiologique des hommes en diverses races vient plutôt de la division du genre humain sur la terre, de la différence qui règne dans la manière de vivre de chaque peuple, qu'elle n'a été elle-même le principe de cette division. D'ailleurs, une cause physique de séparation n'expliquerait pas la différence toute spirituelle qui sépare les peuples sous le rapport de la langue. Il est difficile d'admettre que la couleur de la peau ou la forme du cerveau puissent exercer sur l'homme une telle influence, sans aller contre le principe supérieur de sa liberté, sans se heurter contre des exemples manifestement opposés à cette théorie.

Nous devons par conséquent conclure, avec Schelling, que la formation des peuples, portant avec elle la division essentielle des langues, elle a dû provenir d'une crise spirituelle qui s'est opérée dans l'intérieur de l'humanité. Or, deux hypothèses épuisent le champ des probabilités, au sujet de cet événement : il n'a pu procéder que d'une modification survenue dans l'état social ou dans l'état religieux du genre humain. Mais dans les plus anciennes sociétés, et en particulier dans la société patriarcale dont il s'agit, l'organisation sociale et le système religieux dépendent l'un de l'autre : c'est la religion qui règle la forme sociale. C'est donc à un événement religieux qu'il faut attribuer la cause de la dispersion des peuples et de la confusion des langues.

La grande lutte religieuse qui se manifeste sur la terre, dans les premiers temps, a lieu entre le monothéisme et le polythéisme ; l'événement religieux dont nous parlons a donc consisté ou bien dans la substitution du monothéisme au polythéisme, ou bien dans le renversement du monothéisme primitif par le polythéisme. Mais la société humaine était une au commencement, ce qui implique, comme conséquence, que le monothéisme

a été la religion primitive. Le polythéisme, en effet, est incapable de conserver un peuple dans l'unité. Il s'ensuit que la formation des peuples divers sur la terre a pour cause la disparition au moins partielle du monothéisme et son remplacement par le polythéisme. C'est la conclusion de Schelling. Il reconnaît à la croyance pratique à l'unité de Dieu le pouvoir de conserver l'unité d'un peuple, et à l'introduction de dieux nouveaux et nombreux celui de la faire disparaître. « Le polythéisme fut donc, dit-il, le levier de sé-« paration qui rompit l'homogénéité de l'huma-« nité. On peut imaginer que d'autres causes ont « coopéré au même résultat : au moins ne peut-« on s'empêcher de croire que celle-ci a été la « principale. »

Nous pouvons à présent corriger le vice logique de notre définition du peuple, et entrer dans un autre ordre d'idées où nous sommes conduits par cette rectification. Nous avons dit : Un peuple est un groupe d'individus qui croient former un seul peuple. Nous pouvons dire à présent : Un peuple est un groupe d'individus dont les liens sont formés et conservés dans l'unité, par les convictions

1 Einl. in die Phil. der Myth., S. 104.

les plus essentielles à leur constitution politique et sociale. A l'époque surtout dont nous parlons, les convictions les plus essentielles à l'unité politique et sociale des peuples, étaient les convictions religieuses. C'est par l'abandon que certains individus ont fait de leurs convictions primitives, que le groupe a été scindé, et que des peuples nouveaux se sont formés. Or, sans méconnaître l'action actuelle de la langue sur les individus, nous avons constaté de diverses manières une action supérieure des peuples sur le langage. La dispersion des peuples, la formation de peuples nouveaux devait donc amener la formation de langues nouvelles, procédant médiatement des idées subjectives des peuples ainsi formés, et immédiatement des nationalités constituées par les idées subjectives.

On comprend dès lors la raison qu'avait Moïse de donner au récit de la confusion des langues la place qu'il occupe dans la Genèse. On le trouve au centre de deux divisions principales. Après nous avoir montré, dans les neuf premiers chapitres, l'humanité vivant dans l'unité et ne formant qu'un seul et même tout, Moïse abandonne les peuples qui deviennent infidèles pour continuer l'histoire de celui en qui ont été déposées les révé-

lations et les promesses divines. L'histoire de Noé et les tables généalogiques de Sem montrent les divers peuples ayant une origine commune et se divisant selon leurs familles, leur langue, le lieu de leur habitation et leur esprit particulier. L'historien sacré indique ensuite comment un seul fait a produit en même temps les deux événements de la dispersion des peuples et de la confusion des langues. (Gen., XI, 9.) Il caractérise ce fait d'une rupture avec Dieu, essayée par la construction de Babel. C'est l'apparition du paganisme. Moïse, par le soin qu'il met à choisir ses termes, a pu se dispenser d'énumérer longuement les effets produits sur le langage par cet éloignement de Dieu. Nous allons le voir.

La nationalité influe surtout sur ce que nous avons appelé la forme intérieure des langues. D'où il suit que la multiplication des nationalités a pu produire des langues formellement distinctes, tout en les conservant matériellement une. Or, comme le fait remarquer Heise, les langues ne *nous* offrent pas des différences absolues et substantielles, mais simplement des différences formelles; ces différences sont la libre manifestation de l'éducation, des circonstances naturelles, spirituelles dans lesquelles se sont trouvées les diverses

races qui les ont formées (1). Qu'on se rappelle, en effet, ce que nous avons dit de la nécessité où l'on est de partir des racines pour avoir une idée exacte de l'identité ou de la non-identité des langues; qu'on se rappelle aussi ce que nous avons dit de l'impuissance où est la philologie, de prouver, par la diversité actuelle des langues, qu'elles n'ont pas été originairement une; qu'on se rappelle enfin que l'étude des racines dans les langues sur lesquelles elle a été faite avec précision, a servi à montrer leur parfaite homogénéité, et l'on en conclura qu'il ne saurait être question de différences essentielles et absolues entre les langues, mais simplement de différences de formes.

L'auteur de la Genèse est très-précis à cet égard. Nous avons déjà fait remarquer qu'il désigne les racines par דברים, et les formes par שפה, lorsqu'il parle au v. 1 de l'unité de langage qui régnait dans l'humanité. Au v. 7, Dieu se propose de confondre la forme des langues, שפתם, afin que les hommes ne s'entendent plus entre eux. Au v. 9, le nom de Babel est donné à ce lieu, parce que c'est là que le Seigneur a confondu la forme des langues de la terre, encore שפתם. Le

(1) a. a. O. S. 51.

mot שפה nous est apparu plus haut comme pouvant désigner également et la forme de la langue, et la formation intellectuelle du peuple qui la parle. Il n'est personne qui ne voie combien le choix de ce mot est heureux : il nous offre en deux syllabes la solution d'une grande difficulté. L'unité de peuple ne pouvait plus subsister, dès le moment que l'unité de sa formation spirituelle disparaissait. Lorsqu'il nous parle de cette unité au verset 6, Moïse dit : Un peuple et une forme de langue. Plus loin le Seigneur se propose de confondre la forme de la langue (c'est toujours le même mot qui revient), et Moïse ajoute que, par là même, le Seigneur a dispersé les peuples sur la surface de la terre. Enfin, lorsqu'il explique le nom de Babel, il dit que ce nom fut donné à ce lieu, parce que Dieu avait confondu la forme de la langue de toute la terre. Puis il mentionne, au second rang seulement, la dispersion des peuples sur toute la surface du globe. Que le soin avec lequel cette page est écrite doive être attribué à Moïse ou à l'Esprit de Dieu qui le guidait, peu importe ; il n'en est pas moins vrai que son explication et les termes dans lesquels il la propose, s'accordent parfaitement avec les données de la saine philologie : ce qui suffirait à rendre son récit

digne de foi, même en ne le considérant qu'au point de vue scientifique (1).

Un autre fait qui rapproche Moïse de la science actuelle, c'est que celle-ci ne peut arriver à d'autres résultats que ceux de la Genèse, relativement à la manière dont la confusion des langues s'est accomplie, et au cachet qu'elle a imprimé au langage. Dans chaque langue, nous trouvons un système de conception dont la profondeur et l'originalité excitent notre admiration. Ce système, qui constitue le génie particulier de la langue, n'est pas quelque chose de surajouté et venant du dehors; c'est son fond même et sa propre essence. On découvre, dit Schelling, dans la formation des langues les plus anciennes, un trésor de philosophie (2). Existait-il une philosophie à l'époque de la formation de ces langues, une science qui leur ait donné des termes pour les idées abstraites, ou bien est-ce plus tard seulement que la philosophie a existé, et en a-t-il été de ces langues comme Leibnitz le dit de la langue allemande, *philosophiæ nata vide-*

(1) Il est étonnant, pour le dire en passant, qu'on ait pu considérer la Genèse comme un ensemble de documents juxtaposés d'une manière plus ou moins heureuse, en présence de ce caractère d'unité de plan qui ne peut manquer de frapper un exégète attentif.

(2) Loc. cit., p. 52.

tur? La philosophie ne peut pas exister sans le langage : la conscience humaine ne se révèle d'une manière complète qu'au moyen de cet instrument. D'où il suit que ce n'est pas à la conscience que la langue est redevable des formes qui la constituent. Toutefois, son organisation ou au moins la modification qu'elle a subie, procèdent de l'esprit humain. Pour concilier ces deux faits, il suffit de bien les entendre. La perfection que l'on remarque dans les systèmes de langue les plus anciens provient du degré supérieur d'intelligence et de sagesse que l'humanité possédait au commencement bien mieux qu'aujourd'hui. De plus, les systèmes divers des langues du globe sont dus à des formations tout à fait arbitraires, qui ont agi en dehors de toutes les règles, et qui les rendent incapables de se prêter à une classification ayant pour but de les coordonner. Ces systèmes ne sont pas vrais en eux-mêmes et objectivement; ils ne répondent à la vérité objective qu'au moyen d'une erreur conventionelle. Mais ils sont subjectivement justes et satisfont aux besoins et aux organisations des individus qui s'en servent. N'est-ce pas là une *confusion* réelle, et pouvait-on trouver un mot qui exprimât mieux l'état du langage après Babel?

La science actuelle ne nous permet pas de juger de la manière dont les différentes conceptions subjectives ont pu influer même sur la matière de la langue, sans la changer, bien entendu, mais en modifiant peu à peu ou même brusquement la signification des mots. Cependant, comme les peuples ont aujourd'hui les mêmes tendances à cet égard qui se sont manifestées à Babel, on peut être autorisé, jusqu'à un certain point, à penser que les choses se sont passées alors exactement comme elles se passent sous nos yeux. C'est une confusion véritable que cette transition de certains mots à différentes significations, et que les modifications qu'ils ont subies dans une même famille. Ainsi, le mot allemand *wissen*, savoir, qui est en gothique *vait*, en ancien allemand *weiz*, en grec οἶδα, en sanscrit *vida*, en latin *videre*, en slave *vidjeti*, en lithuanien *weizdmi*, en français *voir*, ne conserve la signification de *savoir* qu'en allemand, et a la signification de *voir* dans toutes les autres langues. Par contre, le mot latin *sci-re*, *sci-vi*, qui est le même que le mot gothique *sahvan*, répond à l'allemand *sehen*, et signifie *savoir*, au lieu de voir, *sehen*. Le mot italien *casa*, maison, vient de la racine indo-européenne *hose*, qui produit le mot allemand *Hütte*, cabane, et le mot allemand *Hose*, pantalons,

culottes, chausses. Enfin le mot arabe *lahm*, qui veut dire *viande*, est le même que le mot hébreu *lechem*, qui signifie *pain*. On voit par ces exemples que la confusion qui a eu lieu à Babel était bien de nature à empêcher les hommes de se comprendre.

M. Pott veut bien se placer pour un moment dans notre hypothèse de l'unité originelle du langage. Il convient que si les langues ont été une au commencement, les diversités que l'on remarque entre elles indiquent une action violente, une séparation brusque et instantanée (1). Ce sera, si l'on veut, une dernière confirmation scientifique du récit de la Genèse. Moïse est pleinement d'accord avec les déductions de la philologie, et il lui eût été difficile de nous raconter la confusion des langues en des termes qui indiquent mieux une action violente, une séparation brusque et instantanée.

Une dernière observation placera peut-être dans un jour plus grand le miracle de Babel, et la manière dont il s'est opéré. Comment se fait-il, puisque la confusion des langues est une suite de la révolte des hommes contre Dieu, que deux mille

(1) Pott, Etym. Forsch. 2 aufl., 1, S. 112.

ans après la sortie du paradis terrestre, où avait eu lieu la première déchéance humaine, l'unité du langage se fût encore maintenue sur la terre? Remarquons qu'en sortant de l'Éden, Adam emporta avec lui le matériel de la langue, une langue formée. Il s'en servit et ses descendants s'en servirent, comme nous le faisons nous-mêmes d'une langue que nous avons apprise. Nous connaissons les mots, nous savons leur valeur conventionnelle, et nous nous inquiétons médiocrement de leur valeur absolue. A cela près, que nos premiers parents et leurs descendants immédiats avaient appris à exprimer leurs pensées d'une manière plus parfaite que nous; à cela près encore, que leurs connaissances étaient plus complètes que les nôtres; les mêmes causes qui agissent aujourd'hui comme principes d'altération sur les langues parlées ont dû agir sur la langue du paradis. Mais il entrait dans le plan divin de la régénération et du salut de conserver l'unité de peuple et par elle l'unité de langage, jusqu'au moment où l'unité de peuple eût pu compromettre les saintes promesses confiées à l'humanité, et où la dispersion devint nécessaire. Il fallait qu'un peuple choisi et restreint conservât seul le dépôt de la révélation. Aussi est-ce un crime qui provoque ce châtiment.

A peine les fils de Noé furent-ils multipliés, que l'esprit du mal recueillit les fruits abondants du venin qu'il avait distillé dans le cœur des premiers hommes. Il leur persuada qu'ils pourraient égaler Dieu en puissance, comme il avait persuadé à nos premiers parents qu'ils pouvaient l'égaler en science. C'est ainsi qu'ils s'unirent à Nemrod, d'après la tradition, afin de prendre des précautions destinées à les soustraire à l'action divine (1). Dieu, qui avait contenu jusque-là les peuples et le langage dans l'unité, par des moyens surnaturels et par des moyens naturels, tels que la longévité des patriarches, laquelle fait que deux mille ans n'embrassent guère plus de trois générations, Dieu suspend tout d'un coup l'influence de préservation qu'il exerçait sur l'esprit humain. Celui-ci est en proie aux conceptions les plus diverses, qui réagissent sur la langue, empêchant les hommes de se comprendre, et les forçant à se séparer. Ainsi, les hommes qui avaient voulu se réunir pour échapper à la puissance de Dieu, se trouvèrent forcés de se disperser dès que cette puissance leur fit défaut, en les abandonnant à leurs propres forces.

(1) Aug., *de Civ. Dei*, l. XVI, c. IV. — Hier. Trad. Hebr. in Gen. q. 11. — Perer. in Gen., l. XV, n. 54-74; l. XVI, n. 28.

Le miracle de Babel consiste donc : 1° dans la confusion, dans la perturbation de la forme intérieure des langues, la matière restant la même; 2° dans l'instantanéité de cette confusion, qui se serait opérée sans doute si l'action providentielle de Dieu n'eût suspendu pendant longtemps les effets de la déchéance primitive, mais qui, selon le cours ordinaire des choses, aurait exigé un temps considérable pour s'accomplir telle qu'elle existe aujourd'hui; 3° la cause première et principale de cette confusion est un élément spirituel et religieux, le passage de l'humanité du monothéisme, qu'elle repoussait, au polythéisme, qu'elle embrassait.

X

Puisque la philologie ne peut nier l'unité originelle du langage; puisque, par le fait de Babel, la diversité actuelle des langues a succédé à l'unité du commencement, il est permis d'étudier la langue primitive, non qu'elle se soit conservée et qu'on puisse aujourd'hui en retrouver les traces, mais parce qu'à l'aide des données scientifiques et des données de la révélation, il est possible de conjecturer en quelque manière quels ont dû être les caractères de cette langue à jamais disparue. En bornant nos études aux caractères de la langue primitive, nous évitons l'écueil qui a empêché plusieurs philologues d'atteindre le but qu'ils se proposaient. On a voulu retrouver la langue primitive. On a supposé que, même après l'événement de Babel, elle a pu se conserver au milieu d'un peuple privilégié et restreint. La révélation se tait pleinement à cet égard, et d'après les

conjectures qu'elle semble autoriser, on pourrait dire que la révélation ne permet guère de supposer un pareil fait. La manière dont Moïse explique l'événement de Babel, laisse peu de place à une opinion qui changerait, pour ainsi parler, la nature de ce miracle. Si la langue primitive se fût conservée au sein d'un des peuples formés à Babel, on comprendrait difficilement que les autres hommes n'aient pas pu l'entendre et s'entendre par conséquent entre eux. Il faudrait dire que Dieu leur a fait perdre la mémoire, en même temps qu'il donnait un libre cours à la subjectivité par laquelle ils formaient d'autres langues, et ce n'est pas ce que dit Moïse. Aussi nous est-il permis de regretter que les efforts de la philologie comparée aient porté directement sur la langue primitive, que l'on voulait retrouver, au lieu de porter sur la question préalable des caractères de cette langue. Nous nous bornerons à cette étude. Cependant, comme une opinion autrefois fort répandue (1),

(1) Nous trouvons cette opinion clairement formulée dans les deux Talmuds de Babylone et de Jérusalem : זאוהו סל דרויא דארעא לישן חד וממלל הד ועמא חדא ארום בלישן קודשא הוו ממללין דבה אתברי עלמא מן שרויא. *Et erant omnes homines terræ lingua una et loquela una et populus unus, quoniam lingua sancta erant loquentes, in qua creatum est sæculum a principio.* De

et qui compte encore aujourd'hui quelques partisans (1), prétend retrouver dans l'hébreu la langue primitive, il est bon de nous arrêter quelques instants à la discuter. Un coup d'œil sur l'organisation de l'hébreu peut nous mettre sur la voie des recherches relatives aux caractères qui, dans l'opinion d'un certain nombre de savants, ont dû être ceux du langage primitif.

Ce qui a conduit quelques Pères de l'Église à penser que l'hébreu était la langue primitive, c'est que, dans l'hébreu seulement, la valeur des noms des premiers hommes se retrouve telle que l'explique l'Écriture. Telle est la pensée du vénérable Bède lorsqu'il écrit : *Prima lingua fuisse generi humano hebræa videtur in eo, quod nomina cuncta, quæ usque ad divisionem linguarum in Genesi le-*

même Jarchi et Aben-Ezra : שׂ"א הוא לשון הקדוש. Saint Jean Chrysostome (*Hom.* XXX, in Gen.) : Αὐτὸς ὁ Ἔβερ ἔμεινε τὴν αὐτὴν ἔχων διάλεξιν ἥνπερ καὶ πρότερον, ἵνα καὶ τοῦτο σημεῖον ἐναργὲς γένηται τῆς διαιρέσεως. — Saint Augustin (*De Civ. Dei*, l. XVI, cap. XI) : *Quæ lingua prius humano generi non immerito creditur fuisse communis, deinceps hebræa est nuncupata.* Quant à saint Jérôme, il dit simplement : *Linguam hebraicam omnium linguarum esse matricem* (Comm. in Soph. C. 3. — Cf. Orig. in Num. hom, XI), paroles qui pourraient s'expliquer dans le sens que nous avons donné au récit mosaïque de la confusion des langues.

(1) Molitor, *Philosophie der Weltgeschichte*, 2 aufl. Münster, 1857. 1, Bd.

gimus, illius constat esse loquelæ (1). Mais ce fait par lui-même ne démontre absolument rien. Il est seulement à regretter que, depuis deux mille ans, on n'imite pas Moïse, et, qu'en traduisant son livre, on ne conserve pas à chaque nom sa signification étymologique, de façon qu'elle se retrouve dans la traduction. Ce ne serait pas toujours facile, il est vrai; et, si les langues synthétiques se prêtaient aisément à ces formations de mots, les langues analytiques y répugneraient positivement. Dans ce dernier cas, pourquoi ne pas introduire dans le texte des périphrases, comme l'a fait Moïse, par manière d'explication?

On trouve dans un autre auteur une seconde raison pour laquelle on a pensé que l'hébreu était la langue primitive. Il dit à propos du ch. II, v. 15 de la Genèse : *Ex hoc videtur, quod nomina animalium, prout apud Hebræos vocabantur, fuerunt eadem, quæ et tempore Adæ. Ex quo etiam patet, quod lingua Adæ Hebræis mansit* (2). A quoi on peut encore répondre avec Grotius : *Nomina propria Adami, Evæ et cætera hebraico sermone a Mose expressa Hebræorum causa sunt eadem*

(1) *Comment. in Gen.*, ad h. l.

(2) Thomas angl. *Postilla super Gen.*, ad Gen. 2,19.

significatu, qui in primæva lingua fuerat (1); ou bien avec Huet : *His addo vulgatæ Scripturæ interpretis exemplum, qui istud exponens : hæc vocabitur* אשה, *quoniam* מאיש *sumpta est, eamdem originationem nominibus latinis expressit : hæc vocabitur* virago, *quoniam de* viro *sumpta est. Isaacum, cujus nomen hebraice risum sonat, γέλωτα appellat Alexander Polyhistor. Esau, cui et Edom, h. e. Rufo nomen fuit, Erythrus a Græcis dictus est, etc.* (2).

Cette tradition, quoique erronée, n'en a pas moins été constante pendant de longs siècles : or, c'est le propre de semblables traditions, de n'être pas complétement dénuées de fondement, quelque inexactes qu'elles soient en elles-mêmes. La philologie comparée n'a pas toujours été cultivée avec le soin que lui accorde notre époque. Une idée vague et confuse sur les caractères de la langue primitive, la constatation de plusieurs de ces caractères dans l'hébreu, telle est à notre avis l'origine de cette tradition et la cause de la faveur qu'elle a longtemps obtenue. On remarque, par exemple, que le nom des organes est dans toutes

(1) Hugo Grotius, *Annot. ad Gen.*, XI, 2.

(2) Huet, *Dem. Evang. Prop.*, IV. — Cf. Clerici, *Prol. in Pent. Diss.* I, *de ling. heb.*, par. II.

les langues exprimé par des sons que l'on profère au moyen de ces organes, la bouche, les lèvres, le gosier, les dents, le nez. Ces sons ont sans doute été l'objet d'une préférence, parce qu'ils étaient de nature à indiquer un rapport organique, symbolique, ou comme l'appelle Steinthal, pathognomique entre l'idée et la réalité que l'on a voulu représenter. Le mot, en effet, est la représentation de l'idée appréhendée ou conçue, et non de la réalité. Mais si l'on peut former des mots dans lesquels la réalité apparaisse avec certains de ses caractères, la langue qui en résultera sera une langue bien plus parfaite que celle qui n'offrirait pas les mêmes ressources. Dans les langues perfectionnées, un système conventionnel a suppléé à ces relations symboliques entre les mots et les réalités qu'ils désignent. A mesure qu'on s'éloigne du berceau des langues, on voit le rapport conventionnel absorber la relation naturelle. On en conclut que cette langue se rapproche davantage de la langue primitive, dans laquelle les rapports naturels sont plus sensibles et les rapports conventionnels moins fréquents. Il n'y a pas loin de là à dire que l'hébreu est la langue primitive. Dans sa fausseté, cette proposition ne laisse pas de révéler la persuasion de l'humanité qui la formule

relativement aux caractères de cette langue, et c'est tout ce que nous cherchons en ce moment. L'hébreu, en effet, semble atteindre ce but avec une perfection sauvée du langage primitif. Tout un ordre de faits observés dans cette langue et dans les mots qui la composent, permet de découvrir une relation entre les mots et les réalités qu'ils expriment, les formes logiques et les catégories logiques de la pensée, qui se rapproche beaucoup de l'union de l'âme avec le corps et des faits qui en résultent.

M. Renan avoue lui-même que « le système « grammatical des Hébreux sent l'enfance de l'es- « prit humain, et qu'il est permis, sans tomber « dans les rêves de l'ancienne philologie, de croire « que les langues sémitiques nous ont conservé, « plus clairement qu'aucune autre famille, le « souvenir d'un des langages que l'homme dut « parler au premier éveil de sa conscience (1). » Il est conduit à cette conclusion par des considérations d'un grand intérêt sur la manière dont l'hébreu exprime les sentiments de l'âme, par les mouvements organiques qui en sont ordinairement le signe, et par l'expression sensuelle que

(1) *Histoire gén. des langues sém.*, p. 24.

reçoivent les idées abstraites. « Il faut admettre, « dit-il ailleurs, chez les premiers parlants un « sens spécial de la nature, qui donnait à tout « une signification, voyant l'âme dans le dehors « et le dehors dans l'âme. Ce serait un vrai ma- « lentendu de considérer comme un grossier ma- « térialisme, ne comprenant, ne sentant que le « corps, l'état sensitif où vécurent les créateurs « du langage : c'était au contraire une haute har- « monie, grâce à laquelle l'homme voyait l'un « dans l'autre, exprimait l'un par l'autre, les deux « mondes ouverts devant lui (1). » Il ne faudrait cependant pas croire que cette propriété soit exclusive aux langues sémitiques. Dans aucune langue il n'y a des expressions immédiates pour les idées suprasensibles. L'observation nous montre dans les mots l'image sensible qui a servi à les former; l'habitude nous apprend à leur appliquer les idées qu'ils expriment : convenance, dépendance, ressemblance, etc. — Même dans l'ordre sensible, il est des réalités qui sont désignées par l'analogie qu'elles ont avec des réalités du même ordre. C'est ainsi que nous parlons des pieds d'une table, des flancs d'une montagne, d'eaux vives, de

(1) *Origine du langage*, pp. 130 et 131.

couleurs pâles, etc. Or, dans bien des cas, ces expressions métaphoriques renferment, en même temps, une métaphore phonétique, qui indique l'intention bien arrêtée de créer, pour l'objet de la pensée, des mots qui produisent sur l'ouïe, des impressions analogues à celles que l'objet exprimé a produites sur l'âme. C'est donc là une tendance qui se révèle chez les créateurs du langage, à se servir de la signification pathognomique des sons, pour compléter et perfectionner, par une valeur organique, la puissance d'exprimer qu'ils reconnaissent à certains mots.

Toutefois, dans les langues perfectionnées, on s'est ordinairement affranchi des lois de cette harmonie naturelle du langage : il est rare qu'on en ait tenu compte, soit parce que la signification naturelle des sons, qui en était le principe, a été méconnue, soit parce que l'harmonie de l'homme et du monde a été fatalement troublée. Une autre cause a pu produire aussi ce résultat : c'est la nécessité de faire céder les métaphores phonétiques devant les métaphores logiques, et la substitution des métaphores d'idées aux métaphores complexes de sons et d'idées. Il n'en est pas moins vrai que plus une langue se rapproche de son état primitif, plus elle est ancienne et informe, plus aussi la

signification organique des sons apparaît comme principe préformateur, et toutes les formations dans lesquelles on découvre encore aujourd'hui un rapport entre le son et l'idée sont des restes d'une période historique du langage. « Dans la « langue primitive, dit Heyse, tout est organique, « c'est-à-dire compénétration complète du son et « de l'idée (1). » Telle est aussi l'opinion de Steinthal (2). Quelques auteurs modernes, il est vrai, Benfey par exemple (3), ne veulent pas admettre cette relation organique, à cause de l'insuffisance des moyens historiques qui pourraient servir à la constater : ils font de cette question une question réservée pour le moment. Toutefois, ces exceptions, et la manière dont elles se formulent, ne sauraient nous empêcher de reconnaître que, dans la pensée de la philologie ancienne et moderne, la langue primitive a dû avoir pour caractère, une relation organique entre l'expression phonétique de l'idée et l'idée elle-même. Comme ce rapport est surtout sensible en hébreu, on comprend que l'on ait pris

(1) *Sprachwiss.*, S. 209.

(2) Steinthal, *Zeitschrift für Völkerpsych. und Sprachwiss.*, I S. 424.

(3) Benfey, *Skizze*, S. 40.

pendant longtemps l'hébreu pour la langue primitive (1).

(1) Dans les passages que nous avons cités de M. Renan, on remarquera une tendance à déprécier les ressources et les qualités de la langue hébraïque. L'ex-professeur d'hébreu du Collége de France pourra redresser, dans une nouvelle édition, ces erreurs du membre de l'Institut. Nous n'aimons point, par exemple, ce parallèle entre les langues ariennes et les langues sémitiques, où on lit : « Les langues ariennes nous transportent tout d'abord en « plein idéalisme et nous feraient envisager la création de la parole « comme un fait essentiellement transcendant. Si l'on ne considé- « rait, au contraire, que les langues sémitiques, on pourrait croire « que la sensation présida seule aux premiers actes de la pensée « humaine, et que le langage ne fut d'abord qu'une sorte de reflet « du monde extérieur. » M. Renan aurait dû se laisser mieux inspirer par Herder, qu'il cite du reste dans son livre sur l'*Origine du langage*. Un professeur d'hébreu de la Faculté de théologie de Lyon aurait aussi pu l'aider à découvrir tout ce qu'il y a de précieuses compensations dans la pauvreté même de l'hébreu et de beautés cachées sous ses défauts apparents. (*Études littéraires sur les poëtes bibliques*, par l'abbé Plantier, 2e leçon.)

XI

La philologie nous a dit tout ce qu'elle enseigne au sujet de la langue primitive. La Révélation va encore une fois confirmer ses données, les développer et les compléter.

Le premier homme s'est manifesté dans son langage : une étude sur son état primitif peut permettre d'apprécier quels ont été les caractères de la langue primitive. C'est la Révélation qui nous conduit : elle s'unit au sens commun, pour nous empêcher de penser que l'homme ait jamais été dans un état d'imperfection qui le distinguait peu des animaux. Dans le sein de l'Église, un passage mal compris de saint Irénée (1) a laissé croire à quelques auteurs qu'Adam avait été créé dans l'état d'enfance, et que ses facultés étaient comme une table rase qu'il était réservé à l'expérience de

(1) *Adv. Hær.*, IV, 38.

remplir. La saine théologie enseigne que l'homme est sorti parfait des mains de son auteur, pourvu de toutes les connaissances naturelles possibles, et enrichi des dons surnaturels qui le rendaient créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Les connaissances naturelles qu'il possédait lui étaient nécessaires, à cause de l'état exceptionnel dans lequel il se trouvait. Il avait, par ses dons surnaturels, des notions claires et sûres sur l'essence des choses. Ses facultés n'étaient ni contrariées, ni affaiblies par l'influence du corps, dont la réaction est en nous si violente, parce que le corps et l'âme étaient en lui dans une harmonie parfaite. Il était le plus grand savant dans tous les ordres que la terre ait jamais porté : ses inductions étaient instantanées, ses déductions naturelles et promptes. La perfection de sa nature et les dons surnaturels qui l'avaient ennobli en faisaient l'homme parfait, l'homme par excellence (1).

Cela posé, nous pouvons nous faire une idée de ce qui a constitué le langage primitif au paradis. Considérons en premier lieu la matière de cette

(1) Kleutgen, *die Theol. der Vorzeit*, 2 Bd., p. 517. — Chastel, *de l'Origine des connaissances humaines d'après l'Écriture sainte*. Paris, 1852, p. 80 seqq. — Suarez, *De op.* VI *dierum et An.*, l. III, cap. VI, IX, X. — S. Thom., 1 P. q. 94, a. 3.

langue, les mots du premier homme et leur puissance de signification. Ses mots étaient comme les nôtres des expressions phonétiques de ses idées : mais c'est là tout le principe de ressemblance qui existait entre le matériel de la langue d'Adam et le matériel de nos langues actuelles ; car sa capacité intellectuelle et la forme phonétique des mots s'unissaient pour créer entre elles de nombreuses différences. Les idées de l'homme au paradis n'étaient pas comme les nôtres des images subjectives, ne répondant qu'à une certaine manière d'être de la réalité : elles étaient des représentations complètes de l'objet appréhendé, le reproduisant avec tous ses caractères. Le rapport de l'expression phonétique avec ses idées, n'était ni inconscient comme dans les langues d'aujourd'hui, ni conventionnel comme celui que peuvent produire les lois logiques : il était symbolique, ou pour mieux dire organique, car le son, dans le langage primitif, n'est pas un signe créé *ad hoc*, mais un signe capable de signifier par lui-même et d'être compris. Il n'est donc pas un σύμβολον, mais un ὄργανον (1). Par conséquent,

(1) Steinthal, *Zeitsch. für Vœlkerps. und Sprachwiss.*, I, S. 424.

les mots de la première langue étaient des signes naturels (*signa naturalia*) de l'objet pensé. Que ces mots aient été des sons monosyllabiques, comme la science est portée à le croire des parties du discours les plus anciennes, nous n'avons ni à le prouver ni à le contredire, puisque les créations phonétiques les plus compliquées d'une langue quelconque peuvent être ramenées par l'analyse à des éléments monosyllabiques. Cependant la perfection de la langue du paradis nous porte à croire, *a priori*, que les moyens les plus simples suffisaient à l'expression de la pensée. Mais il y a plus, la signification organique des sons ne devait pas être sans influence. Chaque mot résultait de cet ensemble de sons qui répondait à l'ensemble des caractères de l'idée de celui qui parlait. Les idées et les conceptions humaines répondaient à la réalité; il devait donc exister une harmonie essentielle entre les choses et les mots, et par là même le mot devenait une image de l'objet : le nom désignait l'essence de la chose par cela même qu'il était l'expression de la pensée humaine, et que celle-ci se rapprochait autant que possible de la réalité.

Aussi, dans le langage biblique, le mot *nom*, שֵׁם, est-il pris pour la nature et l'être de l'objet.

invoquer le nom de Dieu, c'est invoquer Dieu, et *être appelé*, c'est *être* (1).

Quant à la manière dont le suprasensible était exprimé dans la langue du paradis, nous pensons qu'il l'était, comme dans nos langues actuelles, par une métaphore dont la base était une comparaison qu'Adam avait dans l'esprit. Il serait beaucoup plus facile, en effet, de former actuellement une expression immédiate pour les idées surnaturelles qu'il ne l'était au commencement. Alors l'homme était parfaitement certain de la signification propre et organique des sons, tandis qu'elle est aujourd'hui à peu près perdue. La manière dont nous exprimons aujourd'hui les conceptions abstraites n'a-t-elle pas son fondement dans la nature des choses et dans la manière dont l'exprimait le langage primitif? Il semble difficile d'admettre qu'un son matériel puisse arriver à peindre une idée spirituelle autrement qu'à l'aide d'une image sensible.

L'état de connaissances parfaites dans lequel

(1) Steinthal, *Ursprung der Sprache*, 2 Ausg., 1858, S. 23. — *Ueber Sprache und ihr Verhœltniss zur Psyck.* Freiburg im Bris, 1860, S. 43. Exod. 32, 12. Lev. 24, 11. Deuter. 28, 58. 1 Reg. 8, 29. Is. 30, 27, 1, 26. Eccl. 6, 10, et dans le Nouv. Test., Luc. I, 32, etc.

l'homme se trouvait au commencement, a dû avoir pour conséquence de lui permettre de percevoir simultanément la notion du général et celle du particulier. « Dans la synthèse primitive de l'es-« prit humain, l'accessoire ne se distinguait pas « du principal; l'idée se produisait comme « un tout, avec l'ensemble de ses circons-« tances (1). » Mais rien n'empêche de supposer, et l'expérience confirme cette hypothèse, que le mot qui lui servait comme expression du particulier, renfermait un élément capable de devenir l'expression du général. Que cet élément ait réellement existé sous une forme séparée ou non, peu importe à notre thèse. Le fait est qu'il est parfaitement reconnaissable dans les langues sémitiques, comme aussi dans les langues indo-européennes. Ce sera : *par*, פר, en hébreu dans les racines פרד, פרס, פרש, פרץ, פרק, פרך, פרם, פרט, פרע, פרה, qui ont la signification générique de *briser*. Dans la première période des langues indo-germaniques, on rencontre une quantité d'expressions qui désignent les notions particulières, avant qu'il en existe une pour l'idée générale. Par exemple, avant d'avoir un mot pour exprimer l'idée

(1) Renan, *Hist. gén. des langues sém.*, p. 97.

générale de *voir*, *sehen*, on rendait toutes les nuances de cette idée par les racines *skav*, *schauen*, *spak*, *spœhen*, *ak* (lat. oc dans oc-ulus, grec οπ dans ὄπ-σομαι), *aufblicken*, *vid*, *gevawhren*, *dark* (δέδορκα), *durschauen*, *vor* (ὁράω), *gewahren*, *lok* (λεύσσω), *lugen*, *thav* (θεάομαι), *betrachten*, *blek* (βλέπομαι), *blicken*.

Après ce que nous avons dit du matériel de la langue primitive, on est porté à croire que cette langue a possédé une quantité innombrable de mots. L'objet, en effet, se présentait à la pensée sous une multitude de formes et de rapports; et comme la langue primitive offrait à l'homme une expression convenable pour toutes ses pensées, l'expression devait être aussi multiple et aussi flexible que la pensée même. La perfection de l'état primitif, dans lequel l'harmonie la plus parfaite régnait entre le corps et l'âme, laisse supposer que le langage, bien qu'élément matériel, devait participer à la régularité parfaite de la pensée : et si l'on admet avec Humboldt que la langue n'est pas un ἔργον, mais une ἐνέργεια, il faudra reconnaître qu'elle n'a jamais mieux répondu à cette idée qu'au paradis. L'idée et son expression phonétique étaient alors dans un rapport tel, que chaque idée produisait un son : la langue était,

par conséquent, une faculté organique dans laquelle tout l'homme, esprit et corps, se trouvait impliqué, et il était vrai de dire alors que l'homme se manifestait dans son langage, tandis qu'aujourd'hui les caractères que la logique indique comme essentiels au langage ne se rencontrent qu'imparfaitement dans nos langues modernes. En outre, l'usage de la langue exige maintenant une certaine convention entre l'auditeur et l'interlocuteur; l'auditeur doit mettre son esprit en mouvement, pour saisir à l'aide des mots proférés, comme à l'aide d'un matériel déjà existant, la pensée de l'interlocuteur, plus ou moins enveloppée sous la forme nécessaire qu'elle reçoit de l'individualité de celui-ci. Mais au paradis, écouter et comprendre n'étaient pas deux opérations particulières. Le parlé était aussi clair à l'auditeur que ses propres pensées : il l'appréhendait par un seul et même acte, parce que la parole était originellement l'expression immédiate et organique de la pensée; elle ne contenait ni plus ni moins que ce qui était dans l'esprit de l'interlocuteur. Aussi, dans bien des langues n'y a-t-il pas de mot spécial pour exprimer l'idée de penser. Penser, c'est parler, parler dans son cœur, parler intérieurement.

On peut attacher diverses significations au mot *forme*, lorsqu'il s'agit de la langue primitive. Si l'on prend ce terme dans le sens opposé à celui de *matière*, on comprend qu'il ne puisse pas être question de la *forme* de la langue primitive. Dans ce sens, en effet, la forme de la langue est ce qui sert à désigner la forme des images ou des réalités. Or, comme le remarque Steinthal, dans le langage primitif, il suffisait d'offrir à l'auditeur les éléments de l'idée, et on n'avait pas à se préoccuper de lui faire saisir les rapports des parties de l'idée entre elles : c'était un acte qu'il faisait tout naturellement, placé qu'il était dans la même situation que l'interlocuteur par rapport aux connaissances; ces connaissances étaient aussi parfaites et aussi étendues chez l'un que chez l'autre. Ajoutons que dans le monde réel les formes de l'existence ne sont nullement distinctes de l'essence des choses, et que, dans un langage dont les éléments répondaient au monde réel, la désignation des formes n'avait pas de raison d'être.

Il est clair qu'à propos de la langue primitive, il ne saurait être question de ce que nous avons appelé plus haut la forme intérieure de la langue. Il n'y avait au paradis aucune idée subjective, aucune manière particulière de re-

présentation. Pour l'homme d'alors, il n'existait qu'une forme de pensée logique, laquelle était dans une parfaite harmonie avec les formes de l'existence. La perception de ces formes produisait la parole, et empêchait que le langage fût caractérisé par une forme intérieure particulière. L'homme ne pouvait parler qu'à Dieu ou à sa compagne, et entre les trois êtres capables de parler, il régnait une harmonie parfaite de volonté et de connaissance. Toute subjectivité était donc exclue par cela même, et ce que l'on eût pu appeler la forme intérieure du langage n'était que le caractère d'une connaissance immédiate et certaine, que leurs mots comme leurs pensées portaient avec eux. Il n'y avait rien dans la langue primitive que l'on eût dû considérer, apprendre, éclaircir préalablement. Toute hésitation, toute mésintelligence était impossible. L'acte par lequel l'auditeur comprenait était tout aussi immédiat que celui par lequel l'interlocuteur parlait. Par conséquent, une seule langue était possible sur la terre, et d'autres couples eussent-ils existé à la même époque, tant qu'ils auraient conservé leur perfection, ils n'auraient pas cessé de parler le même langage. Mais ce serait une erreur que de regarder une telle nécessité comme une gêne, une imperfection pour

la liberté humaine : c'était au contraire une perfection. Comme la plus haute expression de la liberté consiste à ne pouvoir pas pécher, comme les connaissances de l'homme étaient beaucoup plus complètes lorsqu'il n'était pas sujet à l'erreur; ainsi le langage le plus parfait était celui où l'on ne pouvait employer que certaines expressions déterminées pour la pensée, alors que ces expressions étaient les plus convenables et les plus parfaites qu'il fût possible d'imaginer.

Faisons ici une observation dont l'importance résulte surtout des faits qui vont suivre, mais qui peut, à son tour, les faire briller d'un plus vif éclat. Dans le langage biblique, le mot דבר, *verbum*, a simultanément la signification de *mot* et d'*objet*, *chose* (1). Cela ne vient certainement pas d'une métonymie qui produit, dans certains cas, le changement du nom en l'objet qu'il exprime; car la signification *chose* est plus originelle que celle de *mot*. Il vaut mieux penser que cette union de deux significations, sous une même expression phonétique, provient de la persuasion qu'entre le mot et l'objet désigné il existe un rapport néces-

(1) V. Gésénius, *Thesaurus*, à ce mot. — La même chose a lieu en chaldéen, en syriaque, en arabe et en grec.

saire, et c'est cette persuasion qui a permis de confondre ces deux idées dans une même expression phonétique. Divers passages de l'Écriture nous enseignent la manière dont cette persuasion a pu arriver à se former.

Avant de rien nous apprendre sur la langue des hommes, l'auteur de la Genèse fait parler Dieu, dans le premier chapitre. Ici, comme dans tous les cas possibles, une activité divine est désignée par le nom de l'activité humaine qui lui répond, et c'est de la puissance créatrice de Dieu qu'il s'agit : Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière « fut, etc. » Cela signifie, d'après l'explication ordinaire : Dieu réalisa l'idée de la lumière qu'il avait pensée en lui-même, en informant d'une manière déterminée la matière déjà existante. Cet acte divin ne peut être appelé un discours que s'il y a dans le discours humain une analogie entre la réalisation phonétique de l'objet pensé et son existence réelle. L'idée, le *conceptus mentis*, prend, pour ainsi dire, par l'expression phonétique une substance et un corps. Voudrait-on essayer de trouver le fondement de cette analogie dans ce fait que le discours humain entraîne après lui la réalisation de quelque chose de voulu? On se tromperait; parce que, dans l'acte de la création, Dieu

seul est actif, et il ne faut pas penser à une détermination de sa volonté venue d'ailleurs que de lui. La formation du discours humain est, en un certain sens, analogue à l'opération créatrice de Dieu. Pour former le langage, en effet, l'homme se sert de son souffle et de ses organes, comme d'une matière déjà existante, et il leur donne telle forme déterminée qui devient l'expression de sa pensée, comme la création du monde répond à la pensée divine. Mais l'analogie entre la création divine et le discours humain n'aurait pas eu de raison d'être, si le langage n'eût jamais été autre chose que ce qu'il est aujourd'hui; car les expressions phonétiques dont il se compose actuellement, répondent d'une manière très-imparfaite à la pensée humaine, tandis que le monde répond d'une manière parfaite à la pensée divine. Dira-t-on que cette imperfection de l'analogie naît de la distance incommensurable qui sépare l'homme de Dieu? Mais il n'est pas contraire à la nature de l'homme de posséder le moyen d'exprimer ses idées d'une manière parfaite : s'il est actuellement privé de cette perfection, c'est qu'il a perdu l'état de sainteté et de justice originelles dans lequel il avait été créé; et tout ce que nous voulons, c'est qu'au paradis il ait pu exister une analogie entre le discours

humain et la création divine. Il a suffi pour cela que le langage ait donné alors à l'homme le moyen d'exprimer ses pensées d'une manière adéquate : nous retrouvons par là l'hypothèse déjà établie au sujet de la langue primitive et des sons qui la composaient.

Un autre passage du même chapitre de la Genèse nous conduit au même résultat par rapport à la langue primitive : « Dieu appelle la lumière, jour; « les ténèbres, nuit; les eaux, mer; le firmament, « ciel, etc. » Ce que saint Augustin et saint Thomas interprètent de la manière suivante : « *Vocavit* autem, idem dictum est ac *vocari fecit;* « quia sic distinxit omnia et ordinavit, ut et discerni possint et nomina accipere (1). » — « Intelligitur autem ubique per hoc quod dicitur « *vocavit* : dedit naturam vel proprietatem, ut « possit sic vocari (2). » N'oublions pas qu'à l'époque dont il s'agit il n'y avait sur la terre aucun homme qui eût pu donner ces noms. Supposé donc que les propriétés données par Dieu à ces divers objets dussent un jour recevoir un nom, il devait exister entre l'essence des choses et leur

(1) Gen. C. Man. 1, 9.
(2) I. P. q. 69, art. 1, ad 5.

expression dans le langage humain une union objective, cette union en vertu de laquelle nous voyons, dans ce passage, la communication de l'essence des choses accompagnée du nom qu'elles reçoivent. Une telle relation exclut l'arbitraire de l'homme dans l'usage du langage, dans la dénomination des objets, pourvu que l'application des facultés naturelles de l'homme ne fût point sujette à l'erreur. Et c'est ce que nous savons de l'état primitif. Donc à l'origine, le langage était l'expression parfaite et adéquate de la réalité. Ainsi s'explique ce que saint Thomas pose comme un postulatum : « Nomina debent naturis rerum con-« gruere (1). » Et ce qu'il ajoute : « Nomina non « sequuntur modum essendi, qui est in rebus, « sed modum essendi, secundum quod in cogni-« tione nostra sunt (2), » montre de quelle manière, à l'origine, une telle convenance a pu exister entre le langage et la réalité : par la connaissance pénétrante et parfaite que le premier homme avait de la nature des réalités. En vertu de cette connaissance, ses conceptions répondaient à l'être réel des choses, ses mots étaient dans un rapport

(1) I. P. q. 94, art. 3.
(2) I. P. q. 13, art. 9, ad 2.

de convenance parfaite avec ses conceptions. D'où il suit que, dans la langue primitive, la signification organique des sons était le moyen par lequel les réalités, réfléchies dans la pensée humaine, trouvaient leur expression parfaite dans le langage articulé.

Dans le psaume CXLVI, v. 4, il est dit : « Le Seigneur compte la multitude des étoiles et leur donne à toutes des noms (1). » D'après le parallélisme, l'action créatrice de Dieu, par laquelle il forme un nombre déterminé d'étoiles, est ici exprimée par l'action de leur donner des noms. C'est donc comme image de la réalisation de sa pensée créatrice que l'écrivain sacré attribue à Dieu la dénomination. Or, pour que ces mots, « donner des noms, » puissent offrir une expression convenable de cet acte créateur, il faut qu'ils signifient : « exprimer ou répéter pleinement une idée. » Mais dans la bouche d'un homme, un nom ne peut exprimer ou répéter pleinement une idée, que s'il existe une union nécessaire entre l'idée objective et la forme subjective qu'elle reçoit par le moyen du nom. Cette union elle-même s'oppose à tout arbitraire, à toute hésitation sur le

(1) Confer. Is. 40, 26.

choix du moyen. Donc le nom n'a été primitivement que la manifestation naturelle et organique de la pensée humaine.

Les mêmes conséquences relatives aux caractères de la langue primitive dérivent encore, et peut-être avec plus de plénitude, de l'examen d'un passage de la Genèse (II, 19), où il est dit : « Dieu « conduisit à Adam tous les animaux des champs « pour voir comment il les nommerait, et le nom « qu'il leur donna est celui de ces divers ani- « maux. » Ce passage se trouve intercalé entre le verset 18, où on lit : « Et le Seigneur Dieu dit : Il « n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons-lui « un aide semblable à lui; » et la conclusion du verset 20 : « Mais Adam ne trouva point d'aide « semblable à lui. » Au lieu de considérer, avec un grand nombre d'interprètes, les paroles qui nous occupent comme une incise qui n'est point à sa place, nous croyons trouver dans le contexte la manière naturelle de les expliquer. Après avoir donné à Adam le moyen de conserver la grâce et la justice originelles, Dieu ajoute : « Il n'est pas « bon que l'homme soit seul. » L'homme, en effet, n'était pas destiné à conserver la grâce et la justice uniquement pour lui-même : il devait la communiquer à d'autres, et pour cela il fallait instituer

l'économie mystérieuse du mariage. Mais comme tout développement de l'homme n'arrive que par sa volonté libre, ainsi devait-il en être au moment où l'homme allait recevoir son développement le plus parfait dans le mystère de la génération. Dieu devait donner à l'homme l'idée et le désir du mariage, idée et désir qui durent naître en Adam à la vue des couples d'animaux que le Seigneur faisait passer devant lui (1). Il dut être saisi par le contraste qui existait entre leur état et son isolement. C'est ce que montre la réflexion : « Quant « à Adam, il ne trouvait pas d'aide semblable à « lui; » et surtout les paroles du verset 22e : « Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de « ma chair. » Le mot hébreu הפעם constitue à lui seul toute une antithèse entre l'état présent d'Adam et celui dans lequel il était lorsque les divers couples d'animaux passaient devant lui :

(1) Aug., *de Gen. ad litt.*, IX, c. 3 : « Si autem quæritur, ad quam rem fieri opportuerit hoc adjutorium : nihil aliud probabiliter occurrit, quam propter filios procreandos, sicut adjutorium semini terra est, ut virgultum ex utroque nascatur : hoc enim et in prima rerum conditione dictum erat : Masculum et feminam fecit eos, et benedixit eis Deus dicens : Crescite et multiplicamini et implete terram et dominamini ejus. » — C. 5 : « Quapropter non invenio, ad quod adjutorium facta sit mulier viro, si pariendi causa subtrahatur. »

« Cette fois, maintenant, j'ai un aide semblable à « moi. » Adam, pour affirmer qu'il n'avait pas de semblable parmi les animaux, devait parfaitement connaître sa nature et la leur : aussi la Vulgate traduit-elle *similis ejus*, non *similis ei.* C'est en les présentant à l'homme que Dieu lui révéla en même temps et la nature des animaux, et les différences d'avec la sienne (1). D'ailleurs, Moïse exprime le but de Dieu en ajoutant : לִרְאוֹת מַה־יִּקְרָא־לוֹ, ut videret quid vocaret ea. Celui qui doit voir, c'est Adam : le texte se prêterait difficilement à un autre sens; la grammaire ne permet guère de traduire différemment, et c'est ainsi que la plupart des interprètes ont compris ce passage. Pour nommer les animaux, Adam devait les connaître, connaître leur nature. De plus, comme l'Écriture confond ces deux actions sous le fait général de la dénomination, « afin qu'il vît comment il les nomme-

(1) S. Thom., S. th. 1 P. q. 96, art. 1, ad. 3 : « Homines in statu innocentiæ non indigebant animalibus ad necessitatem corporalem; neque ad tegumentum, quia nudi erant et non erubescebant, nullo incitante inordinatæ concupiscentiæ motu; neque ad cibum, quia lignis Paradisi vescebantur; neque ad vehiculum, propter corporis robur; indigebant tamen eis ad experimentalem cognotionem sumendam de naturis eorum. Quod significatum est per hoc, quod Deus ad eum animalia adduxit, ut eis nomina imponeret, quæ eorum naturas designant. »

rait, » il fallait que dans la langue primitive la dénomination fût le résultat immédiat de la connaissance, et par conséquent qu'il existât entre le nom et l'objet, la nature de l'objet et son expression phonétique, une union si étroite que le nom reproduisît, représentât les qualités essentielles de l'objet. Dans les langues que nous connaissons, il n'en est point ainsi. Le mot *taurus*, שור, par exemple, ne nous représente pas de cette manière l'animal qu'il désigne, lors même que nous savons qu'il désigne réellement cet animal. Dans la langue primitive, au contraire, le mot était la représentation de la chose, et c'est le sens que nous proposons d'attacher à ce passage : « Omne quod « vocavit Adam animæ viventis ipsum est nomen « ejus. » Par cette explication, on voit disparaître l'amphibologie créée par les derniers mots de ce texte, qui a laissé croire à certains exégètes que, jusqu'au temps de Moïse, les noms donnés aux animaux par Adam avaient été conservés (1). Ce texte ne nous dit rien de précis au sujet de la langue d'Adam : tout ce que nous y apprenons, c'est que les noms donnés par Adam convenaient parfaitement aux animaux.

(1) Bedæ, *Comm. in Gen.*, ad h. l.

Les mots « ut videret quid vocaret ea, » nous forcent à croire que l'imposition des noms partait d'une nécessité intérieure et non du choix ou de l'arbitraire. L'homme ne devait pas inventer des noms, les choisir, les former : il devait seulement *voir* comment il appellerait les animaux qu'il avait sous les yeux. רָאָה n'a nulle part une autre signification que celle d'une simple découverte intérieure ou extérieure. Ce que l'homme vit quand Dieu lui conduisit les animaux, ce fut en eux l'idée objective qu'ils représentaient, et en lui-même l'image subjective qu'ils y formaient. En les nommant, il reproduisait subjectivement le mode de représentation sous lequel il les avait appréhendés, et objectivement leur mode d'existence. Il devait donc exister entre l'idée et le nom qui l'exprimait une union naturelle, nécessaire et organique (1).

(1) Quelques auteurs ont pensé qu'Adam avait donné des noms aux animaux en imitant leurs cris ou leurs chants. Ils s'appuient sur ce que, dans plusieurs langues, on trouve des onomatopées de cette nature : en sanscrit *kaka,* corneille ; en latin *turtur*, en allemand et en français *uhu* et *coucou;* en chinois *miao*, chat. Nous pensons que ces onomatopées sont des créations plus récentes : elles sont d'ailleurs relativement rares et n'expriment pas la notion essentielle de l'animal. Supposé qu'Adam ait ainsi nommé plusieurs animaux au paradis, nous devons penser qu'il a trouvé dans

Nous avons d'autres exemples de noms donnés par Adam (Gen., IV, 1 ; II, 20 ; V, 29, etc.). Le plus important est celui qu'il donna à la femme. Il la vit, il reconnut son être et il l'appela אשה. Dans ce mot hébreu qui est la traduction du mot original, le rapport pathognomique du son avec l'idée d'Adam est perdu. Mais nous pouvons encore apercevoir comment l'être d'Ève trouvait dans ce mot son expression parfaite. Le mot אשה est composé de la racine איש et de la désinence féminine abrégée du pronom הוא. La forme phonétique nous donne donc l'idée d'un être qui est de la même nature que l'homme et qui en diffère par le genre : l'homme avec le caractère du féminin. Il eût été difficile de trouver une formation de mot qui peignît la nature d'Ève d'une manière plus complète et plus caractérisée.

Ajoutons que l'antiquité grecque avait soupçonné la doctrine que nous venons d'exposer. Il s'était élevé une longue discussion sur l'origine des mots. On se demandait s'ils avaient pris naissance spontanément, φύσει, par un rapport intime avec l'idée, ou bien théoriquement, θέσει, d'après

ce son la meilleure expression de la nature de l'animal. Le texte biblique n'appuie en aucune façon l'opinion de ceux qui ont pensé qu'Adam comprenait la voix des animaux.

l'arbitraire et les conventions humaines. De là, la question sur la convenance, ὀρθότης, des mots, qui consistait à savoir si le langage était ou non dans un rapport intime et nécessaire avec les essences des choses, de manière que la connaissance de la langue fût nécessairement suivie de celle du monde réel (1). Héraclite avait deviné que les sons particuliers avaient eu à un moment donné une signification symbolique, et il soutint que les mots s'étaient produits naturellement, φύσει, à la manière des ombres ou des réfractions dans l'eau, et ne devaient pas leur origine à des représentations artistiques, comme les statues et les tableaux (2). Platon laisse aussi percer les mêmes tendances dans le Cratyle, et, malgré le manque de notions historiques, il n'en a pas moins mérité cet éloge d'un de ses éditeurs : « Totam hanc causam eo « usque profligasse existimandus est, ut posteris « sæculis nihil fere, quod gravioris momenti es- « set, excutiendum reliquerit (3). » Nous ne partageons pas complétement cette manière de voir, et nous pensons que l'antiquité manquait des éléments nécessaires pour résoudre cette question.

(1) Lersch, *Sprachphilosophie der Alten.* 3 Bd.
(2) Ammonius Hermias, *ad Arist. de interp.*, p. 24. B. ed. Ald.
(3) Stallbaum. *Crat.*, p. 24.

Ceux qui soutenaient l'opinion de la production naturelle et convenable des sons, se trouvaient évincés par l'expérience qu'on en faisait sur le grec, dont l'état n'était pas de nature à accréditer ce sentiment. Pour nous, au contraire, il a une valeur réelle : le langage primitif portait en lui un moyen de connaître l'essence des choses. La philosophie, la révélation et la philologie nous ont appris tour à tour à lui reconnaître ce caractère.

XII

Avant d'aborder la question de l'origine de la langue primitive dont l'existence a été démontrée et dont les caractères viennent d'être décrits, il nous paraît nécessaire de faire connaître le rapport qu'elle avait avec la mission du premier homme, les principes généraux de la connaissance intellectuelle, et les conséquences qui en découlent pour la formation d'un langage organique ou pathognomique. Nous arriverons ainsi, par une voie que nous croyons scientifique, à la question de l'origine du langage. La solution que nous lui donnerons suivra ces prémisses par manière de conclusion naturelle. Nous ne négligerons pas l'exposition historique des divers systèmes touchant l'origine du langage : mais nous lui donnerons moins d'importance qu'elle n'en reçoit d'ordinaire dans des travaux analogues, persuadé qu'une fois notre opinion établie, on comprendra

beaucoup plus aisément qu'elle est la résultante des divers systèmes connus, et qu'elle renferme dans la simplicité de sa synthèse la somme de vérités qu'ils contiennent. Si la révélation nous conduit ici plus souvent que la philologie, nous ne nous priverons cependant pas absolument des lumières de la science. Mais au point où nous en sommes, ce serait méconnaître les résultats incontestables des démonstrations précédentes, que de ne vouloir entendre que les enseignements de la philologie. La révélation a établi sa conformité avec la science dans les questions qui précèdent. On a vu la vérité du récit mosaïque de Babel, confirmé scientifiquement et dans toutes ses parties. L'unité de ce récit, qui ressort des explications proposées, nous autorise à profiter de tout ce qu'il contient. D'ailleurs, que la science indépendante ne s'effraye point d'une marche qui contraste avec ses habitudes. Peu importe que nous commencions par exposer les données de la philologie ou les données de la révélation, pourvu que nous arrivions à démontrer qu'il règne entre elles une harmonie parfaite, et que si les unes sont plus incomplètes que les autres, il faut s'en prendre uniquement à l'imperfection de nos connaissances lorsqu'on les rapproche des connaissances divines.

Parlons d'abord de l'utilité du langage pour le premier homme et des services qu'il en recevait.

Dire que le langage est la manifestation de l'esprit qui pense, c'est tout à la fois dire trop et pas assez. A ce compte, en effet, la musique serait la même chose que le langage, et celui qui produirait ou qui ferait produire à un instrument des modulations musicales serait censé parler. Sans doute il y a une analogie entre la musique et le langage. Le musicien met son âme dans ses compositions, comme l'orateur la met dans son discours. Mais le mode de manifestation est différent; et si l'on veut définir le langage comme il convient, il faut dire que le langage est la manifestation de l'esprit qui pense, opérée par le sujet pensant au moyen de sons articulés. Ce qui vit et se meut dans son esprit, ce qui forme l'objet de ses représentations et de ses pensées, l'homme l'extériorise et le manifeste par le langage. Il serait inexact de croire que l'homme, dans son discours, reproduit le monde extérieur : il ne manifeste que ses conceptions intimes; et les réalités extérieures sont dans un rapport médiat avec la parole, par les images intérieures qu'elles forment dans l'esprit. En parlant, l'homme manifeste donc l'état

intime de son âme, et il le fait par le moyen de sons articulés. D'où il suit que le mot ou le discours humain a, en même temps, un caractère spirituel qui lui vient de la manifestation de l'âme, et un caractère corporel formé par les vibrations imprimées à l'air, desquelles résulte le son articulé. A l'existence du mot, l'âme et le corps concourent simultanément; ce qui fait que le mot est le résultat d'un fait individuel, et que sa création provient de l'action personnelle de celui qui parle. Mais dès lors, ne sait-on pas que deux voix humaines données n'ont presque jamais un timbre pleinement identique, que deux figures ne se ressemblent jamais parfaitement ? Ainsi, deux hommes ne parleront jamais d'une manière tout à fait identique, parce que les idées qu'ils se forment de diverses choses proviennent de connaissances diverses et ne sont jamais identiquement les mêmes. Il y a trop d'éléments qui entrent dans la formation d'un mot, ces éléments sont trop différents, pour que leurs résultantes ne soient pas marquées des mêmes diversités. Si donc on peut dire de la musique qu'elle est la manifestation extérieure des sentiments humains, on dira du langage qu'il est la manifestation intérieure des idées et des sentiments de l'individu.

Le premier homme était comme le trait d'union du monde corporel et du monde spirituel. Par son corps il appartenait à la terre dont il avait été tiré, qui le nourrissait, mais par son organisation merveilleuse il était bien au-dessus des animaux qu'elle portait. Ce corps, uni à une âme immortelle, se trouvait en rapport par elle avec le monde spirituel. Seul parmi les créatures, l'homme pouvait connaître son Créateur et l'aimer; seul par sa volonté libre, il pouvait rendre à Dieu le tribut de reconnaissance et d'amour que la création entière doit à son Créateur. Telle était la vocation du premier homme. Elle est clairement exprimée par un mot des Proverbes : « Universa propter semetipsum operatus est Dominus (1). » Les échos de son âme formée à l'image de Dieu, répétaient la louange de Dieu que chantaient à ses oreilles la nature et ses divers règnes. Il convenait que Dieu lui donnât un moyen de manifester ce qu'il éprouvait en lui. Ce moyen fut le langage. L'homme le connut : il sentit le pouvoir qu'il avait d'offrir à Dieu un sacrifice de louange, et il voulut le lui offrir par une détermination libre de sa volonté. Rien d'étonnant dans ce fait, lorsqu'on sait que la

(1) Prov., XVI, 4.

volonté de l'homme était alors dans une harmonie parfaite avec la volonté de Dieu. Mais ce qui est digne d'observation, c'est la nécessité qu'il y avait pour l'homme d'articuler sa pensée de louange et de reconnaissance envers le Créateur. Le rôle que son corps lui donnait dans le monde était trop important, pour que celui-ci n'eût point sa part dans le sacrifice que l'homme devait à Dieu. Tandis que sa pensée reconnaissante et aimante lui servait à être le pontife des natures spirituelles, sa parole le rendait le pontife des natures corporelles et inférieures. D'ailleurs, son corps et son âme étaient dans une harmonie telle, qu'encore ici la détermination du corps à exprimer les pensées de l'âme se produisait naturellement, bien que toujours d'une manière essentiellement libre. Dès lors, lorsque le premier homme parlait, son langage était une nouvelle création, ou une unité de la création reconstituée, à laquelle le monde extérieur fournissait l'idée, l'esprit de l'homme la forme, ses organes corporels la matière. Par le fait même de cette nouvelle création, l'homme apparaissait encore une fois comme image de Dieu; et comme l'usage de la liberté humaine avait pour but d'opérer cette conformité entre l'homme et son Auteur, ainsi par le langage et par l'acte libre qui le déter-

minait à parler, l'homme entrait dans la voie de sa perfection. Aussi est-ce la volonté que l'homme avait d'atteindre sa perfection qui le détermina à parler, et le premier langage que l'on entendit sur la terre fut la prière d'amour de l'homme uni à son Dieu qui lui manifestait son amour.

Le premier et le seul acte par lequel Adam manifesta sa supériorité et son domaine sur la création, est l'imposition des noms qu'il donne aux animaux. Ces noms leur conviennent et leur restent, parce qu'Adam qui les a donnés connaissait parfaitement leur nature et avait voulu la caractériser dans une expression phonétique (1). Le langage lui servait donc comme d'un moyen capable d'établir son domaine, et de constater sa supériorité sur les êtres qui l'environnaient. Il a suffi à Moïse de raconter ce fait pour expliquer la mission de l'homme qu'il avait fait connaître dès le premier chapitre (Gen., 1, 26) : « Ut præsit piscibus maris et volatilibus cœli ; » et qu'un autre écrivain inspiré exprimait plus tard : « Dedit illi (homini) potestatem eorum quæ sunt super terram ; posuit timorem illius super omnem car-

(1) « Omne enim quod vocavit Adam animæ viventis, ipsum est nomen ejus. » (Gen., II, 19.)

nem, et dominatus est bestiarum et volatilium. » (Eccli., XVII, 3, 4.)

Quant à la facilité avec laquelle Adam parlait, et à l'exactitude avec laquelle il exprimait ses idées les plus élevées, elles résultaient de tout l'ordre particulier de sa création. Bien qu'il n'eût aucune idée purement surnaturelle, et que l'expression de ses idées surnaturelles eût son fondement dans une métaphore tirée du monde sensible, il était par l'union de l'âme et du corps, et par les dons surnaturels, le trait d'union entre les deux mondes. Les perceptions de ses sens en revêtaient un caractère de perceptions surnaturelles; et tandis qu'actuellement le corps nous gêne comme un fardeau et comprime notre essor vers les régions du supra-sensible, son corps, à lui, lui faisait trouver, dans ses appréhensions purement naturelles, le principe supérieur de toutes les choses connues, et ses actions les plus communes, boire, manger, revêtaient un caractère surnaturel et moral. Ainsi, le mouvement organique que provoquait le désir d'exprimer ses idées touchait au surnaturel de deux côtés, et par ces idées mêmes qui en étaient imprégnées, et par la forme phonétique qu'il leur donnait. Nous avons dans les deux sens, littéral et spirituel, des saintes Écritures, une

image de l'union du naturel et du surnaturel dans le langage primitif, avec cette différence toutefois, que tous les passages de l'Écriture n'ont pas un sens spirituel, tandis que la langue d'Adam tenait au surnaturel par tous ses côtés (1).

Telles sont les ressources que la parole offrait à l'homme dans ses rapports avec Dieu et avec les êtres inférieurs de la création. Nous n'avons pas encore parlé de celles qu'il y trouvait pour entrer avec la première femme et avec sa postérité dans cette union d'idées et de sentiments dont le principe était dans le fond de sa nature, et dont le développement devait être le fruit de sa liberté. Il nous est impossible d'imaginer un moyen plus capable de rapprocher deux âmes humaines. La parole, telle qu'elle était au paradis, emportait avec elle toute l'âme du premier homme, pour la mettre dans l'âme de la première femme, et lorsque celle-ci parlait, il y avait entre les deux un échange admirable d'idées, de sentiments, de tout leur être en un mot. De cet échange résultait l'union la plus parfaite dont nous puissions avoir l'idée. L'univers entier passait d'une âme à l'autre

(1) Fred. Schlegel, *Geschichte der alten und neuen Literatur*, 2 Aufl. 1, SS. 424, 425. Cité par M. Kaulen, *Sprachv.*, S. 137.

par le langage, et il y passait en y apportant cette grande voix de la création qui chante la gloire de son Auteur. Il est une union qui nous rappelle cet échange parfait, c'est celle de Jésus-Christ avec l'Église. La voix de l'Église, c'est sa prière, et sa prière se compose de la voix du verbe manifesté dans l'Écriture et incarné dans le Christ, comme la voix de la première femme était le Verbe du premier homme déposé en elle par le langage articulé.

XIII

Tous les secours que l'homme recevait du langage étaient merveilleusement servis par les facultés du premier homme, et par les connaissances suréminentes qu'il possédait sur lui-même, sur le monde et sur Dieu. Rappelons ici quelques principes de l'École sur la connaissance intellectuelle. Ils nous montreront comment cette parole primitive, dont le facteur était l'ensemble des connaissances humaines, était capable de produire les effets que nous venons d'analyser et de répondre à la dignité du premier homme, pontife de la création, être social, auteur et propagateur de la vie matérielle et spirituelle qu'il possédait avec une telle plénitude.

L'ancienne philosophie avait enseigné que toute connaissance est l'effet d'une ressemblance de l'objet connu avec le sujet connaissant. En présence de ces appellations de la seconde personne

de la sainte Trinité : Verbe, image de Dieu, les théologiens se sont demandé quelle était leur raison d'être, et ils l'ont toujours trouvée dans la procession du Père par voie de génération intellectuelle. La même essence est dans le Père qui est dans le Fils, ou, pour mieux dire, elle est comme Père la connaissance génératrice, le dire, τὸ *dicere*, et comme Fils la connaissance engendrée, le Verbe. Aussi l'École a-t-elle enseigné que le principe connaissant devient une certaine similitude de l'objet connu : ce qui revient à l'axiome de l'ancienne philosophie, en évitant les inconvénients qu'il pouvait présenter. En effet, la ressemblance entre le sujet connaissant et l'objet connu n'est pas de toute nécessité une conformité d'essence. Personne ne l'a jamais enseigné, car c'eût été contredire les faits, qui nous apprennent que nous pouvons connaître des choses qui diffèrent de nous par l'essence. Il suffit de la conformité des qualités ou des accidents. Aussi la véritable nature de la connaissance est-elle d'être une image qui se forme dans le sujet comme la reproduction de l'objet connu, pourvu que l'objet soit avec le sujet dans ces rapports de ressemblance que les scolastiques ont appelée *intentionnelle*, par opposition à la ressemblance *réelle*. Leur but

n'a pas été d'enlever à la première sa réalité objective, mais de faire ressortir la prérogative qu'elle a de former la connaissance, et qu'ils ont appelée l'*intelligibilité* des choses, désignant par là la propriété qu'elles ont de produire en nous un être intentionnel, que nous pouvons à bon droit nommer idéal.

Tout acte de la connaissance suppose la ressemblance de l'objet connu, mais cette ressemblance peut tout aussi bien être un original qu'une copie. La connaissance peut provenir de l'objet préexistant, comme aussi l'objet peut être modelé sur l'image placée dans le principe de la connaissance. Ainsi, la représentation d'un objet de la création est une image prise de la réalité : au contraire, la pensée de l'artiste est le prototype de son œuvre. En Dieu, on ne trouve pas cette connaissance venue des choses extérieures. En contemplant sa propre essence, il se connaît lui-même; il connaît toutes les réalités et possibilités distinctes de son être, et le Verbe procédant de l'acte de l'intelligence sera en même temps l'image de Dieu qui le profère et le prototype de toutes les existences réelles ou possibles (1).

(1) S. Th., *C. Gent.*, lib. IV, cap. II.

Mais suivant une loi que nous avons déjà posée, le Verbe de Dieu est ainsi appelé par une analogie prise de l'activité humaine. Le verbe de l'homme sera donc en quelque manière la reproduction de lui-même et la représentation des réalités extérieures ou intérieures qui auront concouru à sa formation. Si donc l'homme est le pontife de la création, il trouvera dans son langage le moyen de remplir sa destinée. Et remarquons à cet égard qu'il y a dans l'acte de la connaissance une activité et une passivité. L'activité est ce regard rétrospectif du sujet sur lui-même ; la passivité est l'aptitude qu'a le sujet d'arriver à la connaissance par lui-même et par les ressemblances intentionnelles des objets. Un corps lumineux doit à sa nature d'être lumineux en lui-même, et aux fluides qui l'environnent de pouvoir éclairer. L'homme doit à sa nature de pouvoir connaître, et à l'objet de sa connaissance le fait même de son acte intellectuel. Si donc la connaissance n'est pas essentiellement libre dans ses premiers éléments, elle l'est au moins dans son perfectionnement et dans son application, dans sa manifestation extérieure par la parole. De là cette liberté qui a passé de l'homme au monde extérieur se réflétant en lui, et qui a caractérisé, pour l'ennoblir, le premier langage

humain, le premier sacrifice de louanges offert par la créature à son Auteur.

Mais comment la connaissance peut-elle arriver à se former en nous, et comment ce genre de perfection qui consiste pour un être à réunir en lui la perfection des autres réalités, se trouve-t-il chez l'homme par le fait même qu'il connaît? La possibilité de la connaissance est dans l'aptitude de la chose connue à se trouver dans le sujet (1). Quelle est exactement la nature de cette aptitude? Saint Thomas distingue un double changement dans le sujet, selon qu'il reçoit la forme (la propriété essentielle) de l'objet dans son être physique (réel) ou dans son être spirituel (idéal) (2). Le premier se produit dans les êtres matériels, au point même que quelquefois ils ne peuvent pas recevoir un être étranger sans perdre le leur. Le second changement rend seul la connaissance possible, et suppose si peu le premier, que plus celui-ci se trouve exclu, plus l'acte est parfait. Les sens même nous offrent l'application et la vérification de ce principe : celui-là est le plus étendu dont l'organe subit le moindre changement, et c'est le sens de la

(1) S. Th., *de Veritate*, q. 2, a. 2.
(2) S. Th., S. p. 1, q. 78, a. 3.

vue (1). Et nous disons : L'esprit humain est capable de recevoir en lui par la connaissance les phénomènes, la forme des objets dans leur être idéal, à cause de son immutabilité essentielle. Aussi l'École s'est-elle complu à répéter avec Aristote que notre nature intellectuelle, c'est-à-dire le principe indestructible et immortel de notre être, peut tout devenir. C'est aussi la raison de ces paroles de saint Thomas, dans un des passages cités plus haut : « Tandis que chacune des créatures ne « peut renfermer en elle qu'une partie très-mi- « nime de l'univers, l'âme raisonnable étend sa « connaissance à l'univers entier. »

Ceci explique suffisamment dans quel sens les scolastiques ont attribué une certaine universalité au principe de nos connaissances. Il n'ont pu entendre par là que cette propriété du sujet de recevoir en lui l'image intellectuelle de nombreux objets, ou, si l'on veut, leurs essences propres dans leur nature idéale et non réelle. C'est là l'idée de saint Thomas, lorsqu'après avoir montré les êtres privés de connaissance comme bornés à leur propre forme, et les intelligences comme douées de la faculté de recevoir celles des autres êtres, il ajoute

(1) I Part., q. 75, aa. 5, 6. — *Contra Gent.*, l. II, capp. L, LV

qu'elles les reçoivent « en tant que l'image (*species*) de l'objet existe dans le sujet. » Alors seulement il tire sa conclusion : un être capable de connaissance participe de l'être à un plus haut degré que celui qui en est incapable. Cette dignité, toutefois, il ne faut pas la considérer dans le sujet simplement comme l'effet de cette possession de l'être idéal qui lui est étranger. La faculté même de percevoir les objets extérieurs suppose en lui une perfection, qu'avec beaucoup de raison, on peut nommer une certaine plénitude de l'être. Les scolastiques aiment à revenir sur cette puissance merveilleuse de l'esprit. Produire en soi les représentations vivantes des objets avec la rapidité de l'éclair, s'approprier par l'amour le bien et la perfection comme il les saisit par la pensée, n'est-ce point là pour l'homme être un petit monde et la véritable image de son Créateur? Dieu, océan immense de l'être, contient originairement en lui toutes les créatures, toutes les merveilles que sa parole a tirées du néant : l'esprit à son tour est comme une mer où aboutissent toutes les perfections des êtres créés (1).

Quand on comprend ainsi l'organisation intel-

(1) Sylv. Maurus. *Quæst. philos.*, q. 4.

lectuelle de l'homme, on voit combien le langage était capable de lui servir dans le rôle qu'il avait reçu dans la création. Tout ce qui se réfléchissait et se condensait en lui trouvait une extériorisation dans sa parole ; et comme au fond l'éducation spirituelle et matérielle de ses descendants n'était que leur participation, par la connaissance et par l'amour, aux prérogatives du premier homme, la forme nouvelle que ces prérogatives recevaient du langage était le moyen le plus propre à obtenir ce résultat. Ainsi, pour reprendre la même comparaison, comme l'Océan divin contenait originairement en lui toutes les créatures par son Verbe, c'était aussi à son verbe intérieur et extérieur que l'homme devait sa plénitude de l'être et la manifestation de ses plus nobles attributs. « Toutefois, « dirons-nous avec saint Grégoire de Nysse, au- « tant la nature divine diffère de la nature hu- « maine, autant leurs propriétés diffèrent les unes « des autres. Notre verbe est un néant comparé « au Verbe consubstantiel du Père, car il a été « créé avec notre nature, et n'a point existé de « toute éternité comme le Verbe divin. Mais « comme Dieu, qui nous a donné l'aptitude au « travail, n'a pas pour cela créé chacun de nos « travaux en particulier, ainsi, en nous donnant

« la faculté de produire notre verbe, Dieu nous « en a laissé l'application et la direction. Ce serait « une puérilité, une niaiserie digne des Juifs, que « de se figurer Dieu comme un maître qui a fait « épeler par l'homme les noms destinés à former « son langage. Les idées chrétiennes sur Dieu et « ses perfections, sur le simple acte de sa volonté « qui a tiré l'univers du néant, répugnent à une « conception semblable. Comme Dieu a donné « aux animaux la faculté de se mouvoir, il a com- « muniqué à la nature humaine la faculté de par- « ler et d'articuler. A l'homme de déterminer les « procédés organiques d'articulation qui convien- « nent à la nature des choses qu'il veut désigner. « Dieu crée les choses, mais il ne crée pas les « noms. Les choses et leurs propriétés sont le « résultat de la puissance créatrice, tandis que « les noms qui leur sont donnés sont le résultat « de la puissance d'articulation, communiquée « une fois pour toutes. Celle-ci est une création « divine : son résultat provient de la liberté hu- « maine dirigeant la faculté reçue. Le langage « humain est donc une invention de notre esprit. « Car de même qu'au commencement, lorsque « l'humanité tout entière parlait la même langue, « la sainte Écriture ne fait pas le moins du monde

« mention d'un enseignement divin du langage; « ainsi, lorsque l'humanité a été forcée de se « diviser en plusieurs branches, à cause de la « multiplicité des langues qu'elle a parlées, il n'est « pas dit que Dieu ait établi une loi d'après la- « quelle telle branche devait adopter tel langage « déterminé (1). »

Ce sentiment de saint Grégoire de Nysse résulte si directement de tout ce que nous avons établi avant de l'exposer, que nous croyons devoir l'adopter, sauf à lui donner quelques développements qui ne s'éloigneront pas de l'esprit du saint docteur.

L'opinion de l'innéité du langage a été l'opinion dominante du paganisme, du judaïsme et des docteurs chrétiens. En appelant l'homme ζῶον λογικὸν καὶ πολιτικὸν, les Grecs indiquaient que le langage est essentiel à sa nature (2). La paraphrase chaldaïque d'Onkelos traduit ainsi le passage de la Genèse (II, 7) : Et factus est in animam viventem;

(1) Greg. Nyss. Opp. ed. Par., 1630, t. II, p. 768.

(2) « ... Quæ utique homini nequaquam competerent, nisi præter rationem etiam organum, quo rationales conceptus enuntiare posset, Creator ipsi dedisset. Nam sine hoc sermocinandi instrumento non esset animal politicum sive sociale. » Brian Walton in *Proleg. Bibl. Polygl. Lond.*, p. 1.

וחוח באדם לרוח ממללא : et fuit homini in animam loquentem. Donc, d'après la tradition qui a dicté cette traduction, l'homme n'est pas seulement un être raisonnable, il est encore un être parlant. Frassen, docteur de Sorbonne, exprime la même opinion : « Nos premiers parents, dit-il, ont à l'instant même de leur création reçu de Dieu le langage en même temps que l'intelligence, » et il appelle insensée, pour ne pas dire impie et hérétique, l'opinion de ceux qui prétendent que l'homme est arrivé aux sons articulés par des sons inarticulés, et au langage par la réunion des mots formés peu à peu (1).

Dire que langage est inné à l'homme, ce n'est pas le réduire à une faculté organique et purement matérielle. Ainsi comprise, cette opinion reviendrait à celle d'Épicure qui veut que les hommes aient parlé comme les chiens ont aboyé φυσικῶς κινούμενοι (2). S'il n'eût été que cela, le langage n'eût pas subi toutes les modifications par lesquelles nous savons qu'il a passé : il eût été toujours le même, comme le chant du rossignol ou le bêlement des agneaux. Car ce qui est inné a,

(1) Cité par Chastel : *de l'Origine*, etc., p. 109.

(2) Procli, *Scholia in Plat. Crat.*, ed. Boissonnade. Leipzig, 1820, p. 9.

en tant qu'inné, un caractère inaltérable (1). Le langage a prouvé par ses variations qu'il est affranchi des lois de l'immutabilité naturelle, et qu'il a son principe dans une activité libre. Rappelons-nous maintenant : 1° que l'homme a, dans son organisme, la faculté de produire des sons articulés, et que c'est là une prérogative qui l'élève au-dessus des autres créatures. Rappelons-nous : 2° que les sons articulés par l'homme, grâce à son organisme et à l'union qui existe chez lui entre l'âme et le corps, sont capables de former une expression juste et organique de l'objet de la pensée humaine. A qui appartiendra l'usage de cette faculté et le choix de cette expression? Qui fera passer *en acte,* pour nous servir des mots de l'École, *cette puissance* qui fait essentiellement partie de la nature humaine? Et si Dieu, en donnant à l'homme le pouvoir de parler, lui a révélé l'idée des formes phonétiques parfaites, quelle sera la faculté à laquelle l'homme aura recours pour harmoniser sa parole avec les formes phonétiques idéales, et rendre la parole la plus parfaite possible? Il en a été évidemment au paradis de la faculté de parler, comme

(1) Grimm, *Urspr. der Spr.*, in den *Abhand. der Berlin. Akad.*, 1851, p. 110.

de la faculté de manger. L'homme n'avait pas seulement la faculté de manger, il en sentait aussi le besoin. C'était pour lui une nécessité innée, en même temps que le fait de sa liberté. Aussi l'acte de manger était-il un acte moral, un acte religieux, un acte par lequel l'homme accomplissait une partie de sa vocation. Lors donc que l'homme, se sentant sollicité à parler par les besoins intimes et par les aptitudes qu'il reconnaissait à ses organes, proféra le premier discours, il accomplit un acte dont le principe était dans les perfections innées déposées en lui par son Créateur, et dont la détermination provenait de sa liberté. D'où il suit que, pour donner à notre opinion une formule scolastique, nous pouvons dire, avec M. Kaulen : « Le langage est *in potentia* une des perfections innées de l'homme, et *in actu* une activité libre (1). » Le langage a donc été en partie un don de Dieu fait à l'homme dans l'acte même de la création. Par là s'explique la parole des Livres saints où il est dit que l'homme a été créé parfait ; par là s'explique aussi tout ce que rapporte la Genèse de l'état primitif de l'homme au paradis, et enfin cette doctrine s'accorde avec ce que nous

(1) *Die Sprachv.*, p. 224.

avons établi de la langue primitive, à savoir l'union organique entre les sons et les idées. Toutefois, comme ce rapport organique avait son fondement dans l'exercice le plus parfait de la liberté humaine, comme l'état primitif et parfait du premier homme suppose la perfection de ses connaissances et de l'exercice de ses facultés, il faut admettre que le langage a été aussi, en quelque manière, le produit des facultés humaines, s'exerçant librement selon le but pour lequel elles avaient été créées.

XIV

Est-ce trop présumer de notre opinion que de dire qu'elle renferme tout ce qu'il y a de vrai dans les théories formulées à propos de l'origine du langage, et qu'elle évite ce qu'elles peuvent contenir d'exagéré dans le sens de la Révélation ou de la liberté? Un examen rapide de ces divers systèmes répondra à cette question.

Il est remarquable d'abord qu'en dehors de la révélation, l'opinion qui a voulu faire à l'homme les honneurs de l'invention du langage, s'est crue obligée de commencer par déprimer les origines humaines. Il n'y a pas de différence à cet égard entre Diodore, Lucrèce, Vitruve, Horace et les philosophes français du XVIII^e^ siècle. Tous font de l'humanité un « mutum et turpe pecus » qui finit par mettre sa physionomie en jeu, son corps en mouvement, par produire certaines intonations, desquelles résulte un premier langage naturel qui

va ensuite se développant peu à peu, jusqu'à constituer le langage articulé. C'est sans doute aux besoins de la thèse que l'on doit l'assimilation établie par cette école entre le langage articulé et le langage artificiel.

M. Renan juge ainsi cette hypothèse : « Elle est peut-être de toutes celles qui ont été essayées pour expliquer l'origine de la parole, la plus fausse, ou, pour mieux dire, la moins riche en vérité. Les philosophes qui la proposèrent avaient bien compris, il est vrai, que l'homme a tout fait dans l'invention du langage, que c'est de l'exercice naturel de ses facultés et non du dehors qu'il a reçu le don de l'expression articulée ; mais ils commettaient une erreur en attribuant aux facultés réfléchies et à une combinaison voulue de l'intelligence, un produit spontané de cette force vive que révèlent les facultés humaines, qui n'est ni la convention, ni le calcul, qui produit son effet d'elle-même et par sa propre tension (1). » Il faudrait se garder d'oublier en parcourant ces lignes que *la vérité n'est que dans la nuance,* et que *la vraie science consiste à ne point conclure.* Cependant, nous aurions tort de dissimuler que M. Renan

(1) *De l'Origine du langage,* pp. 79, 80 et 239.

avait déjà conclu dans sa préface (p. 20) que « l'invention du langage ne fut point le résultat d'un long tâtonnement, mais d'une intuition primitive, qui révéla à chaque race la coupe générale de son discours et le grand compromis qu'elle dut prendre une fois pour toutes avec sa pensée. » On pourrait encore se demander d'où est venue cette « intuition primitive, » ce qui produit cette « force vive, » cette « spontanéité. » M. Renan nous le dit dans un langage un peu plus intelligible, en acceptant, sous quelques réserves, la manière ordinaire de parler : « Sans doute, l'homme produit en un sens tout ce qui sort de sa nature; il y dépense de son activité : il fournit la force brute qui amène le résultat; mais la direction de cette force ne lui appartient pas : il fournit la matière, mais la force vient d'En-Haut. Le véritable auteur des œuvres spontanées de la conscience, c'est la nature humaine, ou, *si l'on aime mieux*, la cause supérieure de la nature. A cette limite, il *devient indifférent* d'attribuer la causalité à Dieu ou à l'homme. Le spontané est à la fois divin et humain. Là est le point de conciliation d'opinions incomplètes plutôt que contradictoires, qui, selon qu'elles s'attachent à une face du phénomène plutôt qu'à l'autre, ont tour à tour leur part de

vérité. » Oui, sans doute, en entendant le mot « spontané » dans le sens que lui donne ce passage, et sans les malheureuses restrictions que nous avons soulignées, on peut et l'on doit admettre que le langage est l'œuvre spontanée de la nature humaine, dirigée par la cause supérieure de laquelle elle provient avec la plénitude de son organisation et de ses facultés. Ainsi comprise, la solution de M. Renan ne diffère pas de celle que nous avons proposée; mais, nous sommes obligé d'en convenir, M. Renan n'admet pas l'existence de cette cause supérieure, telle qu'est la Divinité dans la théologie vulgaire. « Nous somme pleinement autorisés, ajoute-t-il, à dire qu'une telle cause n'existe pas au-dessus de l'homme. » Et pour le dire en passant, il est fâcheux pour le talent de M. Renan qu'il se soit laissé aller, dans l'intérêt de cette dernière thèse, à répéter contre les miracles de misérables objections tant de fois résolues. Le trait piquant qui termine cette tirade ne suffit pas à en rajeunir le contenu. Dès lors il n'y a pas de différence entre le système de M. Renan et celui des philosophes du dernier siècle. Ce n'était pas la peine de les réfuter et de refuser d'admettre avec eux l'état monosyllabique du langage primitif, pour mériter ensuite le reproche de

M. Kaulen que nous citons à dessein sans le traduire : « Die Sprachen sind sogleich auf der Stufe entstanden, welche die historische Sprachkunde als eine Fortbildung früherer aufgehobener Standpunkte anerkennen muss, und obwohl aus der Renanschen Welt die Wunder auf ewig verbannt sind, so hat doch der menschliche Instinct bei ihm das Recht, Wunder des Unsinns zu wirken (1). »

L'opinion de M. Grimm ne diffère pas au fond de celle que nous venons d'exposer. Le but principal de ses efforts est de réfuter la thèse de la révélation du langage. Il en fait l'œuvre unique de l'homme, une œuvre se développant peu à peu (2), simple et pauvre d'abord, bornée quant à son matériel à quelques centaines de racines, et passant ensuite par le développement individuel et social à une plus grande perfection. M. Steinthal dit que le langage naît dans l'âme d'une manière nécessaire et pour ainsi dire aveugle, à un certain degré de développement de la vie psychologique. Il étudie surtout les influences réciproques de l'âme

(1) Kaulen, *Die Sprachv.*, p. 109.

(2) *Ueber den Ursprung der Sprache.* Berlin, 1852. Ein Menschliches, in unsrer Geschichte und Freiheit beruhendes, nicht plœtslich sondern stufenweise zu Stande gebrachtes Werk, p. 12.

sur le langage et du langage sur l'âme, et M. Renan dit de son œuvre que « ses aperçus s'évanouissent parfois à force de subtilité et de formalisme (1). » Tout cela, au fond, ne diffère pas beaucoup de l'opinion de Mendelssohn, de Maupertuis, de Jean-Jacques, de Condillac, et en général de tous ceux qui ont voulu se placer en dehors de la révélation. Malgré la forme poétique qu'elle a revêtue chez Herder (2), et l'analyse psychologique à laquelle l'a soumise Wüllner (3), cette opinion n'a pas acquis plus de créance. Il serait difficile, à travers les incohérences et les contradictions sous lesquelles elle se produit, chez

(1) *Der Ursprung der Sprache.* Berlin, 1851. — *Grammatik, Logik und Psychologie.* Berlin, 1855. — Cfr. Renan, *de l'Orig.*, p. 30 ss.

(2) Herder. *Ursprung der Sprache.* « Die ganze hierüber geschriebene Adhandlung trægt ihre beste Kritik in den eigenen Worten Herders (Hamann's Schriften, Bd. 5. Leipzig, 1824, S. 8) sie sei nur als. » Schrift eines Witzlœlpels « erschienen, und die Denkar dieser Preisschrift habe auf ihn so wenig Einfluss, als das Bild, das er gerade an die Wand nagle. » M. Kaulen, à qui nous empruntons ces paroles, cite fort à propos le passage suivant de Platon : Τοὺς τὰ πρόβατα μιμουμένους τούτους καί τοὺς ἀλεκτρυόνας καὶ τἆλλα ζῶα ἀναγκαζοίμεθ' ἂν ὁμολογεῖν ὀνομάζειν ταῦτα ἅπερ μιμοῦνται.

(3) *Ueber die Verwandtschaft des Indogerm., Semit. und Tibetan., nebst einer Einleitung über den Ursprung der Sprache.* Münster, 1838.

ces divers auteurs, de croire à la *possibilité* de l'invention humaine du langage; et quant au *fait* même de cette invention, il n'est nullement démontré par des raisonnements qui n'atteignent que la possibilité. En résumé, ces opinions se réduisent à dire : L'origine du langage est due à la nécessité où les hommes se sont trouvés de s'entendre entre eux, de sorte que ce sont ces rapports quotidiens qui ont formé la première langue; ou bien : Le langage est un moyen de développement de l'esprit particulier, dont l'homme a reconnu l'utilité, et qu'il a créé à cause de cela même (1). A ce sujet, nous ferons deux réflexions.

(1) Quelques auteurs ont pensé que saint Augustin avait été du premier sentiment. Il écrit : « Illud quod in nobis est rationale, id est quod ratione utitur et rationabilia vel facit, vel sequitur, quia naturali quodam vinculo in eorum societate astringebatur, cum quibus illi erat ratio ipsa communis, nec homini homo firmissime sociari posset nisi colloquerentur atque ita sibi mentes suas cogitationesque quasi refunderent, vidit esse imponenda rebus vocabula, i. e. significantes quosdam sonos : ut quoniam sentire animos suos non poterant, ad eos sibi copulandos sensu quasi interprete uterentur. » (*De Ord.*, l. II, cap. XII.) Sur quoi le R. P. Chastel observe avec raison : « Le saint docteur, dans ce livre, ne parle point directement du premier homme; il parle en général de la nature humaine. Peut-être donc est-il permis de ne voir ici qu'un raisonnement *a priori*, un argument de raison, pour démontrer que l'homme, avec le privilége de la raison et cet instinct de socia-

Des faits prouvent qu'une société ne peut pas exister longtemps sans un certain langage. Deux enfants élevés dans les forêts aux environs de Châlons-sur-Marne, et privés de toute communication avec la société, étaient parvenus à se comprendre (1). Et d'ailleurs les sourds-muets, abandonnés à eux-mêmes, arrivent à s'entendre au moyen de gestes très-expressifs. De tels procédés ne constituent, il est vrai, un langage que si l'on prend ce mot dans le sens le plus large qu'il puisse avoir. Il y a un abîme entre ces moyens et le langage articulé, mais en tenant compte de l'abîme qui existe entre notre état et l'état primitif, on pourrait peut-être croire qu'Adam et Ève seraient arrivés au langage articulé. Cela prouverait donc tout au plus que, dans cette hypothèse, Adam et Ève auraient pu inventer le langage. Mais des témoignages historiques montrent qu'en réalité il n'en a point été ainsi. Avant qu'Ève fût créée,

bilité qui le distingue, était capable d'inventer le langage (et l'écriture). Ce qui ne prouverait aucunement que le premier homme n'ait pas reçu la parole d'une autre manière. (Chastel, *de l'Orig. des conn. humaines*. Paris, 1852, p. 100.) — La seconde opinion est adoptée par Richard Simon. (*Hist. crit. du V. Test.*, pp. 14 et 15.)

(1) Racine, *Épîtres sur l'homme*, Ép. II. — Chastel, *de la Valeur*, etc., p. 72.

Adam possédait déjà un langage complet; c'est ce que prouvent les noms qu'il donna aux animaux, et mieux encore les mots qu'il prononça en voyant la première femme.

En second lieu, l'isolement du premier homme le mettait dans l'impossibilité de créer un langage intelligible à des êtres futurs. Et quant au fait de cette création, il est combattu par des preuves très-importantes. La révélation nous apprend que Dieu avait créé l'homme parfait (1). Or, à cet état de perfection appartient sans nul doute la possession du langage. Car, bien que l'intelligence humaine puisse entrer en activité sans ce moyen, c'est cependant du langage qu'elle attend son plein développement. De plus, l'anatomie reconnaît en l'homme des organes qui ne servent qu'au langage. Il appartenait donc à la perfection de l'homme de pouvoir se servir de ces organes pour le but déterminé auquel ils sont destinés. Enfin, il faut supposer que la première femme était, dès le moment même de sa création, apte à remplir la fin pour laquelle elle avait été créée. Cette fin était de former à l'homme une société, chose qui était

(1) Eccles., 7, 30, עשה האלהים את־האדם ישר, Creavit Deus hominem rectum.

impossible sans le langage. Comme elle s'est trouvée en pleine possession de son intelligence, ainsi Ève a dû se trouver en possession du langage. Mais en admettant qu'Ève ait été créée dans ces conditions, pourquoi vouloir qu'Adam ait eu à inventer le langage? Ajoutons qu'il eût été fort difficile à Adam d'arriver à inventer le langage dans l'espace de temps qui a séparé sa création de celle de sa compagne. Dans les desseins de Dieu, il n'était pas bon que l'homme fût seul, ce qui a permis à de grands théologiens d'enseigner qu'Ève fut créée le sixième jour avec Adam. Or, quelles que fussent les perfections du premier homme, il lui eût été impossible d'inventer en quelques instants un langage tel que celui qu'il parle en contemplant l'os de ses os et la chair de sa chair (1).

(1) Qu'on nous permette de citer un passage un peu long de M. Delitzsch dans son *Commentaire sur la Genèse*. Il renferme, avec les raisons dont nous venons de nous servir pour réfuter l'opinion de l'invention humaine du langage, une exposition de l'opinion à laquelle nous nous sommes arrêté. « Die Sprache ist, wie uns hier die Schrift belehrt, keine innerhalb der menschlichen Gesellschaft für den Zweck des Verkehrs nach und nach gemachte Erfindung. Sie ist, wie Wilh. v. Humboldt in seiner epochemachenden Abhandlung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues wissenschaftlich dargethan, eine unwillkürliche Emanation des Geistes, der lautbare menschliche λόγος (im Unterschiede von φωνὴ and ἦχος vernunftloser, nicht mit λόγος begabter Wesen

L'opinion opposée à celle de l'invention humaine du langage est celle de sa révélation divine. Cette dernière semble devoir son origine à la merveilleuse organisation du langage, qui a fait croire à l'impossibilité de son invention. Elle avait cours chez les Grecs et chez les Hébreux. Dans l'Église, elle a été produite pour la première fois par Eu-

und Dinge) oder, wie Plato im Soph. sagt, der durch den Mund hindurchgehende vernehmliche Ausfluss der Vernunft (τὸ ἀπὸ διανοίας ῥεῦμα). Was uns hier die Schrift berichtet, ist übrigens, genau genommen, nicht die erste Genesis der Sprache. Wenn Jehova-Elohim (2, 16) zum Menschen spricht, so wird da schon Sprachfæhigkeit auf Seiten des Menschen vorausgesetzt; denn wer nicht selbst sprechen kann, kann auch Gesprochenes nicht verstehen. Das Sprechen Gottes zum Menschen ist das wodurch der dem Menschen anerschaffene Sprachbildungstrieb geweckt wird. Die menschliche Sprache datirt also schon von 2, 16 Hier aber tritt, wie Dr. richtig bemerkt, zu der weckenden Anleitung Gottes ein zweiter die in den Menschen gelegte Potenz actualisirender Factor, næmlich die zur Erweiterung, zur Ausbildung durch Uebung und Anwendung anleitende Aussenwelt. Man hat sich von dieser uranfænglichen Sprache keine niedrige Vorstellung zu machen. Sie benannte die Dinge nicht nach abstrahirten grossentheils nur zufælligen Merkmalen, sondern nach ihrem bei der Wurzel erfassten Wesen. (S. Job., 15, 7, s.) Es war eine durchaus ideale Sprache, obwohl ein entwickelungsfæhiger kindlicher Anfang. Denn der Mensch war vermœge seiner Gottesbildlichkeit zum Herrn der irdischen Creaturen berufen. Sie benennend begann er die Vollziehung dieses Berufes. Denn die Sprache ist, wie Kurtz (Gesch. 1, 230) so schœn als wahr es ausdrückt, das Scepter der Menschheit. » (*Commentar Ueber die Genesis*, 3 Ausg. S. 158, 159.)

nomius, qui a été aussitôt réfuté par saint Grégoire de Nysse, de la manière que nous avons plus haut. Bien qu'elle n'ait point été partagée par les savants les plus distingués qui ont vécu au sein de l'Église, elle a été reproduite sous une autre forme par M. de Bonald, adoptée et défendue par de Maistre, La Mennais, Gioberti, et l'école des traditionalistes, contre laquelle s'est formée une école nombreuse de théologiens catholiques. Dans cette opinion, on reconnaît que l'homme primitif était doué de facultés beaucoup plus promptes, de connaissances beaucoup plus complètes que les nôtres : ce qui n'empêche pas de raisonner sur les lois qui ont dû présider alors à l'acquisition des connaissances par le développement des facultés, exactement comme on raisonne eu égard à l'état actuel de l'homme. C'est là une contradiction manifeste. Puis, le principe fondamental de cette opinion est celui-ci : « L'homme a besoin de signes ou de mots « pour penser comme pour parler; c'est-à-dire « que l'homme pense sa parole avant de parler sa « pensée. Le langage est l'instrument nécessaire « de toute opération intellectuelle et le moyen de « toute existence morale (1). »

1) De Bonald, *Recherches philosophiques*, etc., passim.

Examinons les faits tels qu'ils se passent aujourd'hui. L'homme naît capable de parler, et cette aptitude se révèle en lui lors même que, comme chez les sourds-muets, un obstacle organique s'oppose à son développement. Cependant, cette aptitude à la parole n'est pas la même chez tous les individus, et la preuve, c'est que les uns arrivent à parler plus tôt, les autres plus tard. Mais avant que l'enfant puisse parler, il manifeste une vie intérieure par des faits certains de perception, d'idées et de rapports entre les unes et les autres. L'enfant pense donc, bien que d'une manière imparfaite : il juge, il compare, il se rappelle, il reconnaît le visage de sa mère et manifeste ce jugement par un sourire. On voit en lui des efforts vers une expression plus parfaite de ses idées. Si l'homme naissait actuellement avec la perfection originelle que le premier homme possédait au paradis, il trouverait dans son organisme le moyen d'unir ses idées à un son, et formerait une expression pathognomique de ses idées. Mais comme l'union organique entre les idées et leur expression phonétique est actuellement perdue, l'enfant doit d'abord être initié à trouver une union conventionnelle entre les sons organiques et les idées, et apprendre les noms de ses idées tels qu'ils existent dans une forme parti-

culière de langage. Ceux qui l'entourent observent les mouvements de son âme, remarquent les objets sur lesquels il porte son attention, lui disent le nom de ces objets ou de ces idées, et la répétition fréquente de cet enseignement conduit l'enfant à apprendre à extérioriser les impressions de son âme par le moyen de sons déterminés. Dès qu'il est en possession de cet instrument, il est vrai qu'il se développe avec une rapidité plus grande; malgré cela il est tout à fait faux de dire que l'homme apprend d'abord à penser par le moyen des mots qu'il entend. Les sourds-muets ne se règlent certainement pas seulement d'après les instincts des animaux, mais d'après des jugements intelligents, avant même d'avoir reçu aucune éducation. S'il était vrai, comme l'écrit M. de Bonald, que l'esprit n'existe ni pour les autres ni pour lui-même avant la connaissance de la parole qui vient lui révéler l'existence du monde intellectuel et lui apprend ses propres pensées (p. 147), ni les enfants, ni les sourds-muets ne seraient susceptibles d'éducation; car il manquerait au maître et à l'élève ce moyen terme, fondement et base de leur rapport : la pensée ou l'esprit présent à lui-même. Pour nous, nous avons tellement l'habitude de nous servir de mots

comme termes de nos pensées, que nous les parlons presque nécessairement, bien que nous puissions aussi penser sans ce moyen, comme cela nous arrive pour les idées dont nous ne connaissons pas l'expression.

Ces considérations font ressortir l'inexactitude du point de départ de l'opinion traditionaliste. Celle que nous avons proposée laisse à la puissance divine le fait de la création du langage, sans dire toutefois que pour cette création Dieu ait fait un acte séparé de celui par lequel il a créé l'homme parfait, et elle laisse à l'activité libre de l'homme le fait de la production actuelle du langage. Concluons avec Benloew : « Nous pensons que l'hom-
« me parla tout d'abord, nécessairement poussé
« par un instinct naturel (ajoutons : et par la cons-
« cience qu'il avait de sa mission dans ce monde),
« et en s'aidant des organes que la divine Provi-
« dence avait mis à son usage. Nous n'admettons
« donc pas que la langue ait été communiquée à
« l'homme par une révélation nouvelle et parti-
« culière : nous pensons que le miracle de sa
« création comprend aussi celui de la manifesta-
« tion de sa pensée (1). »

(1) Benloew, *Aperçu*, p. 13.

XV

Guillaume de Humboldt semble avoir voulu prévenir les philologues contre les écarts dans lesquels peut les jeter la philologie pure, lorsqu'il insiste sur les diverses circonstances qui sont de nature à modifier les langues d'une même famille de peuples, et même à les changer complétement. L'histoire et l'ethnographie positive sont les deux auxiliaires indispensables du linguiste qui veut profiter de ses connaissances philologiques, pour déterminer les diverses familles qui se sont partagé l'humanité. S'il se prive de leur secours, le philologue s'exposera à ne point tenir compte des circonstances extérieures, de la communauté d'habitation, des différences de religion, du mélange des races, de la sujétion ou de la domination politique, qui toutes ont pu altérer la langue d'une famille, ou même lui en faire adopter une autre d'origine différente (1). Il se trouvera ainsi en pré-

(1) Humboldt, *Kosmos*, 1 Bd.

sence de faits capables de le déconcerter, à moins qu'une hardiesse plus que téméraire ne lui persuade qu'il peut formuler quand même ses conclusions, et contredire ainsi tout ce qui a été enseigné jusqu'à lui. De là des efforts pour tâcher de se concilier l'ethnographie et l'histoire, auxquelles on fait subir le sort que saint Jérôme indiquait comme celui de l'Écriture entre les mains d'un interprète inhabile : *Conantur ad suum sensum... trahere repugnantem.* Nous allons tâcher de nous tenir en garde contre cet écueil dans les deux dernières études qu'il nous reste à faire sur les langues et les peuples, les langues et les religions.

Dans son *Histoire générale des langues sémitiques* (1), M. Renan se plaint de ce que Eichhorn a donné le nom de *sémitique* à la famille des langues syro-arabes. Et il ajoute : « Le nom des *sémites* n'a dans cet écrit qu'une signification de pure convention : il y désigne les peuples qui ont parlé hébreu, syriaque, arabe ou quelque dialecte voisin, et nullement les peuples qui sont donnés dans le dixième chapitre de la Genèse comme issus de Sem, lesquels sont, pour une bonne partie,

(1) PP. 42 et 43.

d'origine arienne. » Nous n'avons pas plus à nous occuper de savoir quelle a été la pensée d'Eichhorn, que nous n'avons à discuter la manière dont elle est interprétée par M. Renan. Ce que nous contestons, c'est que les peuples qui sont donnés au dixième chapitre de la Genèse comme issus de Sem, soient, pour une bonne partie, d'origine arienne, au moins si l'on établit les classifications sur l'étude des langues qu'ils ont parlées. M. Renan nous avait appris, quelques pages plus haut (1), qu'à s'en tenir au dixième chapitre de la Genèse, la race sémitique se diviserait en trois groupes : 1° Groupe araméen ou syriaque; 2° groupe arphaxadique, c'est-à-dire venant d'Arphaxad, et se subdivisant lui-même en Térachites (Israélites, Madianites, Moabites, Ismaélites, etc.) et en Jochtanides ou Arabes méridionaux. Voilà bien des peuples qui ont parlé hébreu, syriaque, arabe, ou quelque dialecte voisin. Moïse nous les donne comme issus de Sem, et s'il prenait fantaisie à quelqu'un de leur assigner une origine arienne, il est permis de douter qu'il pût réunir en preuve de sa thèse des arguments philologiques, à moins de ne tenir aucun compte des dénomina-

(1) P. 36.

tions et des classifications communément admises. Quant au groupe chananéen, ne vient-il pas dans ce passage par l'effet d'une distraction de l'auteur, qui n'est pas même rachetée par l'addition, « rejeté par l'ethnographe hébreu dans la famille de Cham? » Au moins, n'est-ce pas en s'en tenant au dixième chapitre de la Genèse qu'on peut le faire entrer dans la famille sémitique. On ajoute : « Que l'analogie de langage le rattache nécessairement aux Araméens, aux Térachites et aux Arabes. » C'est donc sur l'analogie de langage que l'on se fonde, et c'est sur ce terrain que nous avons à suivre la discussion.

« Par moments, dit M. Renan, le critique est tenté d'être de l'avis des Hébreux qui ont obstinément repoussé toute fraternité avec Chanaan.... Le caractère propre des Sémites est de n'avoir ni industrie, ni esprit politique, ni organisation municipale; la navigation et la colonisation leur semblent antipathiques; leur action est restée purement orientale et n'est entrée dans le courant des affaires de l'Europe qu'indirectement et par contre-coup. Ici, au contraire, nous trouvons une civilisation industrielle, des révolutions politiques, le commerce le plus actif qu'ait connu l'antiquité, une nation sans cesse rayonnant au dehors

et mêlée à toutes les destinées du monde méditerranéen. En religion, même contraste : au lieu de ce monothéisme sévère, de cette haute idée de la Divinité, de ce culte épuré qui caractérise les peuples sémitiques, nous trouvons chez les Phéniciens une mythologie grossière, des dieux bas et ignobles, la volupté érigée en acte religieux. Les mythes les plus sensuels de l'antiquité, les cultes phalliques, le commerce des courtisanes, les infâmes institutions des galles et des hiérodules venaient en grande partie de la Phénicie. » Que conclure de ce contraste? « Peut-être s'il fallait désigner parmi ces peuples antiques celui dont la physionomie contraste le plus avec celle des Sémites, serait-ce les Phéniciens qu'on serait tenté de nommer (1). »

Mais si la physionomie des Phéniciens ne ressemble en rien à celle des Sémites, elle porte fortement accusé un air de famille commun aux races sémitico-couschites de la Babylonie et de l'Égypte : c'est le même développement dans l'industrie, la même activité dans le commerce, le même esprit matérialiste dans la civilisation, la même couleur obscène dans la religion et les mythes; les cultes,

(1) PP. 181 et 182.

les légendes se répondent aux bords du Tigre et du bas Euphrate, sur les plages phéniciennes et aux rives du Nil. Les travaux de M. Movers et de récentes découvertes (1) faites à Ninive et à Babylone rendent témoignage à cette analogie. Aussi la plupart des critiques modernes se font-ils l'écho de l'antiquité tout entière, pour placer le berceau des Phéniciens sur le bas Euphrate, au centre des grands établissements commerciaux et maritimes du golfe Persique (2). Est-ce là un berceau sémitique? Nous croyons qu'il résulte au contraire de ces faits que les Phéniciens sont de race chamitique. M. Renan est presque de notre avis lorsqu'il écrit : « Nous tiendrons donc les Phéniciens pour une branche de la grande famille sémitico-couschite (3). » Il faut ajouter : couschite par la race, et sémitique par le langage.

Toutefois, comment se fait-il que « le peuple que les données linguistiques nous montrent comme ayant été dans la fraternité la plus étroite

(1) Movers, *Die Phœn.*, II, 1, p. 276 et suiv. — Knobel, *Die Vœlkertafel der Gen.*, p. 310-315. — Bunsen, *Ægypten's Stelle*, l. V, III[e] partie.

(2) Bertheau, *Zur Gesch. der Isr.*, s. 163, 186. — Knobel, *Gen*, s. 314 ff. — Herod., I, 1, et VII, 89. — Strab., l. I, p. 42, et l. XVI, pp. 766, 784.

(3) P. 184.

avec les Hébreux, » soit précisément celui qui diffère le plus des Hébreux par la culture et le développement, et qui diffère essentiellement d'eux par la race? Nous ne pensons pas que la difficulté soit simplement reculée par les preuves nombreuses qui établissent que les Phéniciens ne sont pas les habitants primitifs de la terre de Chanaan. Nous pensons au contraire que c'est à ce fait qu'il faut en demander la solution avec les anciens et les modernes commentateurs de la sainte Écriture (1).

C'est la solution proposée par M. Franck. « M. Renan démontre très-bien, dit-il, que l'hébreu était également en usage chez les descendants de Tharé qui passèrent l'Euphrate, chez toutes les peuplades qui formèrent primitivement la race hébraïque et chez les Chananéens ou Phéniciens. Ce

(1) On peut voir le résumé des commentateurs anciens dans D. Calmet. Quant aux modernes, nous citerons entre autres Kurtz et Knobel. Les oppositions de Hengstenberg, de Movers et de Ritter qui ont suivi celles de Bochart, de Perizonius et de Vitringa, partent du silence de la Genèse à cet égard. Il faut simplement observer que Moïse ne prétend pas faire l'histoire de tous les peuples issus de Noé, mais seulement de ceux de la famille de Sem, et de cette branche en particulier à qui ont été confiées les promesses; et que par conséquent, il n'a à parler que des peuples qui habitaient la terre de Chanaan au moment où les Hébreux y ont fait leur première apparition avec Abraham.

n'est pourtant pas une raison de faire de ces derniers une nation sémitique, au mépris de la Genèse qui les désigne expressément comme les descendants de Cham. Pourquoi donc les Chananéens n'auraient-ils pas pris l'usage de l'hébreu des nations établies avant eux dans la Terre sainte? Pourquoi ces nations d'une civilisation déjà avancée, qui construisaient de si grandes villes et de si puissantes forteresses, qui savaient tirer de la terre de si magnifiques fruits, ne passeraient-elles pas plutôt pour des enfants de Sem? D'ailleurs, M. Renan ne parle pas de tous les peuples qui ont précédé les Chananéens dans la Terre promise. Outre ceux qu'il a nommés, il y avait les Awéens, les Kénizites, les Kadmonites, et les Kénites, dont les derniers subsistèrent longtemps parmi les enfants d'Israël. Pour repousser ouvertement, dans une question de cette nature, le témoignage de la Bible, il faudrait avoir pour soi l'évidence, et cette qualité n'appartient pas à la méthode qu'emploie M. Renan : il n'est pas toujours sûr de déterminer les races par les langues (1). »

Cependant ne trouverons-nous pas encore ici dans le livre même de M. Renan quelque chose

(1) *Études orientales*, p. 414.

qui nous mette sur la voie de la solution? Nous y lisons à la page 210 : « La civilisation assyrienne est pour nous le résultat du mélange des Chamites ou Couschites, avec les Sémites et les Ariens sur les bords du Tigre, comme la civilisation phénicienne est le résultat du mélange des Sémites et des Chamites sur les côtes de la mer Méditerranée et de la mer Rouge. » Nous ne différons plus que par rapport à l'ordre des couches, et M. Renan ne nous dit pas quelles sont les raisons qui l'empêchent d'accepter celui que proclame l'histoire. Un peuple qui adopte la civilisation d'un autre peuple, ne peut-il pas adopter aussi sa langue? Comprend-on même qu'il puisse adopter l'une sans l'autre? Sans doute cette adoption ne s'est pas faite tout d'un coup; elle a eu lieu peu à peu, à mesure que les nouveaux venus se mêlaient davantage aux habitants primitifs. D'autant que l'émigration n'avait pas un caractère de conquête. Elle était toute pacifique et consistait comme en une infiltration de peuple à peuple. Le temps n'avait pas encore fait oublier aux diverses races leur fraternité originelle, ni creusé entre elles ces coupures profondes qui deviennent de plus en plus caractérisées à mesure que l'humanité s'éloigne du moment de la séparation. D'ailleurs, les tribus

peu nombreuses et n'occupant que peu d'espace, voyaient sans jalousie d'autres tribus, même de familles différentes, s'établir auprès d'elles et partager la vallée, le coteau ou la plage. De là l'absence de ces haines éternelles que les vaincus vouent aux vainqueurs et qui empêchent à jamais la compénétration mutuelle de deux races. Et dans ces conditions, il n'est pas douteux que les Phéniciens n'aient fini par absorber les Sémites qui les avaient reçus.

C'est le moment de rappeler que plus on remonte vers l'origine de la langue phénicienne, plus on est frappé de sa ressemblance avec l'hébreu et d'un trait de physionomie locale qui la rapproche des dialectes du nord de la Palestine. Si l'on admet que les Phéniciens ont adopté la langue des Sémites primitifs, sauf à lui donner plus tard, quand leur nombre s'est accru et qu'ils ont absorbé les peuples, l'empreinte de leur génie, ces deux faits philologiques s'expliquent très-bien. Si l'on prétend qu'ils ont conservé leur langue originaire, on n'aura pour ces faits que des explications plus ou moins ingénieuses, mais ne reposant sur aucune preuve solide et capable de satisfaire. Si donc les Phéniciens sont Sémites par le langage, ils sont Couschites par l'origine, comme le veut

Moïse, et comme d'ailleurs ils l'ont souvent eux-mêmes proclamé (1).

Le groupe des langues sémitiques comprend encore l'himyarite et l'éthiopien. « Ici, dit M. Renan, se manifeste une contradiction dont nous ne pensons pas qu'il soit donné à la science de pénétrer le secret. D'un côté, le linguiste, en voyant les pays désignés comme couschites, la Babylonie, l'Yémen, et surtout le pays de Cousch par excellence, l'Abyssinie, parler des dialectes sémitiques fort analogues entre eux et constituant dans la famille une classe à part, serait porté à faire des Couschites une subdivision fortement accusée dans le groupe sémitique.... D'un autre côté, l'ethnographie et l'histoire porteraient à séparer profondément les Couschites des Sémites (2). » Nous ne ferons à cet égard qu'une simple observation : c'est que, dans les tables généalogiques de Moïse, Saba, Avila et Lud, les pères de ces nations, figurent à la fois comme descendants de Sem et comme descendants de Cham.

(1) On peut voir ces témoignages dans Tuch, *Kommentar über die Genesis*, pp. 244 et suiv. — Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, pp. 309, 310, et dans l'*Histoire générale des langues sémitiques* de M. Renan, p. 180, note 4.

(2) P. 315, 316.

Cela n'a pas lieu d'étonner, lorsqu'on sait que Moïse a voulu donner le tableau des descendants de Noé, d'après leur famille, leur langue et le lieu de leur dispersion. Pouvait-il choisir un meilleur moyen de nous faire connaître que ces peuples, couschites par les pays qu'ils ont habités, étaient cependant sémitiques par la race?

L'état actuel de la philologie à l'égard des langues chamitiques ne nous permet pas de procéder avec la même précision que nous venons de le faire à propos des langues sémitiques, pour montrer que la philologie ne saurait contredire les données de la révélation. Toutefois, nous avons déjà indiqué le secret des exceptions constituées par les peuples chamites qui parlent une langue sémitique. Nous pouvons encore ajouter que le réseau des langues chamites qui couvre l'Afrique dans sa presque totalité et quelques points de la Babylonie et de l'Arabie, suit les ondulations plus ou moins amples et pures, plus ou moins restreintes et altérées des groupes ethniques chamitico-couschites aux bords du Tigre et de l'Euphrate, sur l'une et l'autre rive de la mer Rouge, dans l'Abyssinie, la Nubie, l'Afrique, depuis le Delta jusqu'au Sénégal, depuis la Méditerranée jusqu'au Niger. Aussi M. Renan avoue-t-il qu'il

faut former pour la langue et la civilisation de l'Égypte une famille à part, à laquelle appartiendraient sans doute les dialectes de l'Abyssinie et de la Nubie, et qu'on pourrait appeler chamitique (1).

La philologie ne troublera pas non plus le groupe japhétien formé par Moïse. On reconnaît les Goths, les Celtes, les Arméniens dans les fils de Gomer, les Slaves dans ceux de Magog, les Ariens dans ceux de Madaï, les Grecs dans ceux de Javan, et ainsi des autres, et la connaissance des langues indo-germaniques suffit pour montrer que la philologie actuelle est loin de repousser une communauté d'origine entre ces peuples divers. Nous remarquons de plus dans le groupe japhétien l'absence de ces infiltrations étrangères qui troublent parfois l'harmonie des groupes précédents. Cela tient à deux causes principales : les émigrations primitives se dirigeaient vers le sud, puis, lorsque plus tard nous en voyons qui prennent la route du nord, les langues japhétiennes avaient atteint une maturité qui les rendait impénétrables.

(1) P. 88. Voir aussi l'indication des autorités sur lesquelles il s'appuie, en note.

XVI

Un examen des langues et des religions, ou du rapport qui a existé entre les croyances religieuses des peuples et les langues qu'ils ont parlées terminera nos études. Nous rapprocherons un fait philologique, la classification des langues en langues à flexion, langues agglutinées et langues isolantes, et un fait historique, l'existence de trois systèmes principaux de religion qui ont divisé l'humanité, le monothéisme, le panthéisme et l'athéisme. Sans contredire ce que nous avons dit ailleurs de la possibilité du passage successif des langues par ces divers états, nous les considérerons pour le moment telles qu'elles nous sont historiquement connues, et nous établirons : 1° Que le monothéisme répond à la forme des langues sémitiques : le culte d'un Dieu un et distinct de la créature est la gloire des peuples araméens et térachites; 2° que le panthéisme répond à la forme des langues indo-

européennes : pour l'Inde tout est incarnation et toute incarnation est divine ; 3° que l'athéisme répond à la forme des langues chinoises : la Chine est la patrie par excellence de l'abstraction.

I. Il ne faut pas une longue étude des langues sémitiques pour sentir courir sous leur forme cet esprit monothéiste dont elles ont été l'organe. Ce qui frappe, en effet, d'abord quand on considère cette famille de langues, c'est son homogénéité. On n'y voit pas entre les dialectes qui la composent les différences profondes qui existent entre les dialectes indo-européens. Ici il n'y a que des nuances tenant plutôt à la diversité des lieux où vécurent des peuples frères, qu'à une constitution intellectuelle différente. Elles se fondent dans une individualité unique, image de l'unité divine que proclame la conscience des Sémites.

Si de l'extérieur de cette forme de langage nous pénétrons à l'intérieur, l'organisme des mots et des phrases nous apparaît comme moulé sur les opérations d'une intelligence essentiellement monothéiste. La manifestation la plus vraie comme la plus éclatante du génie qui à présidé à la formation des mots, se produit dans le verbe. C'est dans la physionomie du verbe que vient se peindre l'âme qui vit sous les formes linguistiques. « Par

le verbe, dit G. de Humboldt, la pensée abandonne sa demeure intérieure et passe dans la réalité. » Or le verbe sémitique, merveilleusement propre par la flexibilité de sa conjugaison à exprimer les relations des idées analogues aux relations sensibles des choses, se renferme, quand il sort du monde extérieur pour s'élever aux régions de l'être pur, dans l'expression à peu près inflexible de l'actualité et de l'universalité. Car, pour le Sémite, derrière l'être limité dans son étendue et dans sa durée, il y a l'être immense et éternel. Voilà pourquoi la forme verbale de sa pensée, répondant avec justesse à la nature des choses, d'une part exprime, par la fluidité de la conjugaison, l'existence multiple et la succession des êtres finis, et, de l'autre, par l'absence de temps et de modes bien accentués, l'existence une et toujours identique à elle-même de l'être infini.

Cette distinction de Dieu et de la création se laisse apercevoir encore à travers les formes substantives de ces langues; et de même qu'aux yeux du Térachite, l'univers était un miroir où il contemplait Celui qui a déployé la splendeur de son ciel, la majesté de son désert, l'immensité de sa mer, donné aux collines qui bornent ses vallées leurs suaves contours, aux vents leur souffle léger,

aux tempêtes leur grande voix ; de même les termes dont il se sert pour nommer tout ce qu'il voit ou entend, emportent, avec l'image de la nature, un rayon de lumière qui les rend transparents, et à la faveur duquel nous pouvons voir la révélation de leur Auteur produite dans son âme par les objets extérieurs. De là ce qu'il faut appeler, non point, avec M. Renan, le caractère physique et sensuel des langues sémitiques, mais, avec Humboldt, le délicat symbolisme qui les caractérise. Et telle est l'habitude de séparer Dieu des êtres accidentels, tout en faisant de ceux-ci une représentation de Dieu, que la forme sémitique nous montre à la fois un esprit d'analyse et un esprit de synthèse : le premier, dans l'absence de conjonction propre à relier les phrases entre elles et de faire du discours une chaîne continue de pensées ; le second, dans l'unité parfaite qu'offre la proposition. Aussi la phrase comme le mot nous révèle ce monothéisme sévère qui a marqué d'une empreinte indestructible et les opérations intellectuelles des Sémites et la langue qui en est le moule.

La construction de la phrase est simple. Elle ne connaît pas cette ampleur de période et cette richesse de développement qui suit une pensée dans

son étendue la plus extrême et dans ses ramifications les plus minutieuses. A quoi cela tient-il? A cette clarté merveilleuse, dont parle M. Renan, avec laquelle la race sémitique aperçut tout d'abord la distinction du moi, du monde et de Dieu, et qui exclut cette phraséologie indéfinie nécessaire à l'Inde pour exprimer l'intuition panthéistique qu'elle avait des choses. Mais si le Sémite ne fait pas un tout de son discours, parce qu'il le modèle sur le monde réel où tout être a sa limite déterminée, il fait tout converger (dans la signification multiple de ses mots) vers une idée principale, comme dans son esprit tous les êtres convergent vers un être unique. C'est d'après Herder que nous signalons cette analogie entre les procédés de composition des mots sémitiques et la manière dont les Sémites conçoivent les rapports de Dieu et de la création. « Chez nous, dit Herder, des monosyllabes inaccentués précèdent ou suivent, emboîtent l'idée principale; chez les Hébreux, ils s'y joignent comme inchoatif ou comme son final, et l'idée principale reste dans le centre, formant, avec ses dépendances, un seul tout qui se produit dans une parfaite harmonie. C'est ainsi que la forme des langues des Sémites répond à la forme monothéiste de leur génie. »

Ils ignorent ces procédés d'imagination qui créent, par delà la réalité, des mondes et des êtres chimériques : la fiction leur est inconnue et la mythologie impossible. Ils ne connaissent pas cet esprit de fausse synthèse, qui réunit les unités dispersées dans l'univers en une vaste unité dont l'extension indéfinie absorbe toutes choses. Personne plus que le Sémite ne s'éloigne de ce panthéisme universel. Ils ne connaissent pas non plus cette métaphysique excessive qui dépouille ce qui est de sa réalité : l'abstraction sans réserve leur est étrangère. Mais cette pénétration du regard qui sait apercevoir la réalité à travers les ombres, l'idée à travers le symbole; ce sens infaillible des choses qui sait assigner à tout être sa limite, cet esprit d'analyse qui sait arriver à l'unité à travers la multiplicité : voilà les traits glorieux que le monothéisme a imprimés à la physionomie des Sémites et dont nous avons trouvé une éclatante révélation dans la forme de langage propre à cette race bénie.

II. On connaît la nature panthéistique de l'esprit indien. Pour lui, non-seulement tout vit et tout existe, mais tout est personne et toute personne est une manifestation de Dieu. La force divine, la force humaine, la force de la nature, se

pénètrent, s'identifient et se déploient à l'infini. Que le panthéisme ait laissé sa trace dans la forme des langues indo-européennes, cela n'est pas douteux. Pour prendre nos exemples dans la plus illustre de ces langues, voyez le sanscrit. Quelle est la nature de ses mots, quel est l'ordre de sa phrase? Le sanscrit communique à tout mot la vie, le mouvement; il en fait une personne et lui prête un genre, des actions, des passions. Aussi quelle richesse et quelle délicatesse de flexions! quelle abondance de formes grammaticales! Les nuances les plus insaisissables, les impressions les plus fugitives, le contour le moins accusé des choses s'impriment dans le mot sanscrit; grâce à sa merveilleuse flexibilité, grâce aussi à l'articulation variée qu'il sait donner à ses consonnes, et à la sonorité plus ou moins intense dont ses voyelles sont susceptibles, il n'est rien qu'il ne puisse exprimer.

Cette puissance d'expression n'a d'égale que sa puissance de composition. On admire comment dans un mot le sanscrit renferme tout une phrase. Ses voyelles ne sont pas seulement juxtaposées, mais fondues l'une dans l'autre, si bien qu'elles font un tout presque impénétrable à l'analyse, et dont les parties sont mutuellement complémen-

taires. Ainsi la nature du mot sanscrit répond à ce caractère de l'esprit indien de personnifier toutes choses et de communiquer à cette personnification une éternelle indestructibilité.

L'arrangement que prennent les mots sanscrits est analogue à la vue que l'Indien a des rapports. Comme sa pensée identifiant Dieu, l'homme, l'univers, prend sur cette immense unité qui va de la terre au ciel un déploiement sans limites, sa phrase se développe à l'infini, et sa période marche avec ampleur, suivant par une multitude de propositions subordonnées toutes les ramifications de l'idée, embrassant un discours tout entier dans la majesté de son contour. Une variété étonnante de conjonctions et de pronoms relatifs lui permet de s'étendre ainsi, sans s'épuiser jamais. Telle est le reflet du panthéisme que nous renvoie la forme de cette langue.

III. La forme du chinois nous révèle-t-elle à son tour cet antique athéisme dans lequel les peuples de l'extrême Orient dorment comme en un éternel sommeil ? Assurément ; et voici en abrégé les principaux traits de cette forme de langage.

Ailleurs, nous avons trouvé des formes grammaticales. Ici elles sont totalement absentes. Que s'ensuit-il ? Le chinois ne répond pas aux catégo-

ries réelles des choses, puisque c'est par les formes grammaticales que les catégories trouvent leur expression dans la parole. Le chinois n'a pas de classes de mots déterminées, de sorte que les mots sont sans vie, sans mouvement, sans couleur et sans force. Le verbe, le substantif, l'adjectif n'ont pas d'existence propre, et quand, en les parlant, on leur donne une existence, cette existence est purement subjective : elle ne répond à rien dans la réalité des choses. Le manque d'objectivité est surtout frappant dans le verbe : on peut même dire que le verbe n'existe pas dans cette langue. Il est vrai qu'elle donne à certains mots une forme verbale, mais elle circonscrit son action dans d'étroites limites, et ne lui permet pas de communiquer cette plénitude de vie qui, dans les autres systèmes de langage, se transmet par le verbe à la proposition. Aussi, bien souvent le verbe devient-il inutile; car il suffit au chinois d'énoncer la convenance ou la disconvenance métaphysique du sujet et de l'attribut, et il sait se passer pour cela du verbe, qui constitue cependant l'unité de la proposition. Voilà pourquoi la proposition du chinois, privée d'unité, ne connaît aucun de ces enroulements synthétiques qui forment le discours. Il ne peut suivre sa pensée dans ses nuances

et dans son étendue. Obligé de la revêtir d'une expression uniforme et invariable, la vie manque au début de son discours ; il s'arrête essoufflé.

Et maintenant, est-ce que cette forme de langage n'est pas en harmonie avec cette forme de l'esprit athée du Chinois, qui fait du vide la première cause, du néant la fin suprême ; qui nie les plus hautes réalités, Dieu et l'âme; qui ne voit partout que des fantômes sans corps, menés par le hasard ; de cet esprit enfin qui renferme sa vie dans une abstraction universelle?

CONCLUSION

Souvent en présence des grandes œuvres des civilisations antiques, nous nous prenons à regretter que de si puissantes activités n'aient pas été servies par les idées plus hautes et plus fécondes, par les moyens plus perfectionnés des temps nouveaux. Peut-être en lisant ce travail se sera-t-on senti sous l'empire d'un sentiment analogue à la vue des patientes et laborieuses investigations des philologues illustres de l'âge moderne. Certes la lumière ne leur a pas fait défaut; il y a des siècles que Moïse leur traçait dans ses affirmations claires, dans ses enseignements aussi simples que majestueux la véritable voie du progrès; mais ils ont fait défaut à la lumière. De là les entraves de leur marche, les obscurités de leurs conclusions, l'incertitude de leurs doctrines. Que si après de longues recherches, ils arrivent à quelques résultats

incontestables, leurs affirmations ne sont qu'un témoignage rendu à la philologie mosaïque. Pourquoi donc la science de l'homme ne part-elle pas des données de la science de Dieu? La révélation lui offre l'élévation de ses points de vues, la sûreté de ses déductions, la précision même de ses termes. Souhaitons à la philologie de profiter désormais de ces communications. La science divine a soulevé légèrement le voile qui cache l'histoire et le développement du langage : elle ne l'a point fait tomber : c'est aux efforts humains à continuer son œuvre, s'ils consentent une fois à se mettre en harmonie avec la parole de Dieu. Puisse-t-on comprendre qu'il n'y a pas de science séparée, qu'il n'y a pas de science indépendante dans le sens que l'on est trop porté à donner à ce mot, à notre époque de CONFUSION et d'incrédulité, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de science opposée à la révélation! Puissent ces pages y conduire quelques-uns de nos lecteurs! elles auront atteint l'unique but que nous nous sommes proposé en les écrivant.

TABLE ANALYTIQUE

PRÉFACE 1

I

Idiomes. — Dialectes. — Dénombrement de Balbi. — Progrès de réduction par les familles. — Ce que peut la grammaire historique. — Parenté généalogique et parenté physiologique. — Loi : Schlegel et Wiseman. — Nouvelles classifications : Klaproth, Max-Müller, Kœlle, Schott, Gabelentz, Bleek, Gallatin. — Ce qu'on peut espérer des progrès de la philologie . . . 19

II

Différence des points de vues : MM. Pott et Renan. — Quelle est la conséquence logique de ces systèmes? — Changements formels et non substantiels. — Comment M. Max-Müller ne tient pas compte de faits incontestables. — Retour aux éléments primordiaux du langage. — Préjugé auquel ont donné naissance des essais imparfaits. — Leur utilité médiate. 35

III

Retour à l'hypothèse de l'unité primitive : Klaproth, Bopp, Norberg, Lepsius, Gésénius, Ewald, Max-Müller, Benfey, Bunsen, Julius Fürst, Delitzsch, Kaulen. — Deux chefs d'école s'accordant dans leurs vues jusque dans le vice de leur syllogisme. — Distinction de M. Pott entre la forme extérieure et la forme intérieure : on l'adopte. — Rapport lexique : prononciation, écriture, convention, changement des consonnes et des voyelles opéré par le passage d'un mot d'une langue à une autre. Forme primordiale de la racine. — Rapport grammatical ; Schleicher : Signification et relation. De combien de manières les langues expriment l'idée de rapport. Résultats : Isolement, agglutination, flexion. Exemple. Que ces trois procédés se succèdent aux diverses périodes de transformation des langues. — Conclusion relative à l'étude des racines. 49

IV

La forme intérieure des langues d'après Humboldt; la même d'après Heysse et Steinthal. — Hypothèse de l'existence d'une langue contenant la somme de tous les systèmes de catégories. Comment l'état primitif apparaît à M. Steinthal. — Après la matière commune à tous les peuples, la forme variant suivant leur génie. — On fait présumer la nécessité d'un événement historique qui force les peuples à se séparer. — Conclusion relative à l'importance des racines. — Ce que leur étude permet d'espérer. 85

V

M. Steinthal et M. Max-Müller constatent l'harmonie originelle du monde et de l'homme. — Une harmonie analogue probable entre l'homme et son Créateur. — A qui appartenait-il de la garder? — Que serait devenu le langage si elle eût été troublée? — Comment cette hypothèse revêt les caractères d'un fait historique 95

VI

Coup d'œil d'ensemble sur les dix premiers chapitres de la Genèse. — Système proposé par saint Augustin. — Les trois mots שפה, לשון, דברים ne sont pas synonymes. — On expose les neuf premiers versets du chapitre onzième. 105

VII

Un curieux mythe étymologique plus curieux encore dans le mode de formation qu'on lui prête. — Les traditions du genre humain prennent les couleurs qui conviennent au génie des peuples chez lesquels elles se produisent. — Le Birs-Nimrud composé de plusieurs étages remontant à différentes époques. — Dernières découvertes de MM. Botta, Layard, Fresnell et Rawlinson. 123

VIII

Le même *mythe étymologique* confirmé par l'étude des langues. — Causes possibles de la diversité des langues : forme phonétique ou extérieure; rapport entre l'idée et son expression; appareil grammatical. — Influence de ces causes sur les diverses langues. — L'esprit particulier des peuples a eu une large part dans leur formation 133

IX

Qu'est-ce qui a précédé du génie de la langue ou du génie de la nation ? — Ce que c'est qu'un peuple. — Comment il conserve son unité. — Comment il se forme. — Schelling. — Monothéisme et polythéisme. — Les différences des langues sont des différences de forme. — Explication des trois mots de Moïse. — L'état actuel des langues est une vraie *confusion* — Ce fait en harmonie avec l'économie de la révélation 151

X

Écueil que l'on évite en étudiant les caractères de la langue primitive au lieu de chercher à la retrouver. — Opinion des Thalmuds, des rabbins et des Pères. — Que cette tradition n'est pas de tout point erronée. — Expression sensuelle des idées abstraites en hébreu. — Les idées de la philologie actuelle au sujet de la langue primitive ne s'éloignent pas complétement des idées des anciens 171

XI

État du premier homme d'après la révélation. — *Dans la synthèse primitive de l'esprit humain, l'idée se produisant comme un tout.* — Résultat par rapport au langage de cette époque. — Analogie entre une activité divine et l'activité humaine qui lui répond. — L'homme parle. — Union naturelle, nécessaire et organique entre l'idée et le mot qui l'exprime. — L'antiquité grecque a soupçonné cette doctrine 183

XII

Raisons que l'on a d'écouter la révélation. — Véritable définition du langage : caractère spirituel et caractère corporel; union des deux mondes; unité de la création reconstituée. — Mission de l'homme. — L'ordre particulier de sa création, principe de l'exactitude avec laquelle il exprime ses idées les plus élevées. — Résultat par rapport à son union avec la première femme. 207

XIII

Principes de l'École sur la connaissance intellectuelle. — Analogie entre le Verbe de Dieu et le verbe de l'homme. — Passivité et activité de la connaissance. — Comment l'esprit reçoit la forme

des objets. — Universalité du principe de nos connaissances. — Saint Grégoire de Nysse. — Comment les Grecs et les Juifs ont entendu l'innéité du langage. — Le langage comme puissance et comme acte. — Opinion proposée 217

XIV

En dehors de la révélation, le genre humain un *mutum et turpe pecus*. — L'instinct humain en œuvre de miracles de non-sens. — On confond la possibilité et le fait de l'invention humaine du langage. — Qu'une société ne peut pas exister longtemps sans un certain langage. — Particularités de l'état du premier homme. — Ce à quoi l'on arrive en n'en tenant pas compte. — Justification de l'opinion proposée 231

XV

L'histoire et l'ethnographie, auxiliaires indispensables du philologue. — Dénombrement de la famille sémitique au dixième chapitre de la Genèse. — Un critique a-t-il raison d'être de l'avis de Moïse? — Difficultés produites par les Phéniciens : Couschites par la race, Sémites par le langage. — Raison qu'on a de penser qu'ils ne sont pas les premiers habitants de la terre de Chanaan. — Saba, Avila et Lud, Couschites par le pays qu'ils ont habité et Sémites par la race. — Une présomption en faveur du groupe chamite. — Les langues indo-germaniques et le groupe japhétien 247

XVI

Les langues sémitiques et le monothéisme : Homogénéité : organisme des mots et des phrases. — Les formes substantives révèlent un délicat symbolisme au lieu d'offrir un caractère physique et sensuel. — Construction de la phrase. — Fiction inconnue : mythologie impossible. — Les langues indiennes et le panthéisme : puissance d'expression et de composition. — Arrangement des mots et appréhension des rapports. — La langue chinoise et l'athéisme : absence de formes grammaticales et de classes de mots déterminées. — Le verbe souvent inutile. — La proposition privée d'unité 261

CONCLUSION. 271

PARIS. — IMP. DE V. GOUPY ET Cᵉ, RUE GARANCIÈRE, 5.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE.

De l'Éducation, par Mgr l'évêque d'Orléans, de l'Académie française. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

La Souveraineté pontificale, selon le droit catholique et le droit européen, par Mgr. l'évêque d'Orléans, de l'Académie française. — Édition. 1 fort volume. 3 fr.

Entretiens sur l'Église catholique, par l'abbé Henri Perreyve, chanoine honoraire d'Orléans, professeur à la Sorbonne. 2 beaux volumes in-8°. 16 fr.

Une Station à la Sorbonne, discours prononcés dans l'église de la Sorbonne au mois de mai 1861, par l'abbé Henri Perreyve. 1 vol. in-12. 3 fr.

Mater admirabilis, ou les quinze premières années de Marie immaculée, par l'abbé Alfred Monsin, ecclésiastique. 1 vol. in-12. 3 fr.

Histoire de la Ligue sous les règnes de Henri III et de Henri IV, quinze années de l'histoire de France (de 1574 à 1589), par M. C. de Cheleminet. 2 vol. in-8°. 6 fr.

Hier et aujourd'hui dans le monde chrétien, par M. l'abbé Isnard, directeur à l'École préparatoire d'instituteurs libres de Carcassonne. 1 volume. 3 fr.

Le Clergé et la science moderne, à propos de quelques publications récentes, par M. l'abbé Isnard, directeur de l'école préparatoire libre des Carmes. In-8°, broché. 1 fr. 25

Itinéraire de Turin à Rome, par le comte de Maistre, de l'Académie française. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Un prêtre déporté en 1792, épisode de l'histoire de la Révolution et de l'histoire des martyrs, par Mgr Mélignan, évêque de Châlons. 1 volume. 3 fr.

Ma conversion et ma vocation, par le R. P. Ratisbonne, Marseillais; suivi de lettres de direction, par le R. P. de Ravignan. 1 beau volume. 3 fr. 50 c.

Le Pole et l'Équateur. Études sur les dernières explorations polaires. — Le pôle Nord. Le passage du Nord-Ouest et la mer libre. Carte des dernières découvertes arctiques. — Météorologie. L'atmosphère. Théorie des vents, avec carte. L'Océan, ses Courants et ses Mystères. L'Afrique intérieure. Dernières découvertes. Les Races et les langues de l'Afrique et l'Unité de l'espèce humaine, par Lucien Imbert, membre des sociétés géographiques de Paris et de Berlin. 1 volume. 3 fr. 50 c.

La lumière des Jeunes âmes. Ouvrage édifié aux saines traditions, par M. de St-Jean, approuvé par Son Eminence le cardinal Gousset, archevêque de Reims. 1 volume. 2 fr.

Les martyrs pendant les trois premiers siècles de l'Église chrétienne, par madame la comtesse Ida de Hahn-Hahn, traduit de l'allemand par J. Terrès, revu avec soin par l'abbé Gaschet, chanoine honoraire, ancien directeur du collége Stanislas. 2 volumes. 4 fr.

Épîtres et Évangiles, traduction nouvelle et précédées par l'Exposition, avec des réflexions. Ouvrage approuvé par Monseigneur l'archevêque de Tours. 1 volume. 3 fr.

Le Conseiller de l'âme. Choix de lectures sur tous les sujets de croyance et de morale, par M. Bodet, ancien officier appointé au commissariat de la marine, chevalier de la Légion d'honneur. Ouvrage approuvé par Mgr. l'évêque d'Arras. 1 vol. in-8°. 15 fr.

Esprit du curé d'Ars. M. Vianney dans ses catéchismes, ses homélies et sa conversation. 1 vol. in-12. 1 fr. 25

Du retour à Dieu, par l'abbé J. Pouzeau, du clergé de St-Thomas-d'Aquin. 1 vol. in-12. 50 c.

PARIS. — IMP. E. DONNAUD ET C^IE, RUE HAUTEFEUILLE, 5.